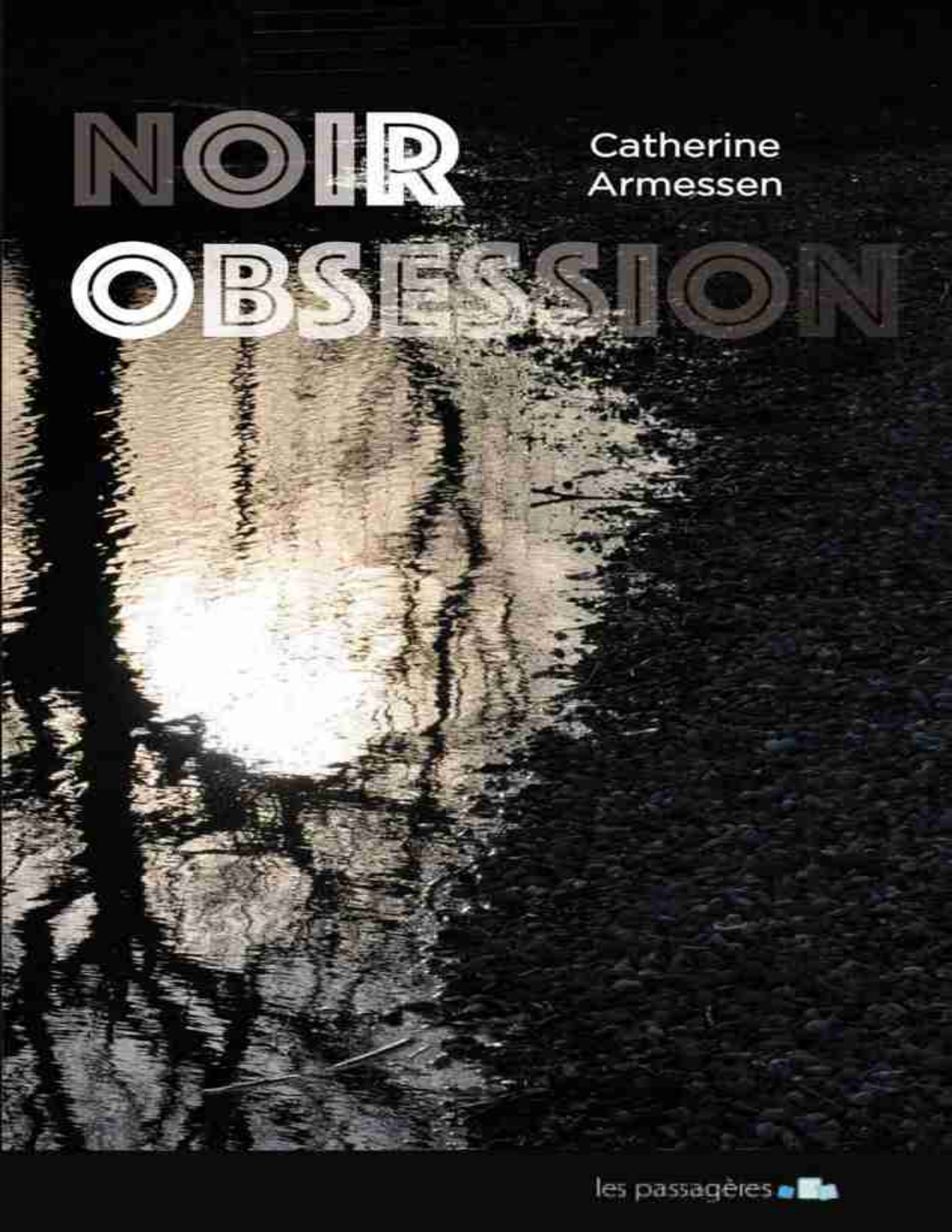




NOIR

Catherine
Armessen

OBSESSION

Noir obsession

OceanofPDF.com

© éditions les Passagères, 2023.
Tous droits réservés.

OceanofPDF.com

Catherine Armessen

Noir obsession

les passagères

OceanofPDF.com

I

Alice repoussa ses volets, satisfaite de commencer une vie nouvelle. La Sologne s'éveillait sous le soleil automnal, maisons à colombage, façades ornées de croix de Saint-André ou de losanges, arbres aux feuilles rouges ou jaunes.

S'efforçant d'oublier le cauchemar qui avait gâché sa nuit, elle se vautra sur son lit et prit au hasard un album dans sa pile de BD. Un vieux réflexe, comme enfiler un pull-over qu'on connaît par cœur au trou de mite près. L'album était hors d'âge, rassurant, sans surprise. Alice haïssait les surprises.

6 heures 30. Il était temps de prendre une douche. Elle actionna les robinets et prit le thermomètre de bain pour en mesurer la température. 38 °C. Parfait. Elle ôta son long tee-shirt et se posta sous la pomme de douche. L'eau ruisselait sur ses épaules nouées. C'était complètement idiot d'avoir mal partout quand on n'avait même pas trente ans. Alice avala un peu de l'eau purificatrice. Les pores de sa peau se dilataient sous la pression chaude, se délivraient de leur crasse. Cette douche était la première d'une longue série. Alice aimait passionnément se laver.

Vingt minutes plus tard, dans l'ordre chronologique habituel, elle fermait l'eau, enfilait une sortie de bain, frottait énergiquement sa chevelure rousse, attrapait l'éponge, nettoyait le bac à douche, lustrait les robinets, avant de se choisir un jean et un pull et de vérifier que ses chaussures étaient parfaitement propres. Puis elle attrapa sa sacoche, en vérifia le contenu, jeta un dernier coup d'œil à sa chambre, remarqua que l'oreiller était de guingois, fit demi-tour, le repositionna, prit du recul, jugea que tout était en ordre et descendit d'un pas léger prendre son petit déjeuner.

—Ah ! vous voici.

Louise Pujol se leva pour venir accueillir sa nouvelle pensionnaire : depuis son veuvage, elle tenait des chambres d'hôtes.

—Vous allez goûter à mon gâteau. Vous avez rendez-vous à quelle heure ?

—8h30. Votre sœur doit m'expliquer deux ou trois trucs avant le début des consultations, précisa Alice.

Louise soupira, déçue de ne pas pouvoir retenir son hôte pour bavarder.

–Je dois y aller.

Alice délaissa sa voiture pour marcher un peu avant son rendez-vous. Elle remonta les rues de la ville en longeant la Sauldre et accéléra le pas pour rejoindre la maison de santé. Des plaques de plexiglas indiquaient la présence de deux médecins, d'un infirmier, d'une psychologue et d'une kiné.

Alice poussa la porte. Planté devant un comptoir dont dépassait une tête frisée, un homme revendiquait le droit de parler au docteur Pujol.

–Elle ne consulte pas ce matin.

–J'exige de lui parler.

–Le docteur Estève est là, lui.

–Veux pas le voir, il me fait rien du tout.

Alice se retrouva en pays de connaissance, celui des râleurs, une espèce courante dans les cabinets médicaux. Elle prit le parti de rester en retrait et de suivre les échanges. Le ton montait, le gars ne lâchait pas le morceau ; de l'autre côté du comptoir, la fille résistait de son mieux à ses assauts. Les secrétaires médicales en prenaient toujours plein la tête. Un homme d'une quarantaine d'années sortit d'un bureau, nerveux, le crâne dégarni et le pantalon godaillant sur des chaussures aux semelles trop épaisses.

–Il y a un problème, Leila ?

–J'explique à monsieur que le docteur Pujol n'est pas là ce matin.

Le râleur poussa un cri qui tenait à la fois du cochon qu'on égorge et de l'âne en rut, une sorte de longue plainte qui commençait dans les graves pour finir dans des aigus qu'on n'aurait pas imaginés chez un type aussi grand. Il finit par tourner les talons. Leila exhala un long soupir : tous les dingues n'étaient pas enfermés.

–Vous désirez ? demanda-t-elle en découvrant Alice.

–J'ai rendez-vous avec le docteur Pujol. Je suis le nouveau médecin.

–Bienvenue, j'appelle Marlène.

Elle pianota sur les touches de son standard de ses ongles vernis de rouge vif.

–Elle vous attend dans son bureau. Vous allez contourner le bâtiment et vous trouverez sa salle d'attente. Pas question que je la fasse venir ici, avec l'olibrius qui vient de sortir.

Marlène Pujol affichait une belle soixantaine. Alice embrassa du regard le pantalon cigarette, les chaussures plates, le pull en cachemire, les yeux bruns et la bienveillance du regard.

–Bienvenue en Sologne, lança la sénior.

Leila avait prononcé les mêmes paroles. Marlène entraîna sa consœur dans son bureau dont elle referma la porte, on était toujours dérangé si on la laissait ouverte, ce cabinet devenait le château des courants d'air, les gens allaient et venaient comme s'ils étaient chez eux et vous mettaient le grappin dessus à la première occasion. Mieux valait se calfeutrer si l'on voulait souffler un peu. On se disait tu, hein, c'était plus commode.

–Elle t'a bien traitée, ma sœur ?

–Je suis bien installée, cela me donne le temps de trouver un logement.

–Louise va être aux petits soins pour toi. Viens, je vais te faire visiter.

Elles firent le tour. A cette heure, la kiné était en visite et l'infirmier faisait sa tournée. Marlène proposa d'aller en « salle de perf » pour boire un café. La salle de repos était inattendue, avec son sofa recouvert de velours bleu, ses statuette africaines qui voisinaient avec la machine à expresso sur un buffet paysan et ses étagères recouvertes de livres.

–Court ou long ?

Alice préféra un thé. Elles s'installèrent l'une à côté de l'autre. Marlène croisa ses longues jambes, souffla sur son arabica et se tut en observant sa consœur. Le silence qui s'établissait avait des allures d'inquisition. Alice se raidit.

–Je te montre ton bureau ?

Elles reprirent leur visite. L'espace était grand et bien équipé. Pèse-bébé, négatoscope, échelle de vue, électrocardiogramme.

–Si tu vois quelque chose qui manque, n'hésite pas à me le dire. Je n'ai rien accroché aux murs, tu décoreras comme bon te semble.

Par la fenêtre, Alice aperçut un écureuil qui grimpait dans un chêne.

–Tu me parles des raisons qui t'ont poussée à quitter Paris pour un désert médical ? demanda Marlène à brûle pourpoint.

Marlène se tut de nouveau. Le silence suppose favoriser les aveux. Elle en fut pour ses frais.

2

Alice ne se remettait pas de la mort de sa mère. Elle restait coincée dans la chambre d'hôpital dans laquelle Thérèse Bonnel avait vécu ses derniers jours. Elle revoyait sans cesse le teint jaune, la peau tendue sur les pommettes, les orbites creuses, les bras amaigris, le ventre boursouflé qui saillait sous le drap.

Alice avala un comprimé de codéine car son cou lui faisait un mal de chien. La distance ne parvenait pas à l'éloigner des images qui rampaient dans sa cervelle, laides et gluantes, ruinant tous ses efforts pour s'en sortir.

Il y avait surtout l'instant maudit où Thérèse était sortie du coma qui avait précédé sa mort. Alice se souvenait du regard fou. Thérèse semblait possédée, terrifiée par quelque chose qui la dépassait. De son nez coulait un filet de sang. Alice avait croisé au cours de ses études des patients au seuil de la mort. Elle s'était forgé une cuirasse pour se préserver de ce sentiment d'impuissance devant l'extrême souffrance, la détresse qu'aucune médication n'est apte à soulager quand les gens ne sont pas prêts à quitter la vie. Cette nuit-là cependant, dans l'espace clos qui les retenait toutes les deux dans leurs ultimes échanges, elle n'avait pas reconnu sa mère dans la femme qui lui agrippait le bras. Thérèse qui ne rentrait jamais dans une église et se moquait des bigots, avait déliré autour de la punition divine dont elle était l'objet.

–Prends garde qu'elle ne t'atteigne. Reste loin de son pouvoir, avait dit la moribonde avant de retomber sur ses oreillers.

Alice cherchait en vain une explication à la signification de ces propos et faisait des cauchemars.

Elle regarda la paume de sa main dont avait disparu le cachet. La codéine permettait de supporter la douleur qui lui vrillait le cou et d'apaiser son malaise permanent. Elle calcula qu'elle avait encore droit à quatre comprimés aujourd'hui. Cette pensée la rasséréna.

Contre quelle menace Thérèse la mettait-elle en garde, cette fameuse nuit ? La question était obsédante. Alice ressentait encore les ongles de sa mère qui s'enfonçaient dans la chair du bras, la pression de ses doigts, la douleur

infligée. « Prends garde qu'elle ne t'atteigne ». La voix était bien timbrée, le phrasé clair. Rien à voir avec un discours délirant, il s'agissait bel et bien d'un avertissement.

Alice ouvrit le tiroir de son bureau pour rédiger une ordonnance à son nom. Sa réserve de tranquillisants baissait. Pendant le week-end, elle aurait le temps de faire le plein de médicaments. La pharmacie qu'elle avait choisie se situait à trente kilomètres, une distance suffisante pour ne pas alimenter les ragots : L'imaginaire collectif prêtait à la profession une force de caractère et une santé héritées des dieux. Un médecin qui carburait aux cachets n'inspirait pas confiance.

Alice compta ses boîtes d'antalgiques. Mieux valait faire un stock. Elle se leva pour accueillir son prochain patient. Cela faisait déjà quinze jours qu'elle consultait dans la maison médicale.

Une jeune mère se leva, un cosy à la main contenant un placide bébé joufflu. Alice aimait ces consultations paisibles qui se concentraient sur l'univers si particulier des bébés. À trois mois, ce petit Arthur ne connaissait de la vie que la frustration d'un biberon qui se faisait attendre puis la jouissance de le boire, niché dans la bienveillance de sa mère. Alice eut soudain envie de remonter le temps pour retrouver les bras de la sienne.

Le reste de la journée apporta son flux de microbes, d'allergies, de traitements à renouveler jusqu'à ce qu'Alice referme la porte sur son dernier patient. Elle rangea son bureau, vérifia que l'alignement des livres était parfait de même que la répartition des feutres à colorier dans le pot à crayons et le rang des flacons de désinfectant sur le chariot de soins.

Elle attrapa son manteau et son écharpe. De l'autre côté de la cloison, on entendait la voix d'Estève qui ne finirait pas avant vingt et une heures, la médecine l'avalait peu à peu mais ce type était incurable. À chacun sa névrose.

Dans la rue, un crachin froid et hostile la saisit à la gorge. Alice accéléra le pas pour rentrer dare-dare chez Louise. Quand elle atteignit la longère, le feu crépitait dans la cheminée.

—Ah ! te voilà, s'exclama Louise quand Alice poussa la porte, viens te réchauffer, il fait un froid de canard.

Alice accrocha son caban à la patère, s'approcha de lâtre et s'assit en tailleur pour suivre la danse des flammes.

–Bois-moi ça, dit Louise en déposant sur la table basse un verre de vin chaud aux épices. Et avale aussi quelques gougères, sinon tu seras pompette. Quelle idée de faire de la marche à pied par ce temps !

–Ça me détend.

La pluie et le vent privaient Alice de ses joggings habituels. Elle s’astreignait à marcher, laissait souvent sa voiture sur le parking pour parcourir d’un pas vif les quatre kilomètres qui séparaient la maison de Louise du cabinet.

Louise laissa sa locataire se perdre dans la contemplation du feu et regagna sa cuisine. Alice aimait ces instants suspendus pendant lesquels la pensée flottait entre rêve et réalité en se perdant dans le jeu des flammes. Elle but à petites gorgées le vin bousculé par la saveur des épices. Chez Louise, Alice se sentait en sécurité.

–Je vais vous laisser, dit-elle quand la vieille femme réapparut.

–Reste donc, je fais table d’hôtes, ce soir. Toutes les chambres sont occupées, nous serons nombreux.

–J’ai commencé à faire les agences pour trouver une location.

–Prends ton temps. Que je loue la chambre à des gens de passage ou à toi, l’argent rentre toujours dans ma bourse.

Alice n’insista pas. Rester chez Louise lui convenait. Elle remonta dans sa chambre et en contempla le décor. Murs de pierre blanchis à la chaux, armoire rustique, bouquet de fleurs séchées trônant sur la commode. L’ensemble était aussi joli qu’impersonnel. De quoi s’émerveiller une nuit ou deux. Un endroit dont on repartait facilement pour rentrer chez soi.

Alice avait vécu dans un appartement moderne. Thérèse aimait les teintes froides. Elle avait repeint les pièces en gris clair et en blanc. Alice revit sa chambre d’adolescente, les murs qui disparaissaient sous les posters, le bazar, les canettes de Coca qui traînaient sur le sol. Elle repoussa ses souvenirs avec force et dîna d’un paquet de chips puis extirpa du tiroir l’adresse de celui qui l’avait amenée en Sologne.

Maxime Derville

3 Hameau des Étangs

3

La maison était isolée. Depuis la route, on la voyait à peine à cause du rideau d'arbres qui la masquait. Alice effleura de ses doigts le bois du portail qui brillait sous le soleil. Un ouvrage bien entretenu, dorloté par la lasure. C'était bizarre d'avoir laissé pousser des arbres aussi haut juste devant la façade exposée plein sud. Il n'y avait ni sonnette ni cloche. La boîte aux lettres rouillée envahie de prospectus suggérait que les nouvelles du monde n'étaient pas les bienvenues. À moins que le propriétaire soit absent.

Décue, Alice passa son chemin et s'enfonça dans le hameau. On ne devinait la vie calfeutrée derrière la brique que grâce à la fumée qui s'échappait des cheminées. Il n'y avait dehors aucune âme qui vive. Un chat noir traversa la route.

Alice rebroussa chemin pour rôder de nouveau autour de la maison. Pour la contourner, elle s'engagea dans un chemin boueux mais là encore, la maison se déroba car le chemin débouchait sur un fatras de ronces emmêlées. Alice vit dans la barrière végétale le signe qu'elle ferait mieux de passer son chemin. Elle s'éloigna, le dos parcouru d'ondes glacées. La façade nord garderait son mystère.

Alice s'apprêtait à remonter en voiture quand elle vit un homme poussant une brouette chargée de bois qui avançait dans sa direction, un beauceron sur les talons. En apercevant l'étrangère, le chien se mit à grogner. Alice se raidit.

– Silence, Kalach !

L'homme qui venait de donner l'ordre était grand. Il avançait très droit, sans se presser. Sa démarche était assurée. Quand il s'approcha, Alice ne vit plus que son regard, étrangement bleu, perçant à travers des paupières bousculées par la vie. Des rides profondes sillonnaient ses joues.

– Vous cherchez quelqu'un ?

– Connaissez-vous Maxime Derville ? On m'a dit qu'il habitait cette maison.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Les cheveux étaient un peu longs, rejetés en arrière, d'un gris de cendre. Le nez droit, le port de tête altier, suggéraient de rester à bonne distance. Alice n'avait pourtant pas l'intention d'en rester là.

–C'est personnel, répondit-elle froidement.

–Dans ce cas, laissez un mot dans sa boîte aux lettres.

–Pour qu'il se perde au milieu des prospectus ?

–C'est un risque à prendre.

À demi-rassurée, Alice observait le chien qui lui flairait les mollets.

–Détendez-vous.

–Rappelez-le s'il vous plaît, il me fait peur.

–Pourquoi cherchez-vous Maxime Derville ? Personne ne vient jamais le voir.

Le chien venait de se coucher aux pieds d'Alice. Du sang se mêlait à sa bave, coulant d'une plaie de la langue. Alice ne pouvait détacher les yeux de la tache vermillon qui ensanglantait sa botte. Le beauceron haletait, immobile dans une fausse indifférence, le regard rivé sur son maître. L'homme ne cherchait pas à le rappeler. Il observait simplement la scène. Alice s'efforçait de garder son calme. Son cœur martelait ses côtes pour sortir de ce merdier. Le vent soufflait, il faisait froid

–Au pied, Kalach, entendit-elle.

Elle prit une goulée d'air. L'homme se rapprocha.

–Vous êtes médecin ? demanda-t-il en découvrant le caducée derrière le pare-brise.

–Je suis généraliste à Romorantin. Mon nom est Alice Bonnel.

Les yeux turquoise s'étrécirent.

–Quel est votre lien avec Maxime Derville ?

–Je n'en parlerai qu'avec lui.

–Laissez-moi vos coordonnées. Je les lui remettrai personnellement.

Alice extirpa de son portefeuille une carte de visite professionnelle. Elle inscrivit au dos son numéro de portable personnel.

–Dites-lui que j'ai très envie de faire sa connaissance, dit-elle en se glissant derrière le volant.

Ses mains tremblèrent quand elle remit le contact. Elle prit son temps pour s'éloigner. Avant d'amorcer le virage, elle jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Maxime Derville restait debout au milieu de la route avec son chien assis à côté de lui. Les yeux embués, la rage au cœur, Alice regarda

disparaître de son champ visuel celui qui n'avait pas daigné reconnaître qu'il était son père.

Elle roula longtemps sans but, obsédée par l'image de l'homme aux yeux pareils aux siens que sa mère évoquait parfois, dans une version plus jeune, avec son allure de baroudeur, toujours vêtu d'un jean, un Nikon pendu au cou. Thérèse Bonnel l'avait follement aimé. Elle avait supporté ses absences prolongées quand il partait en reportage aux quatre coins du monde, connu la peur qu'il laisse sa peau dans un coin perdu du Liban, ses retours toujours difficiles parce que la guerre marque un homme et trace une frontière nette entre ceux qui la vivent et ceux qui la regardent à la télé.

Il avait découvert le ventre rond de Thérèse au retour d'une mission particulièrement longue. L'homme qui pouvait regarder sans sourciller des cadavres mutilés et des femmes pleurant leur enfant mort ; celui qui avait glissé sur des flaques de sang, supporté l'odeur immonde des tripes sortant de ventres explosés, avait été incapable d'affronter sa paternité. Thérèse avait accouché seule et ravalé ses larmes pour offrir à sa petite Alice un visage souriant. Quand plus tard l'enfant avait posé des questions, elle lui avait répondu en prenant soin d'agréments la vérité trop rugueuse de mots apaisants. Alice avait grandi avec l'image d'un père brillant autant par ses exploits de grand reporter que par son absence. Elle n'aurait su dire à partir de quand sa mère lui avait menti en lui cachant qu'elle avait retrouvé la trace de Maxime Derville.

Alice remua la tête pour chasser la tension qui croissait à la base de sa nuque. Derville n'avait pas réagi quand elle avait décliné son identité. Dégonflé ! Alice pila à cause d'un chevreuil qui venait de traverser devant son capot. La poussée d'adrénaline qui l'envahit aggrava sa colère. Derville était un pleutre qui fuyait ses responsabilités. Elle s'enfonça dans son siège et reprit sa route.

Elle rentra, prit soin d'ouvrir la porte sans attirer l'attention de Louise, gravit l'escalier comme une petite vieille à cause de son dos qui la martyrisait, referma la porte, goba quelques cachets puis se roula sous sa couette avec l'intention de dormir. Comme elle n'y parvenait pas, elle tripla la dose de tranquillisants. Bon prince, le médicament l'emporta dans un sommeil sans rêve.

4

Maxime resta figé dans sa posture bien après que la Clio eut disparu de son champ visuel. Son passé le rattrapait. Il shoota dans une pierre. Aucune des femmes qui s'étaient succédées dans sa vie n'était parvenue à lui faire oublier Thérèse. En la quittant il avait cru larguer définitivement les amarres mais il s'était trompé. La visite d'Alice le perturbait.

Il rentra chez lui et se fit un café italien serré à mort. Accoudé à la table de la cuisine, il se laissa envahir par les souvenirs.

Paris 1981. Les rues chantent Sardou et Berger. Il fait beau. Il se balade le long des quais, les bras chargés des livres qu'ils vient d'acheter à un bouquiniste.

Une femme l'interpelle. Elle est jolie : fluette, les traits fins, une peau de porcelaine.

—Monsieur ?

Il se retourne.

—J'allais acheter « Le silence de la mer » mais vous m'avez devancé. Pourriez-vous me le revendre ? j'avais projeté de le lire ce soir.

Tout avait commencé là, par un coup de foudre sous le soleil. Ils ne s'étaient plus quittés.

Derville lava sa tasse et partit au bûcher. Fendre du bois l'aiderait à évacuer le merdier du passé. Les images s'imposaient, la robe jaune pâle que Thérèse portait ce jour-là, son parfum orangé, les boucles blondes qui auréolaient son visage.

—Il va falloir marchander. Autant le faire autour d'un café, qu'en pensez-vous ?

La bûche s'ouvrit en deux comme une coquille de noix. Le côté sombre de Thérèse avait terni leur relation. Il n'avait pas supporté l'annonce de sa grossesse et s'était tiré à l'autre bout du monde. Peu reluisant mais indispensable.

Maxime positionna un rondin sur le billot et abattit sa hache. Quelques années plus tard, Célia était apparue dans son ciel avec ses deux marmots

qu'il avait élevés comme les siens jusqu'au jour où il était rentré d'un reportage complètement vidé. La guerre au Liban faisait rage. Il partait en mission régulièrement et revenait avec de la boue et du sang plein la tête. Cela le rendait taciturne et désagréable. Célia lui avait annoncé qu'elle partait en Australie.

—Tu pues la mort, je n'en peux plus, avait-elle décrété en guise d'explication.

Elle n'avait plus donné de ses nouvelles. Il avait carrément pleuré, autant la mère que les deux gosses puis avait tourné le dos à tout espoir de fonder une famille.

Derville en était à sa dixième bûche. La sueur qui dégoulinait de son front gagna ses yeux, brouillant un instant sa vue.

La vie est ainsi faite. Un instant on est dans la photo puis le cliché change et les gens vous rayent de leur existence.

Alice Bonnel en serait pour ses frais. Il ne la recontacterait pas.

5

Marlène Pujol divisait en deux parties bien distinctes les gens qu'elle rencontrait. Il y avait les sinistres, les jamais contents qui ne voyaient que la partie du verre à moitié vide en affirmant que tout était mieux avant. Avant quoi, d'ailleurs ? Nul ne le savait exactement sauf ceux qui se vantaient d'avoir connu meilleure époque, avec de nobles valeurs. Les mêmes agressaient la caissière de leur supermarché, affirmaient leur supériorité à l'aide de subtils jurons, traitaient les plus jeunes d'ignares et d'incapables.

À côté de cette espèce irrécupérable, il y avait tous les autres, les trébucheurs qui s'écorchaient les genoux sur les pierres de la vie mais savaient se relever en remarquant que le ciel était bleu, les fragiles qui demandaient de l'aide, les pudiques qui répugnaient à le faire, les maladroits qui se hérissaient de piquants pour se protéger des coups. Marlène avait foi en eux, tous et sans exception. Louise traitait sa cadette d'exaltée.

Mais était-ce vraiment excessif de deviner en Alice une estropiée de plus ? Pour fêter les deux premiers mois de son arrivée à la maison de santé, Marlène avait organisé une sortie au resto en compagnie de sa sœur et des êtres qui constituaient, depuis le décès de son mari, sa « drôle de famille ».

Tristan, l'infirmier du cabinet, arriva le premier, vêtu comme à l'accoutumée d'un jean et d'un tee-shirt, le visage agrémenté d'une barbe sculptée à la tondeuse. Pas mal d'Iseult grattaient à sa porte. Louise arriva sur ses talons, soufflant comme une brebis prête à mettre bas, pestant après les conditions de stationnement, bientôt on devrait se garer hors de la ville, il lui faudrait une carte d'invalidité avec sa hanche qui la handicapait.

Juchée sur des talons-échasses, Leila apparut au détour de la place, moulée dans un pantalon blanc et un bustier rouge à pois suffisamment décolleté pour faire damner la plus pieuse des âmes. Elle raffolait de fringues, de maquillage et des parfums orangés dont elle s'inondait.

–Je suis en retard ? demanda-t-elle en feignant d'ignorer les regards masculins qui convergeaient dans sa direction.

Elle prit place à côté de Tristan, en face de Louise. C'est dans cette posture qu'Alice la trouva quand elle arriva, au moment où Marlène commandait l'apéritif, un jus d'ananas pour Leila, une bière pour l'infirmier.

—Et une bouteille de Sancerre, ajouta-t-elle.

Il manquait Gaëlle, la kiné et Tiphaine, la psychologue. Pascal Estève, le second médecin du cabinet, restait en retrait, épaules rentrées et regard fuyant. Un drôle de gars qui bossait trop. Marlène secoua la queue de cheval rousse d'Alice.

—On va trinquer à notre petite équipe et à toi en particulier. Ça leur fait bizarre, aux patients, d'être soignés par une jeunette, hein Tristan ?

Tristan haussa les épaules et regarda dans le vague, ou plutôt ailleurs que dans le décolleté de sa voisine Leila. Marlène décida qu'il était temps de passer la commande.

—J'espère que tu as faim, Alice. Ici, il y a ce qu'il faut dans l'assiette. Pour commencer, je te propose une terrine de faisan.

—Je suis végétarienne, rappela Alice.

Louise se lamenta, c'était pitié, cette marotte actuelle. Ils se turent pour se concentrer sur la carte. Alice n'avait pas très faim.

—Une omelette aux champignons, ça te dirait ? proposa Marlène.

Soudain il y eut un mouvement, des cris. Un homme traversa la place au pas de course et vint se planter devant leur table. Jules, le petit-fils muet d'Albertine, venait de tomber et saignait comme un bœuf.

—On y va, décréta Marlène en repoussant sa chaise.

Alice la suivit. Un attroupement envahissait le trottoir, le gosse était sujet aux convulsions ; ce même, il lui arrivait toujours malheur, sa pauvre grand-mère Albertine avait du fil à retordre avec lui, précisa Marlène en se penchant, Alice fit de même.

—Écartez-vous si vous voulez qu'il respire, dit-elle, quelqu'un peut me trouver une couverture ?

Les badauds se dispersèrent pour aller chercher compresses et désinfectant. Certains filmaient, Alice leur lança en pure perte un regard meurtrier. L'enfant avait sept ou huit ans, un beau gamin avec un visage d'ange. Il semblait indifférent au sang qui coulait le long de sa tempe et jusqu'à sa bouche. Il passa la langue sur ses lèvres rougies. Marlène lui caressa la joue. Elle aurait agi de même pour apprivoiser un chaton. Et alors, mon Jules, tu as encore fait des tiennes ? L'enfant fixait sur elle ses

yeux bleus mouillés de larmes. Il pleurait en silence. Il tourna la tête vers une femme âgée qui se hâtait dans leur direction. Marlène la rassura.

–C’est bon, Albertine, le petit n’a rien, juste une plaie du cuir chevelu. Je l’emmène au cabinet pour lui poser des points.

–On a prévenu les pompiers, Docteur.

Marlène dévisagea l’homme qui lui parlait tout en filmant la scène.

–C’est inutile, Jules ne supporte pas les hôpitaux, répondit-elle sèchement.

Elle conseilla au type de retourner à sa vidéo. Jules disparaissait presque dans les bras d’Albertine qui le serrait à l’étouffer. Les curieux rebroussaient chemin, traînant sous leurs pas un peu du sang qui colorait l’asphalte.

–Les secours arrivent, entendit-on.

–Et zut, commenta Marlène.

La sirène qui retentissait retint les curieux sur le trottoir. Jules se débattait dans les bras d’Albertine qui tentait en vain de le calmer. Marlène fit la grimace, le gosse allait finir par convulser pour de bon. Elle se dirigea vers le camion qui se garait.

–Eteignez votre gyrophare, vous effrayez le gamin.

–Laissez-nous faire notre travail.

Pas de chance, l’équipe était nouvelle et ne connaissait pas les phobies de Jules. Un jeune pompier s’approcha d’Albertine. L’enfant se mit à pleurer bruyamment. Sous l’effet de la peur, son corps se tordait comme un serpent fou. La voix était aiguë, sauvage.

Alice en eut froid dans le dos et se boucha les oreilles. Brusquement, tout bascula. Elle se retrouva violemment projetée dans le cauchemar éveillé qui la tourmentait régulièrement. La rue se transforma en un milieu hostile, sinistre et répugnant. Il n’y avait plus de voitures, plus de fragrance sucrée provenant de la boulangerie, plus de musique qui s’échappait de la fenêtre d’en face, plus de Marlène et même plus de Jules. Il n’y avait qu’une ombre qui surgissait dans la nuit, un visage ensanglanté, une odeur écœurante qui empuantissait l’air, mélange de sueur et d’antiseptiques. Et une femme aux allures de cadavre qui l’attrapait par le bras. Alice en eut la nausée.

Par réflexe, elle se recroquevilla sur elle-même avant de se laisser glisser au sol contre le mur. Les bras croisés sur la poitrine, les genoux remontés sur le torse, le cœur au bord des lèvres, elle attendait la fin de l’assaut. Ça

s'arrêtait toujours, il suffisait d'attendre. De ne plus penser à rien. De ne plus ressentir quoique ce soit. D'être comme morte.

—Alice, ça va ?

Sur le trottoir, il y avait de nouveau Jules qui refusait de suivre les pompiers et Marlène qui la secouait, tentait de l'entraîner. Marlène dont le parfum chassait l'odeur du sang. Marlène avec son visage bienveillant et son front barré d'une ride soucieuse.

—Tu m'expliques ce qui se passe ?

Il aurait fallu trouver les mots.

6

Dans les jours qui suivirent, Alice se lava encore plus souvent et s'épuisa dans de longues courses à pied qui martyrisaient son dos avant de la plonger dans un état voisin de l'euphorie.

Elle revenait apaisée de ces marathons et se mettait à penser à Jules. Quelque chose dans la détresse de ce gamin faisait écho en elle. Ses cris avaient été les siens, ceux qu'elle parvenait à étouffer quand l'angoisse s'emparait d'elle. Elle ignorait pourquoi elle avait toujours peur.

Après s'être fait poliment rembarrer, Marlène avait cessé de poser des questions. Mieux valait parler des patients. C'est ce qu'elles faisaient tous les soirs après les consultations en buvant un verre. Comme lorsqu'elle était interne, Alice rendait compte des malades qu'elle avait vus dans la journée, de leurs pathologies, des décisions qu'elle avait prises.

–J'ai vu le petit Jules, cet après-midi, dit Alice.

–C'est moi qui ai demandé à Leila de l'inscrire à ta consultation, j'ai besoin d'un regard neuf sur ce gamin.

–Il est venu avec sa grand-mère, on n'a pas reparlé de l'autre soir. Il avait une otite.

Un gosse vraiment bizarre, shooté par la fièvre, les yeux cernés, la morve au nez, se laissant examiner passivement, le regard dans le vague.

–Il est mutique depuis la mort de ses parents, expliqua Marlène. Ils ont dérapé sur une plaque de verglas l'hiver dernier. Ils ont quitté la route et sont venus s'écraser en contrebas. Leur voiture a pris feu. Jules était parti avec eux mais on ne l'a pas retrouvé dans l'habitacle. Il a disparu plusieurs heures avant d'être retrouvé sur les lieux de l'accident avec des ecchymoses mais indemne... et muet.

Albertine, sa grand-mère maternelle, avait ravalé son chagrin pour s'occuper de lui. Une armée de psy avait fondu sur l'enfant, paroles mesurées aux lèvres et crayons de couleur dans les mains, en pure perte : Jules ne s'était pas laissé amadouer.

–Comment s'est-il comporté avec toi ? demanda Marlène.

–Il est resté amorphe.

Pourtant, il y avait eu ce regard, celui d'un enfant qui avait vu la mort en face et y avait cru à fond. Il était perdu, Jules, et tout étonné d'être vivant alors que ses parents avaient traversé l'ultime frontière. Elle garda pour elle cette perception des choses.

–Tu es jeune. Je pensais qu'il se détendrait avec toi.

En vérité, ils s'étaient jaugés. Alice avait vu les ténèbres dans le regard du gosse. Elle avait cheminé à ses côtés.

Alice détourna Marlène du cas de Jules pour aborder le cas des autres patients. Elles parlèrent du père Bouvier qui s'était joyeusement payé la tête d'Alice en jurant qu'il suivait son régime à la lettre et de cette Virginie Lambert qui multipliait les arrêts de travail.

–On n'est pas Dieu et les patients sont indisciplinés. Pas la peine de perdre la foi pour autant, décréta Marlène, sinon des gamins comme Jules n'auront plus de médecin pour les sortir de leur guêpier.

–Je perçois chez cet enfant une souffrance abominable.

–Qui remonte à longtemps, précisa Marlène.

Sa famille a mauvaise réputation dans le coin. Les gens regardaient ses parents de travers. Le gosse a inévitablement perçu le rejet.

Elles furent interrompues par Gaëlle qui venait de faire sortir son dernier patient. Elle venait réclamer une ordonnance de rééducation.

–Les histoires de famille ont plané comme des vautours au-dessus du berceau de Jules, poursuivit Marlène. Une aïeule tondue à la libération, des grands-parents paternels disparus dans une avalanche et surtout un grand-père maternel violent. Albertine peut dire merci à la cirrhose qui l'a tué.

Les parents de Jules avaient choisi de rester dans la région pour s'occuper de la grand-mère.

–Tant qu'il n'est pas allé à l'école, Jules a été heureux. Ensuite, la loi des gosses l'a crucifié. On n'est pas loin du Berry, la succession des catastrophes prenait des allures de sortilège. Ses copains se sont chargés de lui faire vivre l'enfer parce qu'on disait de sa famille qu'elle était maudite.

–À la place des parents, j'aurais retiré mon gamin de l'école, remarqua Alice.

–C'est ce qu'ils ont fini par faire. Jules a été scolarisé chez lui. Sa mère et Albertine se chargeaient de son éducation. L'enfant n'avait pas de copains. Son univers se résumait aux adultes qui l'aimaient. Quand l'accident est arrivé, tout s'est effondré.

Il suffit de si peu pour qu'une vie bascule. Alice en eut froid dans le dos.

Il était près de 20h quand elles terminèrent. Pascal Estève venait de fermer la porte sur son dernier patient.

–Tu termines de bonne heure, aujourd'hui, lui lança Marlène.

–Ne te moque pas, ce n'est pas ma faute si on est dans un désert médical.

Celui-ci avait bon dos, Estève répugnait à rentrer chez lui retrouver une femme qu'il n'aimait plus depuis des lustres et quatre enfants à qui il n'avait pas grand-chose à dire parce qu'il n'avait pas pris le temps de les voir grandir. L'homme était de taille moyenne, avec un physique banal, celui de monsieur tout le monde que l'on croise dans la rue sans même relever les yeux, front dégarni, épaules étroites, dos discrètement voûté, teint d'endive, gourmets en or.

Il salua brièvement Alice avant d'entreprendre sa consœur sur l'équipement informatique qu'il fallait renouveler, les lecteurs de carte Vitale qui débloquaient, les jouets de la salle d'attente à trier avant qu'on ne se casse la figure sur les petites voitures de ces sales mômes qui ne connaissaient pas la signification du mot ranger, de leurs parents irresponsables...

Marlène interrompit la litanie, On en parlerait jeudi lors de leur réunion habituelle.

–Il est mal dans sa peau et en veut à la terre entière. Il file du mauvais coton. Non seulement il fuit sa vie privée mais en plus, il joue au sauveur avec ses patients. Il finira en burn-out.

–Tu aurais pu lui demander de s'occuper de Jules puisqu'il est si investi.

–Je suis persuadée que c'est toi qui t'en sortiras le mieux avec ce gosse.

Alice regarda sa consœur. Marlène avait souvent des intuitions. Sinon, comment pourrait-elle être aussi certaine qu'un médecin junior allait réussir un coup pareil ?

7

Noël approchait, Alice se sentait seule. Privée de parents comme Jules. Derville n'avait pas essayé de la recontacter. Elle supportait mal les vitrines décorées et les maisons illuminées. Noël la ramenait à la mort de sa mère et au service de soins palliatifs dans lequel elle avait renoncé à lutter contre son cancer, trois ans auparavant, à l'avant-veille de la fête dont rêvaient les enfants.

Dans le secret de sa chambre, le soir, Alice fouillait sa douleur et revivait le huis clos de leur dernier tête-à-tête, la crainte inspirée par la mort tapie près du lit, prête à bondir dans la noirceur d'une nuit sans étoile.

Au-delà de la frayeur qu'elle avait ressentie quand sa mère avait surgi de son coma pour parler de punition divine, Alice ne s'était jamais sorti du crâne les yeux des derniers jours, vides d'expression, qui roulaient dans les orbites, la respiration qui s'arrête un instant, la vie qui reprend ses droits, la poitrine qui se soulève à nouveau, le souffle rauque qui fait sursauter avant de reprendre son rythme. À cause de la Nativité qui approchait, Alice fixait le plafond, égrenant ses souvenirs morbides comme les perles d'un chapelet qui ne la rapprochait d'aucun dieu, seulement de sa souffrance.

Le matin la ramenait à sa table de travail. Elle se maquillait d'un sourire puis ouvrait la porte de son bureau sur des patients qui déposaient en vrac petits maux et gros problèmes. Certains l'avaient déjà adoptée, d'autres demeuraient méfiants, surtout les plus âgés. Gagner la confiance des anciens prend du temps.

Le jour du réveillon, Jules déposa la sienne sur le coin du bureau alors qu'il accompagnait sa grand-mère Albertine, venue renouveler son ordonnance. Quand il tendit sans un mot une feuille à Alice, celle-ci fit sortir Albertine et resta seule avec lui.

–Tu dessines bien les voitures, dit-elle en effleurant de son index la ligne de feutre bleu qui stylisait le capot, les roues, le coffre.

Jules suivait son geste.

–Ma mère avait la même voiture. Elle était blonde, elle aussi, ajouta Alice en désignant la femme représentée au volant.

Elle s'accroupit pour se mettre à la hauteur de Jules.

—Ma maman est morte il y a trois ans. Je comprends ta peine.

Jules ouvrit la bouche puis la referma sur un vague son avant de sortir du bureau. Alice passa le reste de l'après-midi dans l'euphorie de cette demi-victoire.

La consultation se termina vers seize heures. Le vingt-quatre décembre, la perspective du foie gras prend le pas sur l'intérêt de se faire soigner. Le silence qui s'abattit sur la maison de santé tomba comme un rideau de fer. Alice était seule. Marlène avait pris sa journée, Estève était pour une fois rentré chez lui de bonne heure, les autres étaient en vacances.

Alice ferma les volets, fit le tour des bureaux, ramassa les jouets qui traînaient dans la salle d'attente en luttant contre l'angoisse. Elle n'avait rien à faire, personne à voir, aucun projet, pas même celui de rêver devant le feu de Louise puisque ce soir, elle ne rentrerait pas. Inutile de jouer les tante Agathe que l'on invite par charité. Pour ne pas inspirer la pitié, elle avait menti, clamé crânement qu'elle avait hâte de retrouver sa famille, que les réjouissances passeraient trop vite, elle avait soupiré à l'idée de reprendre le collier le 26. Elle s'en était bien tirée. Louise avait exigé qu'elle emporte une bouteille de Sancerre pour boire avec le saumon fumé.

Piégée par son mensonge, Alice n'avait plus qu'à prendre sa voiture et rouler sans but. Elle se demanda avec qui Maxime Derville allait passer le réveillon. Elle s'était discrètement renseignée sur lui. Il passait pour un ermite mais peut-être voyait-il des gens extérieurs à la région ? Un type qui avait passé sa vie à voyager ne pouvait pas du jour au lendemain faire une croix sur la civilisation. Il devait avoir une compagne et fêter Noël avec elle sans même songer qu'il avait une fille.

Alice claqua la portière et démarra, quitta Romorantin et s'enfonça dans la campagne. La nuit tombait déjà. Quelques flocons de neige voletaient avant de se dissoudre sur un sol qui ne voulait pas d'eux. On sentait dans l'espace obscur la présence de la forêt qui attendait son heure pour effacer les chemins tracés par l'Homme. Alice roulait, laissant ses pneus glisser sur le monde souterrain, celui des racines et des morts. Elle pensait à sa mère et se sentait « seule au monde ». L'expression donnait envie de vomir.

Alice se gara, coupa le moteur, posa le front sur le volant et donna libre cours à ses sanglots.

–Putain de cancer ! s’écria-t-elle en constatant que la pluie avait supplanté la neige.

Le laid prévalait toujours sur le beau. Il faisait dérapier des voitures, laissait Jules sur le carreau, séparait les gens qui s’aimaient. Alice frappa le volant du plat de la main. D’un geste rageur, elle laissa le lecteur de CD avaler le compact qu’elle lui offrait.

Le requiem de Fauré enfla dans l’habitacle. Sa douceur solennelle agissait toujours comme un onguent sur les blessures d’Alice. Elle ne comptait plus les fois où elle l’avait écouté, roulée dans une couverture, en position fœtale. C’était sa façon de rejoindre Thérèse dans sa tombe, de s’allonger à côté d’elle, de humer le parfum chargé de rose dont elle aimait s’inonder.

Alice releva la tête. Ce soir, Thérèse serait à ses côtés pour le réveillon. Elle redémarrera. La pluie tombait en rideau, bousculée par le ballet monotone des essuie-glaces.

Sur le périphérique, Alice renouait avec les bouchons. Il était à peine vingt heures, elle avait bien roulé. Elle se mit sur la file de droite pour sortir à la porte d’Orléans et prendre l’entrée du parking souterrain. Elle abandonna sa voiture pour s’engouffrer dans le métro. Autour d’elle, les gens marchaient à grands pas et l’entraînaient dans la vague humaine. Alice accrocha son regard tour à tour aux murs recouverts d’affiches, au plafond trop bas puis au sol. Dehors, il y avait des vitrines illuminées, des voitures arrêtées au feu, une odeur de marrons chauds, des gosses qui tenaient la main de leur mère.

Elle monta dans la rame pour commencer son pèlerinage. Thérèse l’emmenait souvent à Paris. Comme elle détestait conduire, elles prenaient le métro. Comme ce soir. Alice revit sa mère plongée dans son roman, tête inclinée, épaules dégagées, jambes croisées. Ce soir, elles reprenaient leurs habitudes. Elles iraient à Montparnasse, s’installeraient dans une crêperie, commanderaient une bolée de cidre. Ensuite elles se feraient une toile.

Les stations défilaient. Alice descendit à la station Edgar Quinet. Le quai était presque désert. Une femme la précédait. Elle portait un pantalon et un perfecto. Le nez rivé à son téléphone, elle avançait d’un bon pas.

Deux types s’approchèrent d’elle. Des gars quelconques, pas des tatoués à bracelets de force ni des types lookés skinhead. Deux petits gars plutôt poids plume, blafards. L’un d’eux portait une veste en jean, l’autre un cuir.

Deux faces de rat en quête de cigarettes. Alice ralentit l'allure. La fille répondit qu'elle ne fumait pas. L'injure partit : « Sale mètèque. »

Dix générations d'ancêtres crachèrent au visage du gars leur indignation ponctuée de noms d'oiseaux. Porte-parole de toute cette assemblée, la fille était intarissable, impossible de l'arrêter.

Tout alla très vite. Une main baguée d'argent s'abattit sur son visage.

– Sale pute, je vais te crever !

Sous le coup de la surprise, Alice se fige. La fille est maintenant à terre, le sang coule de son nez. La haine rigole et jette sur la scène un manteau noir. Alice se précipite.

–Laissez-la ! s'écrie-t-elle.

L'impératif est inutile. Les types s'éloignent déjà, fiers de la raclée qu'ils ont collée à la « meuf trop con » qui a osé les traiter de débiles. Plusieurs personnes s'avancent enfin, proposant leur aide avec la sollicitude tardive de ceux qui arrivent toujours après coup. Alice s'éloigne, perturbée par la scène à laquelle elle vient d'assister. L'envie de faire un pèlerinage dans le quartier lui est passée.

Alice sortit de sa sidération, rebroussa chemin pour rejoindre sa voiture et décida de dormir là, dans le parking, recroquevillée sur la banquette arrière. Pour être sûre de ne plus rien ressentir, ni douleur, ni angoisse ni quoi que ce soit de bon ou de mauvais, elle goba ses cachets en forçant sur la dose.

Elle se réveilla, la bouche pâteuse quand, à côté d'elle, on claqua une portière. Encore à la lisière du sommeil, elle regarda un père aider ses filles à monter en voiture, la mère refermer le hayon sur un coffre chargé de paquets. Ils formaient une famille, elle était seule. Thérèse avait regagné son cercueil.

En somnambule, Alice reprend le périphérique, sort à la porte de Charenton et gare sa voiture dans la petite rue habituelle. Elle avise une supérette, achète un paquet de petits-beurre, ceux qu'elle aimait quand elle était petite et un tire-bouchon.

Elle revient à sa voiture, extirpe du coffre la bouteille de Sancerre que Louise lui a offerte, remonte le col de son anorak, franchit les quelques centaines de mètres qui la séparent de sa destination, pousse la porte du cimetière à l'heure où les gens s'apprêtent à déjeuner en famille. Les allées

sont désertes. Elle les remonte jusqu'au caveau dans lequel Thérèse repose. Le marbre luit sous un soleil peu persuasif.

Alice s'assied sur la tombe, débouche la bouteille et la lève comme elle le ferait avec un verre au moment de trinquer.

–Salut, maman, on va le boire ensemble, le vin de Louise.

Alice a réparti les biscuits en deux rangs parfaits. Elle se sert à tour de rôle dans l'un puis dans l'autre et mastique lentement les saveurs exquises de son enfance. Elle boit aussi, et le vin la rend presque joyeuse. Elle rit des regards qu'on lui porte, lève sa bouteille en direction d'une femme âgée et très élégante qui détourne les yeux. Le paquet de petits-beurre est presque terminé.

Alice saisit le dernier au moment où un homme la rejoint parce que la dame-très-comme-il-faut a donné l'alerte et que le lieu sacré doit être lavé de l'outrage. L'homme engoncé dans son anorak est le gardien du cimetière. Il a dû en voir d'autres parce qu'il ne paraît pas surpris par la scène qu'il découvre. Assise sur la tombe de sa mère, Alice lui propose un verre. Il tente de la déloger.

–T'es qui, toi, pour me virer ? crie Alice en se débattant.

–Je vous demande de respecter les morts.

Le calme de ce type est exaspérant.

–Va faire ton sermon ailleurs. Je fais rien de mal, je passe Noël avec ma mère.

Alice se met debout et tourne le dos au flegme frustrant du gardien.

–Je trinque avec celle qui n'a pas été foutue de dire merde au cancer. À ton repos éternel, maman.

La pierre tombale tangue sous les yeux d'Alice. Elle perd l'équilibre et dans sa chute, casse sa bouteille. Le liquide qui se répand sur le marbre se mêle à la pluie qui commence à tomber. Alice éclate en sanglots. À cause de la colère qui l'abandonne, elle perd toute résistance.

Elle se laisse entraîner vers la sortie et se réveilla sur une banquette inconnue.

–Ça va mieux ?

–J'ai dormi longtemps ?

–Il fait presque nuit.

Alice se prit la tête à deux mains pour neutraliser le marteau piqueur qui s'en prenait à ses tempes. Le café que le gardien lui servit l'aida à reprendre ses esprits.

–Désolée d'avoir été désagréable.

–Parfois, c'est utile.

–Je déteste cette période de l'année.

Alice apprécia le silence qui accueillit sa remarque. Dans cette pièce aux murs dépourvus de tableaux, meublée d'une table en mélaminé encadrée par quatre chaises basiques, elle se sentit à l'abri. Elle réprima l'envie soudaine de mettre son âme à nu.

–Il est temps que je parte, dit-elle en se levant.

Et sur le pas de la porte, elle ajouta :

–Merci de ne pas avoir posé de question.

–Le malheur, ça s'écoute autrement, répondit l'homme.

Sans les mots. En respectant le silence de Jules. En échangeant des sourires avec Thérèse quand elle était trop angoissée.

Putain d'empathie.

8

Alice se mit aux antidépresseurs. L'épisode de la tombe l'avait impressionnée car jamais auparavant elle n'avait perdu à ce point les pédales. Terminé, l'alcool. La chimie la rassurait. En maîtrisant les doses de ses médicaments, elle se persuadait qu'elle se soignait. L'effet combiné des cachets la maintenait dans un état stuporeux qui lui permettait de mettre sa souffrance à distance sans la gêner dans son travail. Tout au plus avait-elle des trous de mémoire mais pas au point de faire des erreurs.

Neuf heures venaient de sonner. Les patients commençaient à se presser dans la salle d'attente pour cette matinée consacrée aux consultations sans rendez-vous qu'Alice allait assurer. Chacun apportait son lot de miasmes. On guettait, histoire de ne pas se faire piquer son tour. Certains petits malins se tenaient debout près de la porte qui allait s'ouvrir, surveillés de près par ceux qui étaient arrivés avant eux mais qui restaient assis parce que c'était plus confortable. Alice enchaîna rhumes, vaccins, plaintes douloureuses, avant de se retrouver scotchée par l'homme qui avançait dans sa direction.

Elle regarda Maxime Derville entrer dans le cabinet, s'asseoir, étendre ses longues jambes, desserrer l'écharpe qui lui tenait trop chaud. Il la suivit du regard tandis qu'elle se glissait derrière son bureau.

—Je ne suis pas malade, lâcha-t-il.

Le cœur d'Alice s'emballa surnoisement.

—Je te dois des explications.

Derville sortit de la poche de sa veste un carnet sur lequel il griffonna quelques chiffres.

—Appelle-moi quand tu veux.

Il se leva prestement, n'attendit pas qu'Alice le raccompagne et sortit. L'entrevue n'avait pas duré le temps de cuisson d'un œuf à la coque. Sonnée, Alice prit le temps de recouvrer ses esprits avant d'en revenir à ses malades.

La visite de Derville ravivait son anxiété, ce qui lui donnait envie de se gifler car elle n'avait aucune raison de surréagir. Elle tenta de s'en convaincre. Son mal au cou lui donna un bon prétexte pour avaler une

codéine. Trois patients plus tard, elle avait repris la bonne distance pour travailler proprement.

Elle ne recouvra pas pour autant sa sérénité et le soir venu, monta directement dans sa chambre. Elle s'empara du paquet de céréales qu'elle avait entamé la veille et entreprit de mastiquer lentement les pétales sucrés pour se calmer les nerfs. Ce shoot sucré l'aida à éloigner Derville de ses pensées. Ensuite, elle saisit sa tablette et se laissa absorber dans un film débile. Vint le rituel du coucher, la douche, le linge de toilette à aligner parfaitement sur le porte-serviettes, la brosse à dents posée dans la partie gauche du verre, poils à l'intérieur, les chaussons déposés auprès du lit, le tranquillisant extrait de son blister, la boîte rangée dans la table de nuit de telle façon qu'elle épouse les contours du tiroir supérieur, une boîte que Louise ne trouverait jamais parce qu'Alice, prudente, gérait elle-même l'entretien de sa chambre.

Elle prit une autre boîte, hésita, la reposa puis se décida à avaler son nouveau médicament, un somnifère censé lui éviter un réveil pénible en plein milieu de la nuit. La chimie jeta devant elle un pont qui lui permit d'atteindre sans encombre le lendemain.

Elle se réveilla la bouche pâteuse mais sa marche matinale pour atteindre la maison de santé la requinqua. Le café qu'elle prit en compagnie de Leila et de Marlène lui ouvrit les portes d'une journée agréable. La conversation dériva vers Jules.

–J'ai réfléchi à son problème, dit Marlène. Il y aurait quelque chose à tenter. La Ferme du Cerf pourrait le débloquent.

–Bonne idée, s'exclama Leila, la nature et les animaux font parfois mieux que de longs discours.

Loin de s'offusquer d'être interrompue, Marlène approuva la remarque. Leila était le premier membre soignant de la maison de santé, celle qui décrochait le téléphone sur toutes sortes d'émotions pénibles. Anxiété, colère, chagrin, se déversaient alors dans le combiné. Leila, tour à tour, consolait ou rongea son frein en réprimant les injures qui lui venaient en bouche quand on lui parlait mal. Elle connaissait les gens, savait qu'untel n'appelait jamais pour rien, qu'un autre au contraire donnait facilement dans l'hypochondrie, estimait au mieux l'urgence de la consultation.

–Le propriétaire de la Ferme du Cerf est un amoureux de la nature, poursuivit Leila. Les enfants aiment son domaine.

–Il accueille des professionnels de la médiation animale, poursuit Marlène, Tiphaine s’est formée à cette discipline qui a fait ses preuves. Au contact des animaux, les gens et en particulier les enfants se livrent plus facilement. On pourrait essayer. Puisque tu as un bon contact avec Jules, propose-lui de l’emmener à la ferme. Sa grand-mère ne s’y opposera pas.

–Tu veux reprendre la main sur les soins, maugréa Alice.

–Je ne fais que suggérer un moyen d’aider le gosse, rétorqua Marlène en se levant pour laver sa tasse. Un jour, il faudra que tu m’expliques pourquoi tu te comportes de la sorte avec lui, répondit Marlène.

Alice n’en avait pas l’intention. L’univers de Jules rejoignait le sien, celui des deuils mal digérés. L’enfant et le médecin communiquaient par le dessin. Jules esquissait des voitures qui évoluaient dans des décors morbides. Prairies noires aux arbres dépourvus de feuilles, eaux rouges sur lesquelles flottaient des cercueils et toujours quelque part une femme blonde égarée dans cette laideur.

Les dessins de Jules décrivaient mieux que les mots l’espace dans lequel le traumatisme le maintenait. Alice savait qu’elle passait trop de temps à en contempler la noirceur.

–Nous progressons tous les deux, se contenta-t-elle de répondre.

On reparla de l’enfant à la réunion du jeudi soir qui rassemblait autour d’un plateau de mignardises infirmier, kiné, psychologue et médecins. Chacun parlait des situations qui posaient un problème. Le cas de Jules les concernait tous. Tiphaine avait tenté de l’aider par son approche psychologique, Gaëlle le rééduquait après une entorse, Alice le voyait une fois par semaine.

–Il faudrait vraiment que tu me le renvoies, proposa pour la énième fois Tiphaine.

–Ce n’est pas si facile, répondit Alice qui ne faisait guère d’effort pour déléguer les soins.

–Tiphaine a raison, trancha Marlène, tu ne dois pas rester seule face au cas de Jules.

–Je traite un enfant, pas un cas, riposta Alice.

–Tu seras vite dépassée.

–En un an, Tiphaine n’a pas avancé d’un pouce. Au moins, avec moi, il dessine.

–Un jour, il lâchera des bombes qui t’exploseront dans les mains, répliqua Marlène. Tu dois te repositionner dans l’équipe dont Tiphaine fait partie.

–Ne me fais pas la leçon, je ne suis pas ton interne !

Alice perdait pied. C’était la première fois qu’elle s’opposait à Marlène.

Gaëlle fit diversion. L’heure tournait, si l’on continuait à parler de Jules, on n’aurait pas le temps de discuter de la vieille madame Mercier, de ses chutes à répétition et des repas qu’elle sautait parce que personne ne lui faisait ses courses.

Certains vieux préfèrent frôler l’indigence plutôt que de risquer l’hospice.

Les dossiers suivants leur demandèrent moins d’effort. Comme à son habitude, Estève n’ouvrait pas la bouche et se gardait bien de parler de ses patients. Chasse gardée. Ils se quittèrent vers dix-neuf heures trente. Marlène retint Alice.

–Je te sens à cran.

Alice se cabra.

–Tu t’investis trop auprès de Jules. Tu es jeune dans la profession et n’as pas encore conscience de tes limites.

–En attendant, avec moi, il communique.

Marlène plissa les yeux et croisa les bras comme elle le faisait toujours face à une situation difficile. Alice la planta là et rentra chez Louise convoquer dans l’intimité de sa chambre toutes les bonnes raisons d’en vouloir à son aînée. Maternante. Trop autoritaire. La reine de la ruche.

Pourtant, quand Jules lui offrit lors de sa visite hebdomadaire le dessin de ses parents allongés dans l’herbe à côté de leur voiture, elle lui parla de la Ferme du Cerf.

–On pourrait y aller, cela nous ferait du bien à tous les deux.

Jules garda les yeux baissés sur le dessin qu’il était en train de réaliser.

–J’ai envie de changer d’endroit, de rendre nos rencontres plus amusantes pour toi.

Jules releva la tête.

–Je vois dans tes yeux, poursuivit Alice, une forêt mystérieuse et très sombre mais je n’ai pas peur des loups qui la peuplent parce qu’ils s’en vont quand on les croise. Je sais que dans la forêt mystérieuse, il y a une petite maison dorée dans laquelle il fait bon vivre. C’est elle que je veux découvrir avec toi au milieu des arbres de la Ferme du Cerf.

Quelques jours plus tard, Alice gara sa voiture devant la ferme. Albertine avait donné son accord avec une gratitude qui ressemblait à un appel au secours.

OceanofPDF.com

9

Le corps de ferme formait un U qui donnait sur une cour intérieure. L'écurie et la bergerie lui faisaient face. Alice gara sa voiture et s'intéressa au border collie qui venait à sa rencontre.

Elle fit quelques pas et aperçut un groupe d'enfants installés sur des rondins disposés en un siège capable de les réunir. Au centre, face à eux, l'instituteur. De leur groupe émanait une impression de paix et d'harmonie.

Un homme sortit de la bergerie et rappela le chien. Alice lui expliqua qu'elle cherchait Bastien Maréchal.

–C'est moi.

–Vous êtes le propriétaire de la Ferme du Cerf ? s'étonna Alice qui pensait tomber sur un quinquaventripotent.

L'homme, grand et très brun, était à peine plus âgé qu'elle. Son menton carré et son regard franc mirent Alice en confiance.

–Vous regardez mes petits pensionnaires ? demanda Maréchal en désignant le groupe d'enfants.

–Que sont-ils en train de faire ?

–Le mardi et le jeudi, cette classe vient faire l'école dans la forêt. L'expérience dure depuis deux ans. Les instituteurs disent que les enfants sont plus calmes et se concentrent davantage.

–J'ai entendu parler de ce genre d'expérience.

–Les gosses adorent rapporter chez eux les trophées du jour, des pommes de pin et des plumes d'oiseau qui veilleront sur leur sommeil. Ici, ils apprennent l'entraide. Les plus débrouillards aident les maladroits à passer par-dessus les branches qui entravent leur marche.

Alice se rendit compte qu'elle ne s'était pas encore présentée.

–Je suis le docteur Bonnel. Je viens de la part du docteur Pujol. Voici Jules, mon petit patient.

–Plus totalement. Patate a commencé à vous faire concurrence, répondit Maréchal.

–C'est le nom de votre chien ? demanda Alice en riant.

–Ça amuse les enfants. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, on va les laisser faire connaissance.

–On ne peut pas laisser Jules sans surveillance.

–Vous êtes une inquiète, vous.

Alice répliqua froidement qu’elle avait la responsabilité de Jules et que l’anxiété n’avait rien à voir avec sa remarque.

– On pourra le surveiller depuis l’écurie. Venez, je vais vous présenter les chevaux que Jules pourrait être amené à monter.

Deux poneys voisinaient avec un trait poitevin au pelage chocolat.

–Je vous présente Myrtille et Lollipop, mes ponettes. La jument s’appelle Fleur.

Alice se dirigea tout droit vers la jument dont elle flatta l’encolure.

–Elle me rappelle le cheval que je montais quand j’étais au collège.

Lors de vacances en Vendée, Thérèse lui avait offert un stage d’équitation. Trois ans de passion équestre avaient suivi. Les émotions adolescentes font bon ménage avec les chevaux. Le nez collé au pelage de l’animal, Alice humait l’odeur de l’écurie et s’énivrait de ce parfum oublié.

–Vous ressemblez à la petite Laura qui est ma visiteuse du lundi, dit Bastien, elle est rousse, comme vous.

–Pourquoi vient-elle ici, cette Laura ?

–Elle est autiste. Lollipop apaise ses peurs. Elle se laisse brosser, monter, Laura lui fait confiance. Depuis qu’elle vient ici, elle communique davantage et maîtrise mieux ses gestes.

–Un cheval thérapeute...

–Juste médiateur. Laura vient avec sa psy. Lollipop apporte du plaisir à leur relation.

–Vous ouvrez souvent votre porte aux enfants ?

–Quatre jours par semaine. Le lundi et le mercredi sont consacrés à la médiation animale.

–Ils se défoulent.

–Pas seulement. La forêt leur apprend à être autonomes et responsables.

Alice se détacha de la conversation pour regarder dans la cour. Jules s’était assis à même le sol, recroquevillé sur lui-même, la tête enfouie dans ses genoux.

–Vous pensez que vous arriverez à sortir ce gamin de son mutisme ?

–C’est à lui de faire son chemin, mes animaux ne feront que l’aider.

Patate s'était couché aux pieds de Jules.

—Quand j'étais petite, j'avais un chien. Je lui racontais mes secrets.

Le beagle avait vécu douze ans. Alice crut le voir dans la cour tel qu'il était quand il revenait de promenade, les oreilles dégoulinant d'eau sale parce qu'il aimait fourrer sa tête dans les flaques.

Alice chassa les larmes qui tentaient de la ramener à ses souvenirs d'enfance. La tête enfouie dans l'encolure de la jument, elle regarda Bastien s'approcher de Jules, se baisser pour attraper un bout de bois, le tendre à l'enfant pour qu'il lance le bâton. Quand le chien le lui rapporta, son rire monta dans l'air comme une promesse de renouveau.

Dans les jours qui suivirent, Alice se sentit perturbée par sa visite à la Ferme du Cerf qui lui rappelait le temps où elle était insouciante. Les émotions qu'elle avait ressenties dans l'écurie la ramenaient à une vie qui n'était plus la sienne et cela était douloureux. Elle força sur les tranquillisants et retrouva la torpeur salvatrice qui la mettait à distance de sa souffrance. Au staff du jeudi on décida que Tiphaine accompagnerait Jules à la Ferme du Cerf. Alice ne protesta pas. Jules n'était pas sa seule préoccupation.

En sortant de la maison de santé, elle ouvrit la boîte à gants de sa voiture. La feuille était là, coincée entre le permis de conduire et la bombe de défense qui n'avait jamais servi.

Derville écrivait vraiment comme un cochon.

10

Cinq kilomètres, trente ans et quatre mois la séparaient de celui qui avait plaqué la femme qu'il prétendait aimer parce qu'elle était enceinte. Allait-il repousser l'enfant qui l'avait fait paniquer ?

Alice avala la question en se demandant comment elle pouvait aborder un père qu'elle n'avait jamais rencontré. Elle dormait mal. La nuit l'entraînait dans des rêves étranges. Elle se retrouvait emprisonnée derrière de lourdes portes, se réveillait en sursaut et rejoignait l'enfer de l'agonie de Thérèse. Pour se rendormir, elle prenait un tranquillisant. La nuit passée, elle avait agi de même pour éviter de penser au fiasco que pourrait être sa rencontre avec Maxime Derville.

Son père restait une énigme. Petite fille, elle l'imaginait courir la planète pour témoigner des guerres. Elle feuilletait les journaux de sa mère pour guetter ses articles, l'assimilait à un héros inaccessible. À l'adolescence, elle l'avait haï puis elle l'avait fourré dans un coin de sa tête et s'était concentrée sur ses études. Elle reconnaissait de mauvaise grâce avoir choisi médecine comme un défi, celui d'aller à la rencontre de la souffrance pour prouver à ce père insaisissable qu'elle en était capable, elle aussi.

Il lui avait proposé de le rejoindre chez lui. Cette fois, le portail était grand ouvert. Derville pointa son nez quand il entendit le moteur.

–C'est bien, tu es à l'heure. J'avais peur pour le gigot, annonça-t-il. Accroche ton caban et rapproche-toi du feu. Je jette un coup d'œil au four et je te rejoins.

Elle avait imaginé Maxime Derville entouré d'objets importés des quatre coins du monde, témoins de ses multiples voyages. Surprise, elle découvrait des meubles rustiques, un broc en cuivre rempli de cannes de marche, un bouquet de fleurs séchées, un chat qui roupillait sur un fauteuil. Une comtoise, un coffre à bois... Une impression de déjà vu la mit mal à l'aise.

Derville revint de la cuisine avec un plateau sur lequel il avait disposé des toasts et du foie gras. Il remplit deux verres de Sauternes.

–Buvons à nos retrouvailles.

–Au plaisir de faire connaissance, rectifia Alice.

Derville abandonna son air bonhomme.

–On évite les reproches, ok ?

–Je ne suis pas venue pour vous en faire.

–Tu as besoin d'un test ADN pour me tutoyer ?

L'air mauvais, Alice se leva mais Derville la retint avec un sourire désarmant.

–Pose tes fesses sur ce siège et détends-toi.

Alice se rassit, le dos bien droit, les mains posées sur les genoux, tandis qu'il lui tendait un toast.

–Comment va ta mère ? demanda-t-il en découpant une nouvelle tranche.

–Elle est morte il y a trois ans, répondit Alice d'un ton neutre.

–Ah.

Sans la main qui tremblait sur le couteau, on aurait pu croire que la nouvelle n'avait pas ébranlé Derville.

–Thérèse avait refait sa vie ?

–Non.

Dans l'âtre, le feu poussa un soupir.

–Ce n'est pas facile d'être là, dit Alice.

–Alors, autant être direct. J'imagine que tu veux savoir pourquoi je suis parti alors que ta mère était enceinte.

–En effet, je veux connaître ta version.

Pour la confronter à celle de Thérèse. « On n'enferme pas un oiseau migrateur dans une cage. » Foutaises.

–La guerre rend addict, dit Derville. Quand elle lâche ses bombes sur des gosses, elle laisse son empreinte et fascine : je suis devenu accro.

Allait-on sortir les mouchoirs ? Alice croqua dans le foie en s'excusant auprès du canard sacrifié.

–À l'époque de ta naissance je couvrais la guerre du Liban. Quel foutoir... chrétiens contre druzes, chiites d'Amal contre Palestiniens, des inscriptions haineuses sur les façades, des chiens crevés, des morts à gogo, on finissait par être anesthésié par la barbarie quotidienne mais chaque retour était plus difficile.

Derville regardait son verre comme s'il contenait un peu de son cauchemar.

–La guerre coupe de la communauté de ceux qui ne connaissent que la paix. Je n'en pouvais plus de voir ta mère me tourner autour, inviter nos

amis, me coller dans l'assiette des steaks qui me ramenaient au carnage de là-bas. Je ne partageais plus ses projets. Je n'en avais rien à faire de choisir les meubles de notre appartement ou la destination de nos prochaines vacances.

Derville se servit un autre verre.

—Au bout de quelques jours, l'envie de repartir me collait aux basques. On a commencé à se disputer. Elle me reprochait mes sautes d'humeur, mes silences obstinés, mon impulsivité.

Tout le mettait en rogne : les aboiements du caniche du voisin, la musique quand elle était trop forte.

—Je ne supportais plus le bruit de la paix, encore moins la douceur de ta mère.

Alors il retournait à ses bombes, à ses cadavres, comme on rentre chez soi. Troisième verre.

—Quand ta mère m'a annoncé ta naissance, j'ai paniqué. Je savais que tôt ou tard, elle me demanderait d'arrêter mon métier. Mon rédac-chef m'a proposé une nouvelle mission. Je suis parti le lendemain. Voilà.

Fin de l'histoire, pas de « je regrette de ne pas t'avoir vu grandir. ». Seul le ronronnement du chat qui meublait le silence. Décevant. Derville quitta le canapé pour aller arroser le gigot.

Alice regarda de nouveau autour d'elle et découvrit mille détails qui lui avaient échappé : le cendrier ébréché dégueulant de mégots, la pellicule de poussière qui voilait un guéridon, l'os à moelle crasseux du chien qui traînait dans un coin. Où était-il, d'ailleurs, celui-là ? Peut-être dans la cour, prêt à sauter sur les gens qui voulaient remonter en voiture. Cette hypothèse empêcha Alice de filer à l'anglaise.

—On passe à table, déclara Derville en déposant sur la table un plat rempli de viande et de pommes de terre rissolées.

Alice se retrouva dans l'obligation d'avaler sans piper la chair d'un innocent.

—C'est délicieux, reconnut-elle en détestant sa trahison à la cause animale.

Face à elle, Derville mastiquait sans remords l'agneau cuit à point.

—Raconte-moi un peu ta vie, demanda-t-il en remplissant leurs verres de Médoc rouge.

Le chat siamois quitta sa place et se frotta aux jambes d'Alice pour l'imprégner de son odeur. Alice le repoussa.

–J’ai une vie plutôt chouette, dit-elle avec aplomb.

–Un mari, des enfants ?

–Mieux que ça. Des amis sur lesquels je peux compter.

Derville reposa sa fourchette.

–Comment m’as-tu retrouvé ? demanda-t-il.

–Dans les papiers de ma mère que j’ai triés après sa mort. Tu figurais parmi les gens à prévenir. J’ai mis trois ans à le faire.

Derville exhala un long soupir et regarda dans le vague. Le turquoise de ses prunelles chavirait à cause de tout cet alcool qu’il avait ingurgité.

–Je revois ta mère dans son maillot des années 80. Les hommes se retournaient sur elle. Tu as hérité de ses cheveux mais les siens avaient un ton plus clair.

Dans son cercueil, Thérèse dormait entourée de mèches grises.

–J’étais fou de ta mère.

–Et pourtant tu es parti.

Derville pâlit.

–Ravale tes reproches ou fous le camp. J’avais prévenu Thérèse. Elle savait que je ne voulais pas d’enfant.

–Tu veux me faire gober qu’elle a essayé de te piéger ? demanda Alice d’une voix blanche.

–Je pense qu’elle n’a jamais cru à mon choix. Elle pensait que sa grossesse me ferait changer d’avis. Thérèse était une romantique. Elle s’imaginait me transformer en chien de salon.

–Ou en père responsable.

Les nerfs à vif, les muscles bandés, le cœur dopé à l’adrénaline, Alice attrapa son caban. Elle se retourna avant de sortir de la maison.

–Tu en es pourtant revenu, de tes guerres. Tu n’as que soixante ans et tu es photographe. Un pro de ton acabit, ça doit se recycler facilement. Qu’est-ce que tu fous au fin fond de la Sologne ?

Les mots sortaient en grand désordre, témoins d’une déception assassine. Derville, le héros de son enfance, dégringolait de son piédestal.

Alice claqua la porte derrière laquelle le beauceron s’époumonait. Elle roula en automate, vite, très vite, le regard rivé aux virages qu’elle négociait à l’arrache. Derville était un con, un enfoiré, un mollusque.

Sa maison collait la frousse. Alice frissonna en repensant à l’angoisse qu’elle avait ressentie. Pour une absurde raison, elle avait attendu qu’un

carillon sonne et craint que quelqu'un sorte de nulle part.

Une forme surgit devant ses roues. Elle pila devant le renard qui venait de traverser. L'image d'une femme échevelée et menaçante qui la dominait de sa hauteur s'imposa. Alice fixait sans le voir le buisson dans lequel le renard avait disparu. Allait-il rejoindre la femme aux cheveux en désordre ?

Alice secoua la tête pour dissiper cette pensée farfelue. L'endroit était hostile. Dans son souffle, le vent exhala un avertissement.

11

Alice décida de tirer un trait sur son père. Elle reprit sa vie monocorde, dépourvue de surprises, bonnes ou mauvaises. Sa vie sociale se résumait à ses patients et aux membres de la maison de santé. Le café du matin réchauffait l'âme, la gaieté de Leila ensoleillait le cœur. Cette fille était un fauve arraché à l'Afrique. Ses gènes gardaient l'empreinte de la terre natale chauffée à blanc et la sagesse de ses ancêtres. Cela se traduisait dans ses propos. Malgré son jeune âge, elle savait trouver les mots justes pour apaiser. Alice l'écoutait et regardait défiler le film de la vie, Tristan se rapprocher peu à peu de la belle Congolaise et Gaëlle s'épanouir dans sa vie de mère.

Alice admettait que ces expériences n'étaient pas pour elle. Quand elle voulait se détendre, elle enfilait ses vêtements de sport et partait courir. Ses épaules lui faisaient un mal atroce mais elle savait qu'au bout d'un certain temps de course, elle ne verrait plus que les arbres défiler devant elle, le ciel bleu et le soleil. S'épuiser à courir dans la campagne et travailler suffisaient à son bonheur.

—Voilà, j'ai renouvelé vos médicaments et vos séances de kiné, annonça-t-elle un jour lors d'une visite au domicile de la vieille madame Mercier.

Alice fourra son stéthoscope dans sa trousse d'examen et rangea son stylo. La table sur laquelle elle venait de rédiger ses ordonnances était en désordre. Une tasse à demi remplie de café au lait traînait à côté des miettes du petit déjeuner. Alice embrassa d'un regard circulaire la table basse envahie de revues, le dossier d'un fauteuil disparaissant sous une pile de vêtements, le lino crasseux.

—Gaëlle a raison, vous seriez plus heureuse en maison de retraite.

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

—On ne tire aucun bénéfice d'une solitude envahissante.

Les yeux bleu pervenche de la vieille dame s'étrécirent.

—C'est entendu, dit Alice, je ne vous parlerai plus jamais de maison de retraite.

Le regard de la vieille dame s'éclaira tandis que ses doigts noueux effleuraient le contour des joues du médecin.

—Je devine de la tristesse en vous.

Alice se raidit.

—Vous avez des yeux magnifiques. Et des cheveux qui méritent mieux que d'être emprisonnés dans cette queue de cheval. Vous devriez sacrifier quelques mèches, c'est une ancienne coiffeuse qui vous le dit. Il y trop d'austérité en vous.

Alice se cabra mais cela ne découragea pas la vieille dame.

—J'ai préparé des madeleines, au cas où votre emploi du temps aurait un trou.

Madame Mercier fila dans la cuisine et en revint chargée d'une assiette remplie de gâteaux. Les madeleines voisinaient avec des sablés. Alice se radoucît au spectacle du dos voûté qui se courbait au-dessus de la table, des mains tremblantes qui saisissaient la théière pour remplir généreusement des tasses fleuries. Elle décida de savourer cette parenthèse sucrée.

—Un peu de lait ?

—Non merci.

—Vous ressemblez à une jeune fille que j'ai connue autrefois. Je la revois encore, assise à votre place. Elle n'avait pas une vie facile, sa mère l'élevait à la dure. C'était une fille discrète et douce. Son nom m'échappe, fichue mémoire.

Madame Mercier se pencha pour attraper un sablé dans lequel elle croqua.

—Quand elle venait me voir, elle laissait sa bicyclette au portail, soulevait de son porte-bagage le lourd panier chargé des légumes que sa mère me vendait...

La voix fêlée, la mastication lente des madeleines à l'arrière-goût de fleur d'oranger, exerçaient sur Alice leur pouvoir apaisant. La vieille dame avait des qualités de conteuse. Elle brossait un tableau charmant de l'adolescente de ses souvenirs, avec son teint pâle, ses yeux un peu cernés, ses frêles attaches, son allure gracieuse quand elle esquissait un pas de danse en riant, sa jupe de coton qui tournait alors et découvrait de jolies jambes.

—Je guettais ses visites. Elle venait deux fois par semaine m'apporter mes courses. Elle avait des attentions charmantes. Je me souviens des œufs auxquels elle dessinait des yeux, et des bouquets de fleurs des champs qu'elle m'offrait.

De ses dents qui se plantaient dans des tartines de confiture, de ses yeux malicieux, des cheveux blond vénitien qui encadraient son visage quand elle les libérait de sa queue de cheval.

—Et puis un jour, l’oiseau s’est envolé. Elle a quitté la Sologne et on ne l’a jamais revue.

Madame Mercier eut un rire de gorge.

—La mère Bonnel s’en est étranglée de rage.

—Bonnel, c’est moi, rectifia Alice.

—C’était aussi son nom.

Alice jeta un coup d’œil à sa montre.

—Il faut que je me sauve. Merci pour le thé.

Elle avait la main sur la poignée de porte quand soudain, madame Mercier s’exclama :

—Ça y est, je me souviens, la gamine s’appelait Thérèse.

—Thérèse Bonnel ?

—Thérèse du Hameau des Étangs, poursuivit la vieille dame, enchantée de retrouver la mémoire, je la revois comme si c’était hier. Elle a bien fait de partir.

Orpheline d’un père infirme, aux prises avec une mère brutale...

—L’histoire des Bonnel s’est mal finie, on a retrouvé la mère morte. Assassinée. On n’a jamais retrouvé l’agresseur. L’enquête a conclu à un cambriolage qui a mal tourné. Depuis, les gens du pays disent que leur maison porte malheur.

Madame Mercier fit un signe de croix.

—On dit que l’homme qui l’a rachetée est fou. La malédiction continue.

Alice roulait, les mains crispées sur le volant. Thérèse ne s’était jamais étendue sur le décès de ses parents, elle n’avait jamais parlé de meurtre non plus. Avec le sixième sens des gosses, la jeune Alice avait respecté son silence devant la peine qui s’invitait au fond des yeux de sa mère quand par hasard elle parlait d’eux. Pourquoi cacher le drame ? Pourquoi Derville avait-il racheté la maison natale de Thérèse ?

Alice roulait vite et la route était glissante. Elle dérapa dans un virage et se retrouva dans un champ. Le stress aggravant sa colère, elle martela son volant jusqu’à s’en faire mal aux mains. Elle quitta son habitacle. Les coquelicots du champ en jachère dans lequel elle avait atterri se fichaient comme d’une guigne de sa fureur. Leurs tiges graciles se contorsionnaient

dans la brise qui rigolait. Alors elle se mit à hurler, longtemps, jusqu'à se casser la voix.

–Maman, tu t'es bien payé ma tête !

Depuis la mort de Thérèse, Alice avait occulté le côté sombre de celle-ci. Quand elle parvenait à dissocier sa mère de la moribonde qui hantait ses mauvais rêves, Alice ne retenait d'elle que l'image de ce qu'elle était la plupart du temps : une femme sensible et pleine d'humour, altruiste et bienveillante. Tout le monde aimait Thérèse mais seule Alice connaissait son autre personnalité qui surgissait à l'improviste comme l'orage qui vient gâcher un ciel d'été.

Quand elle traversait l'une de ces crises, Thérèse frôlait la dépression, se terrait dans sa chambre, mangeait à peine. Sa prostration s'accompagnait de sautes d'humeur qui la rendaient tyrannique. Alice se voyait alors mise en demeure de ranger sa chambre de fond en comble, d'améliorer son niveau d'anglais et d'éteindre sa « musique de sauvage qui écorchait les oreilles. ». Des paroles méchantes punctuaient les ordres. Ces crises survenaient trois à quatre fois par an, duraient quelques jours puis cessaient aussi vite qu'elles avaient commencé. Thérèse se confondait en excuses et suppliait sa fille de ne parler à personne de ce qui s'était passé. Très tôt, Alice avait compris qu'elle devait protéger sa mère.

Jules veillait sur la sienne à sa façon. Il la dessinait avec une bouche en forme de croix. Elle n'avait pas de cheveux, comme cette aïeule tondue à la Libération dont personne dans sa famille ne parlait jamais. La malheureuse s'était suicidée. Les adultes s'étaient tus, condamnant Jules au silence comme Alice quand Thérèse la suppliait de garder secrètes ses sautes d'humeur.

Patient et médecin n'échangeaient pas de mot, juste des traits. Ils dessinaient côte à côte. Alice avait fini par prendre une gomme pour effacer la croix qui barrait la bouche du portrait. Elle l'avait remplacée par un sourire. Jules avait ri.

Alice n'avait eu personne pour s'asseoir près d'elle afin d'exorciser sa peur d'être envoyée en famille d'accueil si l'on jugeait sa mère folle. Ses lèvres étaient restées scellées. Elle avait grandi avec ce silence qui pesait sur ses frêles épaules, bien avant que la mort de Thérèse ne vienne les alourdir un peu plus et les rendre douloureuses, broyant les masses

musculaires, altérant la souplesse de son cou, enserrant ses tempes dans un impitoyable étau.

Si Alice comprenait enfin l'origine des troubles psychologiques de sa mère, elle lui en voulait de ne pas avoir partagé son secret. Elle tomba à genoux, versant ses dernières larmes sur la terre qui avait vu naître sa mère et mourir ses illusions.

Elle se releva ensuite, très en colère et déterminée. Puisque Thérèse ne lui avait pas fait confiance, elle découvrirait par elle-même ce qui avait conduit sa mère à taire l'assassinat.

12

Derville habitait la maison des parents de Thérèse. La nouvelle était incroyable et obsédante. Alice se plongea à corps perdu dans le travail, s'épuisant dans des consultations fleuves pour tenir à distance la tension qui l'animait. Estève la regardait d'un sale œil refermer la porte de son bureau à l'heure tardive où il quittait le sien.

—Normalement, à trente ans, on a une vie, lâcha-t-il un soir.

Elle lui conseilla de rentrer prendre des nouvelles de sa femme et de ses gosses. Le front barré d'une ride soucieuse, Marlène regardait sa jeune consœur s'enliser dans l'ascèse.

Alice se faisait à l'idée que son seul point d'ancrage dans cette fichue vie était sa profession et que c'était déjà pas mal pour donner un sens à son existence. Le bien qu'elle faisait aux gens lui procurait un réel plaisir.

Il y avait aussi les bons moments partagés avec Leila. La matinée commençait devant un café qui était l'occasion de parler chiffons. Côté maquillage, la Congolaise était incollable. Mascara, faux-cils et crèmes miracle n'avaient aucun secret pour elle. Alice promettait de visiter les tutos conseillés mais oubliait toujours. De ces entretiens, elle ressortait revigorée par l'énergie débordante de cette fille qui veillait à éloigner de son bureau toute forme de morosité.

Les réunions du jeudi se succédaient. Depuis qu'il redonnait un sourire au portrait de sa mère, Jules allait mieux, ils en convenaient tous. Il se remettait à parler, Tiphaine était satisfaite.

—Espérons qu'il finira par retrouver toute sa mémoire.

L'enfant avait totalement oublié les jours qui avaient suivi la mort de ses parents. Il avait également du mal à se concentrer.

Un jour, le gamin fit une chute dans l'écurie. Alice fut appelée pour évaluer les dégâts. Tiphaine, qui accompagnait le gosse, avait la pâleur d'une morte.

—Bon, il y a plus de peur que de mal, conclut-elle au terme de son examen. La prochaine fois que tu veux attraper une selle, évite de monter sur un escabeau pourri.

Ils sortirent main dans la main de la pièce qui tenait lieu de salle d'examen pour rejoindre les autres.

–Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? s'exclama Tiphaine.

–Laissez-moi faire, intervint Bastien en séparant Jules et Alice.

Les doigts de Jules se crispèrent quand l'homme vint à lui, le regard grave.

–Je veux comprendre ce qui s'est passé pour que la prochaine fois, tu ne tombes pas.

L'enfant releva les yeux. Il ne lut dans l'expression de Bastien ni réprobation ni menace.

–Je me suis mis debout sur le dos de Lollipop pour attraper la selle. J'ai perdu l'équilibre.

–Tu voulais donc aller te promener avec elle ?

–Je sais que j'ai pas le droit.

–Au contraire. J'approuve ton choix de vouloir monter à cheval. Tu as raison, avant de partir en balade, il faut apprendre à sangler son animal. Je t'apprendrai.

–Vous n'êtes pas fâché ?

–Si nous sommes tous contrariés, c'est parce que tu as mis ta sécurité en danger, pas parce que tu as envie de t'amuser avec les ponettes.

Puis, se tournant vers Alice, Bastien ajouta :

–Si vous jugez que son état le permet, je vais le libérer.

Alice n'y voyait pas d'objection.

–Va voir Patate, nous avons à parler entre adultes.

Ils attendirent que Jules soit loin pour débriefer. Chacun donna son point de vue, on conclut que Bastien avait abordé l'enfant avec finesse. Restait à s'organiser pour les allées et venues. Impossible de compter sur Albertine qui refusait de conduire depuis l'accident des parents de Jules. Alice proposa ses services.

–Excellente idée, dit Bastien avec quelque chose dans le regard qui laissait à penser que le projet faisait plus que lui plaire.

Ils échangèrent un sourire. Alice y mit tout son cœur.

13

–Tu vas planter ta consultation pour emmener Jules faire du cheval ?
Marlène avait l’air stupéfait.

–Il me suffit de bloquer un créneau sur la plage de mes rendez-vous.
Marlène repoussa une mèche de cheveux de son nouveau carré court.

– J’ai peur que tu mélanges tout. Si tu t’attaches à ce gosse, tu sors de ton rôle de thérapeute.

–Oui, maman.

–Je suis sérieuse, Alice, tu risques d’y laisser des plumes. Et lui aussi.

–Pour toi, un médecin n’a pas le droit de se défoncer pour ses patients ?

–Pas au point de s’immiscer dans leur intimité. Tu auras bonne mine si Jules t’assimile à une sorte de mère.

–Il s’agit juste de lui permettre de s’amuser. D’être un gosse, bon sang !
Marlène se dérida.

–J’étais comme toi quand j’ai débuté, fonceuse et téméraire.

Jules débuta ses cours d’équitation. Juché sur Lollipop, il était le roi du monde. Bastien savait le mettre en confiance, lui laissait prendre des risques limités et en assumer les conséquences pour qu’il trouve lui-même les bonnes postures. Il apprit à entrer en connexion avec l’animal, à anticiper ses réactions, à faire corps avec lui. Alice regardait évoluer l’homme et l’enfant dans le manège que Bastien avait construit. Si Derville n’avait pas lâché sa famille, aurait-il eu, lui aussi, la même ride de concentration entre les yeux ? La même expression bienveillante ? Autant ne pas spéculer.

Alice laissait affluer les souvenirs. Elle se revoyait en train de jouer avec l’appareil photo que sa mère lui avait offert, de mitrailler tout ce qui se présentait à son objectif. Les airs de Thérèse disaient qu’elle était douée, elle en concluait qu’elle avait hérité son talent de son père.

Jules s’appliquait, se concentrait sur la position de ses mains sur les rênes. Bastien lui redonnait confiance en lui. Alice sourit. Il lui semblait parfois que sa mère se penchait par-dessus son épaule et lui murmurait à l’oreille qu’elle avait raison de s’occuper de Jules, que rien n’était plus important que prendre soin d’un enfant : du Thérèse tout craché.

– La leçon est finie, annonça Bastien. Je te laisse rentrer Lollipop à l'écurie.

Bastien quitta le gamin pour s'approcher d'Alice.

–Vous le laissez sans surveillance ? s'étonna-t-elle.

–Que voulez-vous qu'il lui arrive avec l'écurie à cinquante mètres ? Venez, je vais vous montrer mes autres pensionnaires.

–Mais Jules ? insista Alice.

–Vous devriez apprendre à faire confiance aux gens. Me croyez-vous assez fou pour laisser un enfant de huit ans seul dans la nature ? Il va rentrer son poney tout seul mais sous la surveillance discrète des grands ados qui sont là aujourd'hui. Ici, on sait être responsable.

Alice se laissa entraîner jusqu'à des box cachés par un rideau d'arbres.

–Ceux-là sont trop fougueux pour travailler en médiation animale, dit Bastien en désignant deux anglo-arabes alezans.

Alice se dirigea vers l'une des têtes fauves qui émergeaient du box. Par magie Madame Sans-gêne était de retour. Ainsi se nommait la jument qu'elle avait reçue en cadeau d'anniversaire pour ses quinze ans. Une folie de Thérèse. Alice s'approcha et appuya doucement le front sur le chanfrein de l'animal qui ne broncha pas.

–J'avais la même jument, dit-elle. Nous avons galopé deux ans sur tous les chemins possibles.

Et puis Thérèse avait eu des pépins financiers. La mort dans l'âme, elles avaient dû se séparer de Madame Sans-gêne.

Les larmes se mirent à couler. Alice s'excusa en les chassant d'un revers de main.

–Si cela te tente, la prochaine fois que vous viendrez, je t'emmènerai en promenade.

Alice apprécia le tutoiement.

–Et Jules ?

–Il mérite mieux que mes leçons. Il lui faut un vrai moniteur. Je sais à qui le confier. Cela va me laisser du temps.

Bastien souriait. Il avait les yeux gris et portait une fine cicatrice au coin de la lèvre supérieure. Jusque-là, Alice ne s'en était pas aperçue.

Elle renoua avec l'équitation comme le marin retrouve les flots. Une part d'elle-même se réveillait petit à petit, celle qui, autrefois, était capable de s'enthousiasmer. Les jours où elle devait monter à cheval, elle se surprenait

à trouver que la matinée traînait en longueur, avalait un sandwich après la consultation et prenait la route de la Ferme du Cerf dès la dernière bouchée avalée.

Elle retrouvait Bastien et deux autres cavaliers, un couple de parisiens, Carl et Rebecca Barreau, dont le compte en banque était un fleuve tranquille vers lequel avait afflué l'héritage de trois générations d'industriels. Les Barreau surfaient sur l'oisiveté, alternant voyages autour du monde, séjours dans leur ranch texan et palaces. La chasse les ramenait en Sologne et quand ils ne tuaient pas de gibier, ils venaient entretenir leur propriété. Alice ne les appréciait guère, jugeant que Rebecca était creuse et Carl pédant. Elle le trouvait malsain sans savoir comment l'expliquer mais cela lui importait peu. Seule comptait sa rencontre avec l'animal qu'elle montait, les galops, la nature sauvage, l'odeur des arbres et du sol. Alice renouait avec la joie et se surprenait à rire toute seule.

Elle n'était jamais pressée de quitter la Ferme du Cerf. Elle s'attardait souvent autour du verre pris entre cavaliers. Bastien, en cette occasion, menait la conversation tambour battant et avec humour. L'homme grave qui savait écouter les enfants en difficulté savait aussi faire rire sa tablée. Parfois leurs regards se croisaient, gris contre turquoise, vague contre rocher.

Les premiers bourgeons ramenèrent Maxime Derville dans le ciel d'Alice. On l'avait transporté à l'hôpital après un accident de voiture. Les coordonnées d'Alice figuraient dans ses papiers. Elle se rendit sur place. On lui indiqua l'étage de la médecine polyvalente. Elle attendit l'interne une bonne heure, un type au visage poupin qu'on imaginait les doigts agrippés sur le joystick de sa console.

—Il a de la chance de n'avoir que de simples contusions. Il paraît que la voiture est pliée.

—Il sort aujourd'hui ?

L'interne se gratta l'oreille, l'air embêté.

—Allez-y franco, je suis médecin, précisa Alice.

—Son foie pose un problème. On a appelé le psychiatre, aussi.

—Je crois qu'il boit sec.

—Votre père aura besoin d'aide.

Alice baissa les yeux pour cacher sa surprise. Jamais elle n'aurait imaginé que Derville en viendrait à officialiser sa paternité.

–Je peux le voir ?

L’interne lui indique la chambre 312.

Derville dormait. Son visage tuméfié était un livre ouvert à la page des tourments. Ses rêves agités tordaient en un rictus ses lèvres boursouflées, froissaient la peau du front, dilataient ses narines. Sa poitrine se soulevait par saccades, de sa gorge montait une plainte. À quoi pouvait rêver un type sevré malgré lui de la passion du danger ?

Alice prit place dans le fauteuil qui jouxtait le lit. Thérèse avait aimé cet homme avec passion, au point d’avoir emporté dans son exil affectif le souvenir unique du gars beau, jeune et brillant qui l’avait séduite. Quel sentiment éprouverait-elle face à l’homme qui gisait sur ce lit d’hôpital, le foie gorgé d’alcool ? Alice, l’enfant rejetée avant même d’avoir vu le jour, contemplait ce père qui lui tombait du ciel.

Derville ouvrit les yeux.

–Qu’est-ce que tu fous là ?

–Ils ont trouvé ma carte en fouillant ton portefeuille.

–Quel crétin de l’avoir mise avec mes papiers !

–Ils disent que tu es mal en point.

–J’ai vu pire.

Derville essaya de s’asseoir. Ses deux côtes cassées le rappelèrent à l’ordre.

–Si je tenais l’enfoiré qui m’a brûlé la priorité, maugréa-t-il.

–Avec 2 grammes d’alcool dans le sang, on a moins de réflexes.

–Te mêle pas de ça.

Alice se leva.

–En tant que médecin, je sais qu’on ne peut pas empêcher quelqu’un de se détruire. Tu as raison, je n’ai rien à faire ici.

–Ce que tu peux être susceptible.

Alice referma la porte qu’elle venait d’ouvrir et vint de rasseoir au chevet de son père.

–Il y a une sale bestiole dans ta tête. Un tyran gluant plus fort que ta volonté qui te force à boire. Si un jour tu décides de le virer, tiens-moi au courant, je t’aiderai de mon mieux.

Cette fois, elle sortit pour de bon, avant que Derville ait pu réagir. Sur le parking, elle se posa la bonne question : pourquoi bon sang avaient-ils des rapports si compliqués ?

14

Derville mit un direct à son oreiller. De quoi cette pimbêche se mêlait-elle ? Elle était son toubib, peut-être ? Il se calma et se mit à réfléchir au curieux rapport qu'il entretenait avec Alice, à ce besoin qu'il avait eu de fourrer son nom dans ses papiers, à cette facilité avec laquelle il avait dit à l'équipe médicale qu'elle était sa fille. Alice ressemblait à sa mère : la silhouette, les expressions, étaient celles de Thérèse. C'était bluffant.

Thérèse, qu'il cherchait à oublier, lui revenait en pleine tête, avec ses rires incontrôlés, ses crises de larmes, son profond déséquilibre. Alice paraissait plus stable que sa mère mais Derville percevait chez elle un réel mal-être tapi sous un vernis de fausse assurance. Il ne tenait pas à repiquer au jeu. Rassurer, essayer de combattre des traumatismes profonds, il avait suffisamment donné avec la mère, inutile de se pourrir la vie avec la fille.

Agacé, il sentit monter en lui le sentiment de culpabilité qui l'empoisonnait depuis des années. Celui qui l'avait conduit à rester à l'écart d'Alice quand elle l'avait retrouvé. Un sentiment qui prévalait sur toute souffrance, qui supplantait l'abandon de Célia et des deux gosses. S'il était resté quand Thérèse lui avait annoncé sa grossesse, il aurait pu les protéger toutes les deux. D'une certaine façon, il avait favorisé le malheur. Derville serra les poings. Racheter la maison du Hameau des Étangs n'avait servi à rien. L'ombre maléfique d'un passé perturbé planait toujours au-dessus de sa tête.

Et de celle d'Alice.

15

Alice quitta l'hôpital avec l'impression d'être vidée. Elle éprouva le besoin de se ressourcer et mit le cap sur la Ferme du Cerf. L'atmosphère du lieu saurait lui redonner de l'énergie. Bastien l'accueillit, la fourche à la main.

–Quel bon vent t'amène ?

–J'avais envie de voir les chevaux.

Il l'embaucha pour nettoyer les box. C'était exactement ce dont rêvait Alice. Ne plus penser qu'à retourner la litière, ramener la paille fraîche vers l'avant de la stalle puis regarder la jument trier les meilleurs brins. Elle s'attela à sa tâche tandis que Bastien évacuait le fumier avant de délier les ballots de paille propre. Ils travaillèrent en silence une bonne heure puis quittèrent les box, sales et heureux.

–On a bien mérité une bière, déclara Bastien.

Ils trinquèrent, canette contre canette, en regardant le soleil qui déclinait.

–Je n'avais pas eu le temps de nettoyer, ce matin.

–Je suis tombée à pic, alors, répliqua Alice.

–Je suis toujours content de te voir.

La remarque fit mouche, quelque part au plus profond d'Alice. Patate vint se coucher à ses pieds, elle se pencha pour le caresser.

–La journée a été compliquée, poursuivit Bastien. Une bagarre entre deux des ados qui me donnent un coup de main. Ils sont allés loin, l'un a une arcade fendue et l'autre trois dents cassées, j'ai eu du mal à les séparer. Je déteste la violence.

Alice revit la fille qui s'était fait tabasser dans le métro. Elle leva sa canette en guise d'approbation.

–J'organise demain une réunion avec un type qui devrait les faire réfléchir, poursuivit Bastien. Viens, si tu peux.

Alice parvint à se libérer. À dix-sept heures tapantes, elle gara sa voiture devant la ferme. Bastien avait installé un barnum dans la cour. Une affiche indiquait que la conférence tournerait autour de la psychoboxe, une discipline qui avait vu le jour à Strasbourg à la fin des années soixante-dix.

Le public mélangeait adolescents et adultes en âge de s'occuper d'eux. Alice reconnut sans peine les belligérants de la veille à leurs visages boursouflés. Leur expression renfrognée la fit sourire. Bastien ne leur avait pas donné le choix : ou ils venaient, ou il les virait.

L'orateur avait une bonne quarantaine.

—Tout le monde connaît la boxe ? demanda-t-il.

Rires goguenards sous le barnum. Le regard d'Alice épingla deux ados coiffés d'un bonnet. Pas besoin d'apprendre, m'sieur, on sait se défendre, entendit-on.

—Il s'appelle Samuel. Il est psychologue et boxeur. Tu vas voir, il est génial, souffla Bastien à l'oreille d'Alice.

—La psychoboxe est la rencontre entre le sport et la psychanalyse. Pour commencer cette réunion, je laisse la parole à Jérémy pour qu'il témoigne de son expérience.

Samuel tendit le micro à un jeune d'une vingtaine d'années. Intrigués, les bonnets ne bougeaient plus d'une maille. Alice plissa les yeux. Jérémy avait un cuir et des baskets blanches.

—Avant, les gens, ils me prenaient trop la tête, c'était galère, entama Jérémy. J'avais la haine alors, je tapais. J'avais ma technique : un coup de boule et c'était terminé. La bagarre, c'est comme la came, ça rend accro.

Alice s'enfonça dans sa chaise. Le mec avait une sale gueule, une tête à demander des clopes sur un quai de métro. Elle revit la fille agressée qu'elle avait croisée le soir de Noël.

—Un jour, Sam est venu dans la cité et a demandé qui voulait se battre. Ça m'a fait marrer. Il a précisé qu'il voulait combattre et non se battre. Les nuances, c'est pas mon truc, je l'ai mis au défi. Des types comme lui, il me fallait pas cinq minutes pour les envoyer baiser le bitume.

Nouveaux rires, on se détendait dans la salle. Alice fixait la toile blanche des chaussures.

—Sam a dit que la seule règle qu'il imposait, c'était une frappe atténuée. Un truc de tarlouze, quoi.

Et lacter des gens à terre, c'était courageux, peut-être ? Alice se retint de formuler sa question à haute voix.

—On a commencé à combattre. J'avais la rage parce que Sam paraît tous mes coups. Je sais pas comment mais je me suis retrouvé par terre. J'ai eu la flippe.

–La peur, traduisit Samuel.

–En fait, c’était la première fois que j’avais un vrai adversaire mais ça, je l’ai pigé plus tard.

Le garçon ressemblait à l’un des abrutis qui avaient cogné sur la fille du métro. Elle regarda autour d’elle. Certains ados semblaient épatés par la brutalité dont témoignait Jérémy beaucoup plus que par son discours.

Le thème de la violence fascinait Alice depuis très longtemps. Quand elle était enfant, les actualités télévisées éveillaient en elle une grande peur. En grandissant, l’indignation avait remplacé l’effroi. L’évidence était là, les actes violents se multipliaient. Par la loi du nombre, ils se banalisaient de sorte qu’on finissait par les vivre avec une sorte de fatalité. La violence rampait, marcottait dans le cerveau malade d’êtres impulsifs qui ne contrôlaient plus leurs émotions primaires. Ils sortaient de terre là où on les attendait le moins pour étouffer leurs victimes comme des lianes carnivores. De temps à autre, les pouvoirs publics décidaient de couper des tiges, arrachaient des radicelles mais les racines du Mal restaient en terre. Jusqu’à là, on n’avait pas trouvé le bon désherbant.

Exaspérée, Alice sortit du barnum pour se calmer. Elle se dirigea vers l’enclos dans lequel les ponettes paissaient. Un homme la rejoignit. Le type était grand, sa soixantaine entretenue lui garantissait une allure sportive.

–La conférence vous ennue ? demanda-t-il.

–Je ne vois pas en quoi boxer sous le contrôle d’un psy peut changer le caractère.

–Et pourtant ça marche.

L’homme tendit la main.

–Je m’appelle Alain Lefort. J’ai fait toute ma carrière dans la gendarmerie. Bastien m’a demandé d’intervenir après Samuel.

Alice se présenta à son tour.

–Désolée d’avoir des opinions peut-être trop tranchées mais en tant que médecin, je suis plutôt du côté des victimes que des agresseurs car je vois tous les jours les conséquences désastreuses que les traumatismes ont sur la santé. La violence me donne envie de mordre. Vous voyez, c’est contagieux.

Alain Lefort éclata de rire.

–Vous avez raison, la violence est épidémique. Mieux vaudrait être préventif. Nous avons constitué dans la région un groupe de travail qui

réunit autour d'une même table forces de l'ordre, juges, psy et urgentistes. On commence à se comprendre.

—Alors, vous connaissez Tiphaine Beaulieu ? Elle travaille à la maison de santé dont je fais partie.

—Tiphaine est brillante. Elle se passionne pour les neurosciences et nous apporte des éléments qui accréditent la thèse selon laquelle la violence altère le cerveau.

—Vous avez de la famille par ici ? demanda soudain Lefort.

—Ma mère est née dans la région mais elle n'y a jamais vécu.

Lefort plongea son regard dans celui d'Alice. Il avait les yeux vairons. L'un était bleu et l'autre marron. Cela la mit mal à l'aise. On entendit des applaudissements sous la tente.

—Rentrons, je vais devoir prendre le micro.

Lefort prit le bras d'Alice.

—Je vous rejoins dans un instant, dit-elle en lui résistant.

Il eut l'air surpris mais la lâcha. Une fois seule, Alice ferma les yeux pour retenir la scène qui tentait depuis quelques instants de se frayer un chemin en elle, fragile comme la flamme d'une allumette chavirée par le vent.

Cela lui arrivait de temps à autre. Il y avait eu cette impression de déjà vu qu'elle avait éprouvée en découvrant la maison de Derville. Depuis, des images furtives surgissaient comme à cet instant. Une voix de femme résonnait dans sa tête. Quelqu'un l'appelait. A-li-ce ! La femme avait des cheveux en désordre. Elle était vieille.

Se concentrer, ne pas perdre le fil. Une odeur de terre. Alice ouvrit les yeux et vit la femme qui se rapprochait, brandissant au-dessus d'elle un objet. L'image était si puissante qu'elle se confondit avec la réalité.

Alice se mit à courir droit devant elle en direction de la forêt. Elle s'y enfonça, jetant devant elle ses bras pour se protéger des branches, courant aussi vite qu'elle le pouvait pour fuir la menace. Elle trébucha plusieurs fois puis tomba pour de bon, démunie, vaincue. L'humidité de la terre traversait son jean, le tapis de feuilles qui jonchait le sol agressait ses narines de son parfum, mélange subtil de vie et de mort. Malgré l'effort qu'elle venait de fournir, Alice eut froid.

Enflée par le vent, la voix de femme s'éleva de nouveau : A-lice ! Alice se boucha les oreilles avant de hurler à son tour. Pour couvrir la voix. Pour

éloigner la peur. Pour obliger sa mémoire à refouler l'image du monstre qui se dressait à présent devant elle.

Elle perdit connaissance.

OceanofPDF.com

16

Alice força sur les cachets. La vieille femme l'obsédait. Il lui arrivait, quand elle faisait ses visites en pleine campagne, de se retourner, persuadée d'être surveillée. Elle finissait par craindre les esprits, trouvait cela absurde, tentait en vain de se reprendre, se jugeait folle et se demandait ce qui lui arrivait. La Sologne avait sur elle de curieux effets.

Elle n'avait pas revu Bastien depuis qu'il l'avait retrouvée en train de grelotter au pied d'un chêne. Il l'avait aidée à se relever. Elle se souvenait mal de la suite, seulement qu'elle s'était réveillée quelques heures plus tard, roulée dans une couverture, sur un canapé. La honte de s'être comportée comme une hystérique l'avait propulsée jusqu'à sa voiture. Elle était partie sans dire au revoir ni merci. Depuis, elle n'osait pas remettre les pieds à la Ferme du Cerf.

Bastien ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait croisés jusque-là, des types d'un soir ou d'un mois auxquels elle ne s'attachait pas. Il l'impressionnait par son calme et sa capacité à l'écouter. En sa compagnie, elle se sentait en paix. Une sensation inattendue pour elle qui vivait sempiternellement sur le qui-vive en se demandant quel danger la menaçait. Quand elle était avec lui, elle oubliait sa mère, sa solitude et tout le saint frusquin. Comment recroiser son chemin après sa fuite imbécile ?

Jules débloqua la situation. Privé de ses leçons d'équitation, il devenait nerveux. À trois reprises, sa grand-mère Albertine avait consulté car il refaisait pipi au lit. À la réunion du jeudi, on statua : la Ferme du Cerf lui était nécessaire. Alice accepta d'y retourner. Le cœur léger, elle coupa le moteur et descendit avec Jules dans la cour de la ferme. L'enfant se précipita vers l'écurie, Alice ne le retint pas.

Ce ne fut pas Bastien qui vint à sa rencontre mais Carl Barreau qui participait souvent aux promenades à cheval organisées par Bastien. Alice masqua sa déception.

—Ravi de vous revoir. Je suis chargé de vous distraire pendant la reprise de Jules.

Alice songea qu'elle n'aimait décidément pas cet homme imbu de lui-même qui semblait ne vivre que pour le paraître. Il formait avec sa femme un couple très antipathique.

–Venez, ma chère, nous allons faire un tour, poursuivit Carl en prenant Alice par le bras.

Ils s'engagèrent sur la route qui conduisait à la forêt. Alice chassa le souvenir de sa fuite pour se concentrer sur la beauté du lieu. Il flottait dans l'air une odeur exquise de chèvrefeuille qui masquait le parfum hors de prix dont s'était inondé Carl.

Ils cheminaient en silence. Alice restait sur ses gardes. Barreau la mettait mal à l'aise avec ses regards appuyés. Elle détestait les types qui se rasaient les cheveux. Son sourire de façade révélait des dents de carnassier. Ils pénétrèrent dans la forêt.

–Un jour elle reprendra ses droits, dit Carl, dès que l'homme baisse sa garde, elle gagne des points.

–La forêt n'est pas une prédatrice, répliqua Alice. Les grands arbres ne cherchent pas à étouffer les plus faibles. La biologie a sa philosophie.

–À des années-lumière de nos errances humaines, répondit Carl avec ironie.

Alice se mordit les lèvres et se sentit ridicule.

On entendit un bruit. En proie à une absurde frayeur, Alice se rapprocha de Carl. Elle crut apercevoir la femme aux cheveux longs et gris. L'écho d'un gémissement aggrava son émoi. Elle chercha à faire demi-tour mais un bras ferme la retint, qui l'entraîna vers la source du bruit.

Sous un arbre, un couple faisait l'amour. On ne distinguait pas l'homme. La femme avait de longs cheveux bruns. Elle rejetait la tête en arrière, le visage offert au soleil.

– Elle est belle, non ? dit Carl.

Alice ne pouvait détacher son regard du corps souple qui ondulait. Maquillé par le plaisir, le visage de Rébecca était jeune et splendide.

–Vous n'êtes pas jaloux, s'étonna-t-elle.

–J'ai d'autres arguments que le sexe pour retenir une femme, répondit Carl. Rébecca aime les hommes, je n'y vois aucun mal.

Un pain de glace se plaqua dans le dos d'Alice.

– Pourquoi m'avoir emmenée ici ?

– Vous m’agacez avec vos airs de fille trop sage. Il est temps que vous preniez conscience que le monde a ses aspérités. Le lisse est un gouffre d’ennui.

– La sexualité de votre femme est le cadet de mes soucis.

– Aujourd’hui, c’est Maréchal que Rébecca a choisi, lâcha Carl.

Alice se figea et mit du temps à intégrer l’information : Bastien était l’amant de Rebecca. Prise de nausée, elle fit demi-tour. Barreau ne chercha pas à la suivre.

Le nez rivé au sol, elle marcha longtemps sans but. Elle aurait voulu que les larmes coulent mais depuis longtemps, elle ne savait plus pleurer. La maladie de Thérèse l’avait privée de cette faculté. Alice souffrait en silence, le souffle court, le cœur en vrac, les épaules endolories.

Quelle folie d’avoir cru que Bastien la considérait autrement qu’une simple relation. Derville, Bastien... Les hommes qui retenaient son attention ne la considéraient pas comme quelqu’un d’important. Ils aimaient ailleurs et appréciaient des aspérités qu’elle ne possédait pas. L’expression du visage de Rebecca était une condamnation.

Thérèse avait rêvé d’une fille parfaite. Lisse. « Le lisse est un gouffre d’ennui ». L’enfant modèle avait grandi dans la culture du bien agir. Chaque sourire, chaque bonne action avait reçu un bon point. C’était la règle. Prendre des risques aurait fait figure de transgression.

Alice éprouva le besoin de retrouver Louise et sa longère, l’odeur de l’âtre, le chat, le craquement des escaliers, les effluves qui s’échappaient de la cuisine. Louise était l’enfance, le havre. Alice éprouvait le besoin d’être dans ses bras, de se laisser aller, enfin, au chagrin sans filtre pour être consolée.

Mais Louise était absente quand elle arriva. Alors Alice monta dans sa chambre et avala une poignée de codéine, un peu de bromazépam et, pour faire bonne mesure, un somnifère. Peu importait la destination que lui allouerait ce cocktail.

Elle ouvrit un œil le lendemain vers midi. Debout près de son lit, les bras croisés, Marlène la dévisageait avec inquiétude.

–Tu peux m’expliquer ce qui t’arrive ?

–Que fais-tu là ?

–Louise a paniqué quand elle n’a pas réussi à te réveiller. Je suis venue en renfort. J’aimerais savoir ce qui te transforme en belle au bois dormant.

Marlène se tenait debout, gentille, inquiète aussi.

–J’ai du mal à dormir en ce moment, j’ai pris des cachets.

–Si j’en juge par le contenu des boîtes, tu as forcé la dose.

Marlène leva les yeux au ciel en déclarant que les médecins se croyaient toujours immunisés contre le danger. Elle ressemblait un peu à Thérèse. Prise de nostalgie, Alice éprouva le besoin de se confier.

–J’ai du mal à me remettre de la mort de ma mère, dit-elle.

Marlène savait écouter. Il devint étrangement facile de se souvenir enfin, sans voile pour atténuer les faits. Alice parla de l’annonce du diagnostic, de ce radiologue qui n’avait pas mis de gants pour décrocher son téléphone et pour échanger avec la consœur en oubliant la fille angoissée par la santé de sa mère. Thérèse allait mourir. Et l’autre débitait son verdict, parlait d’envahissement, de tumeur hélas inopérable. Il enfonçait le clou et tuait l’espoir, celui d’échapper à la chimio, au corps qui maigrit, à la douleur qui fanfaronne, à la morphine qui calme puis rigole avec ses effets secondaires. Thérèse avait perdu les pédales. Au point de se réveiller au dernier moment pour parler de châtiment divin.

Alice crut bon de garder ce dernier épisode pour elle. Elle ne parla pas non plus de sa déception de la veille. Ni de la vieille femme qui la hantait. Seule Louise aurait pu recevoir ces confidences-là.

–Tu veux prendre quelques jours ? demanda Marlène.

–Demain, je retourne bosser.

–Je comprends.

–Ne te fais pas de souci, dit Alice en se levant, c’est juste un coup de déprime.

Marlène piqua les boîtes de médicaments avant de sortir de la pièce.

Alice jeta ses médicaments. L'irruption de Marlène dans sa chambre avait agi sur elle comme un électrochoc. Inutile de noyer sa peur dans un cocktail chimique. Elle passa une sale semaine, torturée par le sevrage brutal. Insomnie, fatigue, sautes d'humeur, mal de dos : chaque symptôme renforçait sa détermination à ne pas replonger dans les médicaments.

Pour comprendre ce qui lui arrivait, elle devait s'accrocher aux pas de sa mère. Intuitivement, elle était persuadée que c'était la bonne méthode car depuis qu'elle était en Sologne, son esprit lui jouait des tours. Il devait y avoir un lien entre cet égarement problématique et l'histoire de sa famille. Pourquoi Thérèse avait-elle gardé pour elle la fin tragique de sa mère ? La seule évocation du drame résonnait en elle comme le bruit d'une menace.

Pour entamer ses recherches, elle décida de découvrir ce qui avait conduit Derville à racheter la maison de Thérèse. Le plus simple aurait été d'aller lui poser la question mais Alice y renonça : leurs rencontres n'aboutissant jamais à rien, mieux valait enquêter seule. Sa meilleure alliée serait madame Mercier, qui confondait les dates mais demeurait incollable au jeu des souvenirs les plus anciens.

Celle-ci revenait de l'hôpital où elle avait séjourné à cause d'une pneumonie. Sa santé défaillante ramenait fréquemment devant son portail la Clio d'Alice. Elle ne se pressait pas de dire qu'elle se sentait mieux. Les visites d'Alice étaient jours de fête car elle restait toujours un moment après avoir rédigé son ordonnance.

En ces occasions, la vieille dame se mettait en cuisine, tournait les pages jaunies de son cahier de recettes. Ses doigts ankylosés par l'arthrose retrouvaient de la souplesse pour pétrir les pâtes à tarte, son dos douloureux se ployait pour extirper de ses placards casseroles et moules à gâteaux. Gaëlle, la kiné, en serait tombée sur les fesses.

On expédiait l'interrogatoire, l'examen clinique et la rédaction de l'ordonnance pour se poser devant sablés ou tarte aux pommes et on refermait la porte sur les tracasseries quotidiennes.

Alice écoutait sa patiente lui parler de sa vie au temps béni des Trente Glorieuses qui remplissait son salon de coiffure. En ces circonstances, madame Mercier redevenait la petite blonde à frange qui avait tapé dans l'œil du gars qu'elle avait croisé dans un café sans savoir qu'il deviendrait son mari.

Alice mordit dans une madeleine avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'elle était arrivée.

- Vous m'avez parlé de l'assassinat qui a fait grand bruit dans la région.
- Vous voulez parler de celui d'Edith Bonnel ?
- C'était ma grand-mère.

Madame Mercier fit son signe de croix.

-Je me disais aussi. Une telle ressemblance entre vous et Thérèse ne pouvait pas être une coïncidence. Maintenant je comprends.

-Maman ne m'a jamais parlé de l'événement.

-À sa place j'aurais fait tout pareil pour vous protéger. Vous savez, cette histoire, elle est pas bien belle. Je n'en connais que les grandes lignes. Si vous voulez des détails, il faudrait interroger celui qui a mené l'enquête.

-Comment s'appelle cet homme ?

-Lefort. Alain Lefort, répondait la vieille dame sans hésiter.

-Je l'ai déjà rencontré lors d'une réunion.

-Ce n'est pas étonnant. Il est très connu dans la région.

Alice quitta madame Mercier et rentra chez Louise qui lui tendit une assiette.

-Mange, ordonna-t-elle, tu es maigre comme une perdrix adolescente.

La veille, Leila lui avait dit à peu près la même chose quand, un sourire malicieux au coin des lèvres, elle l'avait traitée de crêpe.

C'était bon de se faire dorloter, d'avalier sans piper les biscuits parfumés au citron. Louise passait une bonne partie de son temps à pâtisser. Autrefois, Thérèse consolait avec des beignets.

- Je vais partir d'ici, Louise.

- Tu n'es pas bien chez moi ?

-J'ai besoin d'être seule. J'ai trouvé un meublé en plein cœur de Romorantin.

-Je viendrai quand tu pendras la crémaillère.

Alice l'imagina en train de sonner à la porte avec les bras chargés de victuailles. Elle regretta presque sa décision.

Obsédée par les questions qui lui vrillaient la tête, elle retrouvait ses tocs. Sur les rayonnages de son meublé impeccablement rangé, les livres se tenaient au garde-à-vous ; dans le couloir, la sacoche médicale reposait par terre, strictement parallèle au vestiaire ; la douche n'avait jamais autant servi. Les nuits sans somnifère tournaient autour d'une seule question. Quel était le secret de sa mère ? Les yeux écarquillés, elle fixait le plafond et sollicitait sa mémoire.

À force de se concentrer, elle finit par se souvenir d'une scène qui l'avait opposée à sa mère quand elle était adolescente. Thérèse l'avait surprise en train de consulter le livret de famille. Alice lui avait demandé de lui parler de ses grands-parents. Thérèse l'avait accusée de rouvrir en elle une mauvaise blessure. Le ton était monté, la fille avait exigé des explications, la mère avait éclaté en sanglots. Plus tard, elle avait déclaré que son père était mort de maladie quand elle était adolescente et que sa mère avait péri dans un accident de voiture. Alice l'avait crue.

Pourquoi avoir caché l'agression ? Que s'était-il réellement passé ? Alice ruminait sa frustration. Elle tenta sa chance auprès de Marlène.

–Je me souviens de ce meurtre, il a alimenté les conversations des mois durant. On a retrouvé madame Bonnel au fond de son jardin, le crâne défoncé. Pourquoi t'intéresses-tu à cette affaire ?

Alice éluda et poursuivit ses cogitations nocturnes. Épuisée par ses nuits blanches, martyrisée par son mal de dos, elle enchaînait les consultations sans parvenir à chasser le crime de son esprit. Il s'infiltrait en elle et traçait son mauvais chemin. Le meurtre la griffait et lui faisait sourdre le sang. La sensation était si présente qu'elle s'étonnait presque de l'absence de trace.

Elle était maudite, comme Jules avec ses déboires familiaux à la noix. Ils étaient liés par le pacte du silence fait autour de forfaits d'adultes bien plus que par leur situation d'orphelins.

Tiphaine tomba malade, ratatinée par une mononucléose. Il n'y avait plus personne pour conduire Jules à ses leçons d'équitation. Alice proposa de prendre la relève.

18

Bastien s'affairait devant l'écurie, grand, large d'épaules, craquant. Alice cloua Rébecca au pilori de l'oubli et s'avança. Son sourire s'effaça devant la réserve de Bastien. Il tourna la tête en direction des box.

- Pas le temps de bavarder, aujourd'hui, j'ai du boulot.
- Tu m'en veux parce que je n'ai pas répondu à tes messages.

Bastien croisa les bras, une façon comme une autre de garder ses distances.

-Tu apparais, tu disparais comme bon te chante, c'est désagréable. J'avais envie d'avoir de tes nouvelles.

Alice fit un pas en avant. Bastien ne bougea pas d'un pouce.

-Désolée, je ne suis pas toujours maîtresse de mes réactions.

Bastien baissa sa garde.

-Rentrons, je t'offre une bière.

Ils s'installèrent dans le petit bureau que Bastien ouvrait à peu de gens, un espace dont les murs étaient couverts d'étagères sur lesquelles les livres voisinaient avec des cadres. Sur le bureau, un ordinateur portable, un pot à crayons et une rame de papier, rien d'autre.

Alice s'installa dans le fauteuil club que Bastien lui désignait, attendit qu'il décapsule leurs bouteilles et soutint son regard en saisissant celle qu'il lui tendait. Le gris des prunelles oscillait entre l'éclat de l'acier et quelque chose de plus doux. Elle prit une grande inspiration.

-Le jour de la conférence, j'ai eu une hallucination. Depuis la mort de ma mère, je vais mal. Je prends des cachets. Parfois, je force la dose et je ne contrôle plus rien.

Les paroles s'apparentaient à des excuses. Alice s'interrompit mais les yeux gris de Bastien l'encouragèrent à poursuivre. Elle reprit son récit.

-Nous avons vécu très soudées, maman et moi...

Les mots sortaient tout seuls. Alice parla de l'extrême solitude qu'elle avait ressentie quand le cancer avait mis Thérèse à genoux. Elle parla de son envie d'en finir avec la peur, au point parfois d'avaler les cachets à

même la boîte, sans les compter. L'abcès du silence se vidait, la douleur s'estompait, l'air entraînait mieux dans ses poumons.

Elle attendit en vain que Bastien dise quelque chose.

—Je suis devenue bizarre. Les gens normaux ne peuvent pas comprendre ce que je ressens, poursuivit-elle.

—Tu parles comme Jules. Lui aussi se sent différent. À force de le faire vivre hors du monde, ses parents ont provoqué en lui un sentiment fort d'exclusion. Il est probable qu'il ne s'en débarrassera pas. Les heures heureuses passées avec les chevaux l'aident à comprendre que la solitude peut être une force.

—Sans doute, répondit Alice en songeant aux longues promenades qu'elle faisait à présent en réfléchissant au moyen de percer le secret de sa mère.

Bastien s'approcha des rayonnages et saisit un cadre avant de venir se rasseoir.

—Personne n'est normal, on a tous nos traumatismes, dit-il, les yeux rivés à la photo du cadre. Nous devons accepter nos deuils.

—Toi, tu as été curé dans une autre vie.

—Non, j'ai été directeur financier dans une grosse boîte. Je passais ma vie devant des tableaux Excel et dans des réunions fleuves. J'aimais me sentir performant. Cela me donnait une illusion de puissance et d'invulnérabilité.

Bastien ricana.

—Un jour, tout a basculé. J'avais un frère jumeau. Il s'appelait Antoine, on s'entendait comme larrons en foire. Il était rêveur, idéaliste, tout mon opposé mais nos différences se complétaient. Depuis notre enfance, on fonctionnait en binôme parfait. En classe, je m'occupais des maths et lui de la géographie que j'exécrais. Il a fait des études d'océanographie et a commencé à parcourir le monde. Entre deux voyages, il revenait toujours ici.

Bastien reposa le cadre sur la table basse qui le séparait d'Alice.

—La Ferme du Cerf appartenait à nos grands-parents. Nous y avons passé pratiquement toutes nos vacances. À leur décès, il a décidé de s'y installer. Il voulait créer un espace de pureté, acheter des ruches, des chevaux, s'entourer de chiens et de chats. La nuit où il est mort, je me suis réveillé en sursaut avec la certitude qu'il m'appelait au secours.

Bastien regardait à présent dans le vague, les épaules redressées, la tête rejetée en arrière. Rien dans sa posture n'indiquait le renoncement,

seulement une immense souffrance.

–On devait se rejoindre à Nice pour de courtes vacances. J’ai eu un empêchement de dernière minute.

Bastien exhala un soupir qui ressemblait à s’y méprendre à une plainte.

–Si je n’avais pas insisté, il ne serait pas descendu seul sur la côte, il n’aurait pas été à ce fichu feu d’artifice. La voiture terroriste qui l’a fauché l’a tué net.

Les yeux avaient à présent la matité d’un cercueil de plomb.

–J’ai cru devenir fou, poursuivit Bastien, je vivais amputé de lui. J’ai tout plaqué pour venir m’installer ici et mener l’existence qu’Antoine aurait vécue.

Bastien chassa le chat qui venait de grimper sur ses genoux.

–Pourquoi est-ce lui qui est mort et pas moi ?

Alice se souvenait très bien des attentats. La promenade des Anglais ravagée par le carnage, le choc qu’elle avait ressenti en apprenant la nouvelle. Elle porta la bouteille à ses lèvres. Ils burent leurs bières en silence, cherchant dans le liquide ambré le sourire de Thérèse et d’Antoine.

Bastien avait raison. Le deuil d’un proche est un travail solitaire. On en sort différent. On chemine avec les morts, l’essentiel est de leur ménager leur juste place pour qu’ils éclairent notre route au lieu de l’obscurcir du fardeau de la peine. Nous faisons ainsi le choix de reprendre notre place dans la communauté des vivants.

–Maxime Derville, tu connais ? demanda Alice.

–Celui qui habite le Hameau des Étangs ? Les gens disent qu’il est cinglé mais il n’est pas fou, seulement alcoolique. J’aime bien ce type.

Avec ses coups de gueule contre ceux qui laissaient des papiers gras derrière leurs pique-niques, des jean-foutre, à buter. Oui, gamin, il faudrait des battues contre ces gens-là... Bastien sourit.

–Il aboie plus fort que son chien mais il n’est pas dangereux. Pourquoi t’intéresses-tu à lui ?

–C’est mon père.

Bastien ne chercha pas à masquer sa surprise.

–Il a laissé tomber ma mère avant ma naissance, Je ne suis pas sûre que l’homme soit si sympathique que tu le penses, poursuivit Alice.

Bastien saisit Alice par le coude et l’entraîna le long d’un chemin. Les arbres se penchaient pour écouter.

–C’est un type plein d’aspérités. Ses contradictions vont beaucoup t’aider à retrouver un équilibre.

Alice aurait aimé qu’il explique ces étranges propos mais un cavalier venait à leur rencontre. Ils reconnurent Carl Barreau. Alice se renfrogna en se souvenant de leur dernière rencontre. L’homme mit pied à terre.

–Ravi de vous revoir, ma chère.

Piquée par son ton de voix ironique, elle lui demanda ce qu’il avait fait de Rébecca.

–L’auriez-vous vendue au diable ?

–Je ne monnaye jamais les femmes, répondit Carl froidement.

Puis, se désintéressant d’Alice, il entretint Bastien de sa dernière acquisition, un cheval argentin qui serait parfait pour le polo.

Alice se laissa distancer, prit un chemin de traverse pour rejoindre la ferme et laissa vagabonder ses pensées. Elle aperçut un cerf qui s’enfuyait. Elle l’imagina en train de fouler le sol de ses sabots, de déranger la faune souterraine, celle dont on n’avait pas la perception, les taupes, les fourmis, les vers qui grouillent et rampent comme les visages cachés, enfouis dans la crypte des mémoires. Dans celle d’Alice, il y avait les traits d’une vieille femme échevelée. Un busard fendit le ciel avec la fulgurance des impressions qui maintenaient le jeune médecin dans la certitude qu’elle devait trouver l’identité de cette femme.

Ici, tout le monde se connaissait. Madame Mercier avait fréquenté Édith Bonnel, Derville et Bastien allaient ensemble à la pêche. Les gens vivaient en cercle fermé. Tant mieux, cela faciliterait ses recherches.

19

Albertine, la grand-mère de Jules, était la dernière patiente du soir. Un lumbago l'avait poussée à consulter. Sur le point de prendre congé, elle remercia Alice.

–Jules est métamorphosé, vous avez fait un travail formidable.

–Remerciez l'équipe. Tiphaine a bien bossé, elle aussi.

–Vous êtes apparentée aux Bonnel du Hameau des Étangs ? demanda Albertine.

Alice hésita sur la réponse à faire. Elle éluda.

–J'ai entendu parler du drame.

–Personne au pays n'a oublié, poursuivit Albertine, j'ai bien connu Édith Bonnel.

Alice avait appris à respecter le silence qui précède l'important, celui qui aide le patient à trouver les mots pour soulager son fardeau. Aujourd'hui cependant, elle se tut dans un autre but. Le cœur battant, elle attendit qu'Albertine la renseigne sur sa grand-mère.

–Édith m'a fait le catéchisme. Elle était très pieuse. Un peu exaltée, même. Elle n'hésitait pas à nous menacer de l'enfer si nous n'allions pas à la messe. J'étais jeune à une époque où les lieux de culte commençaient sérieusement à se vider mais le charisme d'Édith opérait : on allait à l'église.

Alice se forçait à se taire malgré les mille questions qui lui brûlaient les lèvres. Albertine se leva pour prendre congé.

–Je vous fais perdre votre temps avec mes ragots, s'excusa-t-elle.

Alice la laissa partir à regret en se promettant de ne pas en rester là. Songeuse, elle se mit en devoir de ranger les jouets qui jonchaient le sol de la salle d'attente. Estève n'avait pas tort quand il disait que les mômes mettaient le bazar.

Elle rentra chez elle et tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Pour y parvenir, elle se coiffa de son casque et mit en route sa playlist de classique. Elle choisit *La Truite*, une façon de rejoindre Thérèse qui raffolait de Schubert. La musique l'apaisa.

Elle tenta de faire une synthèse. Édith Bonnel avait trouvé la mort au cours d'un cambriolage. Derville avait racheté leur maison alors qu'il était séparé de Thérèse depuis des lustres. Grand-mère Édith était une femme pieuse jusqu'à l'exaltation et trop autoritaire. Lassée de sa geôle, Thérèse s'était fait la belle et avait rayé sa mère de sa vie.

Alice saisit le carnet qu'elle avait acheté la veille pour écrire ses notes. Elle y inscrivit deux interrogations :

Pourquoi m'avoir caché que ma grand-mère a été assassinée ?

Que vient foutre Derville dans sa maison ?

Alice mordit dans son crayon. Le goût du bois mâchonné la ramena au temps de l'école primaire et à la vie facile en compagnie de Thérèse. Elle admit cependant que même à cette époque, elle avait eu l'intuition que sa mère avait un secret. Cette nuit-là, elle rêva qu'elle ouvrait le cercueil de Thérèse. Le cœur battant, elle en rabattait le couvercle et poussait un cri. Le corps n'était pas dans son linceul. Des vers grouillaient au fond de la sépulture puis s'en échappaient. Alice regardait ses jambes souillées par la vermine et contemplait avec effroi ses mains contaminées elles aussi. *Cours, Alice, cours*, entendait-elle. Incapable de faire un mouvement, elle fixait les vers qui allaient bientôt s'attaquer à son visage, pénétrer dans sa bouche et l'étouffer. *Cours, Alice, cours et tais-toi*. Elle se réveilla en sueur.

Le rêve la poursuivit tout le lendemain. Depuis sa tombe, Thérèse lui imposait le silence comme elle l'avait toujours fait. Il n'y avait aucune photo des grands-parents dans les albums, aucun souvenir rattachant Thérèse à la Sologne. Depuis sa plus tendre enfance, Alice savait qu'il y avait une porte que sa mère lui avait interdit de franchir.

Alice courait le long des chemins pour oublier ses cauchemars. Un jour, elle croisa Rébecca Barreau, moulée dans un legging noir et un débardeur rose, coiffée d'un casque audio. Les femmes se toisèrent et poursuivirent leur course sans s'adresser la parole.

Alice força l'allure pour oublier que Bastien avait couché avec cette pathétique poupée Barbie brune. Un cri provenant de la route la stoppa. Elle fit demi-tour. Rébecca gisait sur le sol en se tenant la jambe.

– Ça va ? demanda Alice.

– Je me suis tordu la cheville, aidez-moi à me relever.

Les femmes repartirent en silence, séparées par le mur de glace d'une antipathie réciproque. Rébecca boitait bas.

– Vous ne pourrez jamais marcher jusqu’à votre voiture. Je vais appeler les secours, décida Alice.

– Contentez-vous d’appeler Carl, répliqua Rébecca, voici son numéro. Il sera ravi de vous entendre car il s’intéresse à vous.

– On n’a pas de réseau, constata Alice sans chercher à approfondir le sujet.

– Vous le fascinez, insista Rébecca.

Elles abordèrent un chemin qui les rapprochait de la départementale.

– Ça capte, à présent. Appelez votre mari. Au revoir.

Alice repartit en petites foulées.

La nuit suivante, elle fit un cauchemar pire que les autres dans lequel elle évoluait dans une tranchée de la Grande Guerre au milieu de cadavres sans visage. Elle se résolut à parler à Bastien de ses nuits tourmentées.

–Pourquoi ne te fais-tu pas soigner ? demanda-t-il.

–Je n’ai pas envie d’aller raconter ma vie à un psy, ça passera avec le temps.

–Ok, Superwoman, mais n’oublie pas que les médecins sont des êtres de chair et d’os.

Alice ignore l’ironie de la remarque. Aller consulter ne résoudrait rien. Mieux valait imiter Thérèse, se créer une poubelle interne et enfouir au fond de soi ce que l’on ne pouvait combattre, la lubricité d’un Barreau, la laideur de ce qui s’imposait au moment où on s’y attendait le moins et surtout le secret imposé par une mère en déroute. Aucun psy ne pourrait régler l’affaire car la vérité demeurerait captive.

La clé du mystère se trouvait forcément dans la maison natale de Thérèse. Inévitablement, il fallait passer par la case Derville pour la trouver.

Alice alla sonner chez son père.

20

Alice trouva porte close. Un voisin la renseigna : Derville était parti pêcher dans son étang. L'homme indiqua le chemin pour le rejoindre. Arrivée à destination, elle dut laisser sa voiture au bord de la route et emprunter un sentier broussailleux. La peur au ventre à l'idée de se faire dévorer par Kalach, elle franchit néanmoins les obstacles qui s'offraient à ses pas, ronces misanthropes, plantes urticantes, creux et bosses.

Kalach vint à sa rencontre en chien de berger, lui flaira les pieds avant de faire demi-tour pour la conduire à son maître.

Mal rasé, coiffé d'un chapeau à larges bords et d'une veste hors d'âge, Derville ressemblait à l'homme des bois qu'il était devenu au fil des ans.

Alice s'arrêta pour l'observer, debout au bord de l'eau, les yeux rivés sur le bouchon, prêt à relever sa canne. Percevant la présence d'Alice, quelques colverts prirent leur envol. Derville se retourna, le front plissé, les muscles bandés, comme il avait dû le faire mille fois quand, au Liban, il chassait l'image au péril de sa vie.

–Quelle surprise ! s'exclama-t-il sans une ébauche de sourire.

–Cache ta joie, répondit Alice du tac au tac en s'avancant.

Le cri d'un martin-pêcheur rasant l'eau détourna leur attention. Ils suivirent le vol de l'oiseau. On n'entendit bientôt plus que le bruit des roseaux se courbant dans le vent tiède. Alice ferma les yeux pour engranger dans sa mémoire sensorielle les sons, l'odeur, la caresse de l'air.

–Si j'avais grandi ici, murmura-t-elle, quelle aurait été ma vie ?

Elle rouvrit brusquement les yeux pour dévisager Derville. Il y avait au fond du regard bleu la crainte de quelque catastrophe retenue dans les abysses du temps, prête à resurgir.

–Je suis venue prendre de tes nouvelles, dit-elle.

–Tu déjeunes avec moi ?

–Avec plaisir, j'ai pris ma journée.

–Alors, je te prépare une bonne friture.

Ils plièrent bagage. Alice reprit sa voiture et suivit le Kangoo paternel jusqu'au Hameau des Étangs.

Pendant que Derville s'affairait en cuisine, elle sortit dans le jardin. Devant la maison cachée par son rideau d'arbres, il y avait des roses, des cosmos et des reines marguerites qui poussaient un peu partout comme dans un jardin de curé. Un salon de jardin en fer forgé voisinait avec un chèvrefeuille qui grimpait le long d'un arceau.

Alice prit place sur une chaise longue et libéra ses pieds de ses sandales pour profiter du contact de l'herbe fraîchement tondue. Elle imagina sa mère en train de rentrer de chez madame Mercier. Elle la vit presque poser son vélo et pénétrer dans la maison.

– À table, entendit-elle.

Elle entra, l'ombre de Thérèse accrochée à ses pas. La friture sentait bon. Alice se servit avec appétit dans le plat de cadavres exquis que son père lui tendait.

– Goûte ce Saumur, tu vas m'en dire des nouvelles, dit Derville en remplissant le verre d'Alice.

Il avait l'air heureux de leurs retrouvailles. Son expression espiègle le rajeunissait. Alice mit au clou les interrogations qui la rongeaient pour profiter du déjeuner. Deux verres lui permirent de les oublier.

Derville parlait de la nature avec enthousiasme des roselières de son étang, de la couvée de colverts qu'il avait découverte et qu'il avait photographiée, des sangliers qui pullulaient. Alice écoutait l'enfant vieilli qui s'émerveillait devant la portée de chatons nés dans sa grange le mois dernier, la renseignait sur l'art de monter les lignes pour pêcher à la mouche.

– C'est chouette de t'avoir retrouvée, avoua-t-il au moment du café.

Pour un peu, Alice se serait sentie coupable des vraies raisons qui l'avaient conduite à lui. Il disparut de nouveau dans la cuisine, refusant l'aide qu'elle lui proposait pour la vaisselle. Compte tenu du fouillis qui envahissait les plans de travail, cela allait l'occuper un moment.

Alice repartit dans l'exploration du jardin et fit le tour de la façade. Derrière la maison, Derville avait installé un luxueux poulailler pour ses volatiles. L'habitation avicole voisinait avec un potager. Ça et là des roses trémières, quelques ruches contre la clôture. Au-delà de celle-ci, un fouillis total.

Alice s'approcha. Herbes folles, ronces et orties s'entremêlaient. Dans le lointain, on apercevait une bergerie laissée à l'abandon dont le toit était percé. Le contraste avec le terrain aménagé par Derville était saisissant.

Entre ces deux extrêmes, une bande d'un bon mètre, vierge de toute végétation, formait une ligne de démarcation.

–Je te cherchais.

Alice se retourna sur Derville qu'elle n'avait pas entendu approcher.

–Ce terrain t'appartient ?

Derville acquiesça.

–Rien n'y pousse.

Alice ne pouvait détacher les yeux de la bergerie. Son toit ouvert et les hautes ronces qui s'érigeaient en herse de château fort stimulaient son imagination. Elle vit dans le lieu des promesses de légende et de sorcellerie.

– Même si je voulais m'en débarrasser, reprit Derville, personne ne m'achèterait ce tas de cailloux. Ou alors, il faudrait que je le cède avec le bois qui est derrière et là, pas question. Chez moi, on n'entendra jamais un fusil.

En achetant la maison, il avait accepté le lot qui allait avec, et interdit qu'on chasse sur ses terres. Cela n'avait pas arrangé sa réputation.

–Le bord d'eau, je l'ai acheté plus tard, avec le capital qu'on m'a versé pour ça.

Derville souleva son tee-shirt et découvrit un ventre qui portait les cicatrices de brûlures au troisième degré, souvenir d'une embuscade au Liban.

– J'ai mis des mois à me remettre. Ensuite, je n'ai plus été bon à rien. Plus de missions, un travail de bureau. J'ai arrêté le job et j'ai commencé à picoler, commenta-t-il.

Derville encercla de son bras les épaules de sa fille. Ils rentrèrent. Un carillon se fit entendre. Alice en détesta le son.

– J'ai passé trois mois à le réparer, précisa Derville.

–Tu n'aurais pas dû, répondit Alice sans réfléchir.

–Les vieux avaient ce genre de pendule. J'aime bien les anciens.

–Pourquoi as-tu racheté la maison de mes grands-parents ?

Derville se raidit.

–Qui t'a renseignée ?

–On m'a parlé d'un excentrique qui habitait la maison d'Édith Bonnel. J'ai fait le rapprochement.

Derville s'approcha du carillon. Il en effleura le bois.

– Je l’ai trouvé avec la maison. Il était déjà dans cette pièce. Le mécanisme était intact mais sa cage était dans un état innommable.

– Tu savais que ma grand-mère est morte assassinée ?

– Tu m’emmerdes avec tes questions.

– Je suis bien obligée de te les poser puisque ma mère n’est plus là pour y répondre.

Derville se retourna et regarda sa fille un long moment.

–Tout le pays est au courant du meurtre. J’aurais dû prendre les devants et t’en parler. Je suis désolé.

–Et pour la maison ?

–Je rêvais d’acheter un truc à la campagne. Thérèse m’a cédé cette baraque à bas prix. Personne ne voulait la racheter car on prétendait qu’elle était hantée par le fantôme d’Édith. Le Berry n’est pas loin.

–Tu gardais donc un contact avec maman.

–Si tu en as fini avec tes questions, on pourrait passer un après-midi agréable.

Alice n’insista pas. Autant pour une fois ne pas aller jusqu’à la dispute. Elle jeta un dernier coup d’œil à la bergerie et rentra dans la maison.

21

Les mains enfouies dans la fourrure du chat, Derville laissait ses pensées tourner en boucle. Alice venait de partir. Ses questions réveillaient de vieux démons. Édith, l'ennemie jurée. L'objet de toute sa haine. Sans elle, le cours de sa vie aurait été tout autre.

Thérèse avait fait les frais de sa perversité. Habitée dès son plus jeune âge à obéir au doigt et à l'œil, elle était restée la jeune fille vêtue de robes de coton cousues à la maison. L'omniprésence maternelle avait survécu à la séparation. Thérèse restait conditionnée, fidèle à sa mère-gourou et à ses principes coercitifs, l'ordre parfait, l'alarme du réveil programmée sur sept heures même le week-end, l'organisation implacable des journées. La fantaisie ne s'était jamais invitée dans leur couple.

Il se leva et fit quelques pas dans la pièce.

Après Thérèse, il y avait eu Célia et ses deux mômes. Il avait cru pouvoir tirer un trait, passer à autre chose : une femme, deux enfants, une vie différente s'offrait à lui. Pas de chance, l'histoire n'avait pas duré. Célia était partie avec ses fils. Quand il entendait Alice parler de Jules, il avait toujours un pincement au cœur. Comment grandissaient les garçons loin de lui ? Se souvenaient-ils de leurs parties de foot et des cris de joie quand ils marquaient un but contre lui ?

Derville revint à la réalité de la pièce dans laquelle il se trouvait. Il en avait bouleversé le décor quand il avait emménagé. À l'époque, il y avait un buffet Henri II. Hideux, accablant comme l'angoisse qui pesait sur ceux qui vivaient dans l'entourage de sa propriétaire. Derville n'avait jamais rencontré Édith. C'était pire. Il vivait à côté d'elle. Thérèse transpirait sa mère par tous les pores de sa peau quand elle était en proie à ses crises de panique. Sa peur quasi permanente faisait écho à celle des femmes qu'il croisait au Liban. Édith savait lâcher ses bombes pour exploser le mental de sa fille.

Derville alluma une cigarette. Quand Thérèse lui avait annoncé sa grossesse, il avait déjà pris sa décision. Celle de fuir une vie qu'il ne supportait plus.

Alice ranimait un feu infernal.

C'était insupportable.

OceanofPDF.com

22

L'après-midi se traînait dans cette fin de mois d'août. Les gens profitaient du beau temps. Alice gambergeait, construisant les théories les plus folles autour des rapports entre Derville et Thérèse.

Elle saisit un magazine qu'elle reposa en entendant du bruit. Surprise, elle ouvrit la porte sur Carl Barreau. Tandis qu'il s'installait, elle réintégra sa place en le regardant à la dérobée. Barreau l'observa un peu trop longuement.

–Le soleil n'a pas de prise sur vous, dit-il pour conclure son inspection. Vous êtes aussi pâle qu'avant l'été.

« Mon mari s'intéresse à vous. » avait dit Rébecca.

–Je vous écoute, dit Alice d'un ton neutre.

–Votre bureau est à votre image, poursuivit Carl, énigmatique et impersonnel. Pourquoi vous cachez-vous sempiternellement derrière des otites et des bras cassés ?

–C'est un lieu prédestiné, répondit Alice du tac au tac.

Barreau caressa l'arête de l'écran d'ordinateur.

–Quand j'étais gosse, notre médecin de famille utilisait un énorme stylo plume Mont Blanc. Il écrivait un peu penché, à la mode d'autrefois et allumait une gitane en rédigeant son ordonnance. Il y avait sur son bureau une photographie de sa femme et de ses gosses, aux murs, des lithographies.

–Pour quel motif consultez-vous, Carl ? demanda Alice.

Barreau la dévisagea d'un drôle d'air.

–Je suis venu vous inviter à une petite fête que nous donnons samedi. Je n'avais pas d'autre moyen de le faire puisque je ne vous croise plus à la Ferme du Cerf.

–Pure coïncidence.

Alice se surprit à aimer leur duel.

–Quel genre de fête ?

–Rébecca organise un défilé de mode pour l'une de ses amies styliste. Elle compte inviter tout le gratin local.

–Je n'en fais pas partie.

–Détrompez-vous. Les médecins restent des gens importants, même en jean et sans maquillage. Je compte sur vous samedi, à partir de quatorze heures, à cette adresse.

–Qu’est-ce qui vous laisse penser que je vais accepter votre invitation ?

Carl jeta négligemment une carte de visite sur le bureau d’Alice, se leva, et, sur le pas de la porte, se retourna.

–Vous devriez détacher vos cheveux, lâcha-t-il.

Alice ne se donna pas la peine de le raccompagner. La salle d’attente étant vide, elle décida d’aller boire un café avec Leila et lui parla de Carl Barreau.

– Méfie-toi de lui, répondit Leila. Il est bizarre.

Alice quitta son cabinet peu de temps après pour aller rendre visite à madame Mercier qui rentrait chez elle après un séjour à l’hôpital.

La vieille dame avait beaucoup maigri depuis sa dernière visite. La chair molle de ses bras s’échappait de son polo, trahissant la fonte musculaire. Elle semblait égarée. Aujourd’hui, le problème n’était ni le rythme cardiaque ni la tension artérielle mais de trouver l’aide nécessaire pour permettre à une personne âgée vivant seule de reprendre le fil de sa vie dans des conditions acceptables.

–Qui va vous faire vos repas ? demanda Alice, le front soucieux.

–Picard surgelés, répondit la vieille qui ne perdait pas la boule.

–Il faut prévoir une infirmière pour vous aider dans votre toilette puisque vous n’avez pas plus de force qu’un chaton. Ils auraient dû vous faire sortir avec l’hospitalisation à domicile pour mettre en place tout cela.

–J’ai refusé. Vous me voyez avec des inconnus chez moi ?

Mieux valait laisser galérer le médecin traitant, le regarder contacter les acteurs concernés, Gaëlle pour la rééducation, Tristan pour la plaie qui s’était formée au niveau d’une jambe.

Alice passa une bonne heure à rédiger ses prescriptions. Elle était de mauvais poil. Elle tourna sa colère vers Barreau qui altérerait son humeur avec son invitation à la con.

Sa pensée dévia radicalement. Elle lâcha sa queue de cheval et secoua la tête de droite et de gauche.

–Finalement, vous les trouvez comment, mes cheveux ?

–Splendides, répondit madame Mercier. Vous devriez couper quelques mèches pour faire un dégradé long.

Retrouvant leur professionnalisme, les doigts nouveaux s'enfoncèrent dans l'épaisseur, palpèrent les pointes, ramenèrent quelques mèches à l'aplomb des joues.

–Vous avez la nature de cheveux de votre mère.

–Comment était-elle coiffée ?

–Ses cheveux étaient plus courts. Ils ondulaient un peu. Si vous coupiez les vôtres, cela produirait le même effet.

Le parfum de Thérèse flottait dans la pièce.

Alice décida d'accepter l'invitation de Carl et de s'y rendre à son avantage. Elle alla chez le coiffeur et en ressortit métamorphosée. L'austère jeune médecin au visage pâle et anguleux laissait la place à une fille très différente. Elle acheta du mascara et du brillant à lèvres teinte abricot, du blush et un crayon à sourcils, s'absorba dans des tutoriels de maquillage et consulta les sites de filles branchées. Restait à choisir la tenue, sexy mais pas Lolita, du faux discret, du vrai sensuel.

Elle arriva chez les Barreau, vêtue d'une robe à fines bretelles qui lui caressait les genoux, chaussée de sandalettes qui découvraient des orteils vernis, flattaient ses fines chevilles et ses mollets bien galbés. Comme il faisait frais, elle avait enfilé un perfecto par-dessus sa robe. Aucun bijou n'agrémentait sa tenue, inutile en effet de rivaliser avec les mannequins et les rombières.

Rébecca l'accueillit mi-figue mi-raisin.

–Vous êtes à croquer, ma chère.

Plutôt à jeter aux crocodiles et qu'on n'en parle plus, suggéraient ses yeux.

La cohue ressemblait à ce qu'Alice avait imaginé, constituée de femmes en jupes crayon pour les minces, de pantalons flous pour les moins chanceuses, coiffées de carrés courts ou parées de chignons dont s'échappaient des mèches en un savant désordre. Les coiffeurs du coin n'avaient pas chômé. Les hommes bâillaient d'ennui ou bien reluquaient les jambes. La styliste était grande, sèche, vêtue d'une robe qui caressait ses chevilles et la faisait ressembler à un long jour sans pain.

Une envie subite de quitter ces gens s'empara d'Alice. Ils n'avaient rien à voir avec ceux auxquels elle était attachée : Louise avec sa bonhomie, Jules qu'elle avait fini par apprivoiser, Leila qui détonnerait dans cette assemblée à cause de son allant. L'assemblée manquait d'énergie. Pourtant ce contact avec le monde réveillait en elle l'envie de s'amuser comme autrefois quand

elle vidait des verres de tequila en rigolant et faisait n'importe quoi. Un sourire malicieux frôla ses lèvres tandis qu'elle s'imaginait en train de crier comme elle en avait l'habitude : « Salut les nains, je vous hais ! »

Une coupe de champagne arriva sous son nez avec, au bout de la main qui la lui tendait, un Carl Barreau en polo Lacoste, pantalon de toile et chaussures souples.

– Cette coiffure vous va à merveille. Merci d'être différente de tous ces gens qui m'agacent.

– Pourquoi les avoir invités ?

– Pour faire plaisir à Rébecca qui m'en veut d'avoir préféré passer l'été ici plutôt que dans notre ranch texan. Voulez-vous que je vous présente à toutes ces honorables personnes qui sentent l'argent et l'antiseptique ? Vous avez autour de vous des notaires, des pharmaciens, des banquiers.

– Je ne vois pas pourquoi ils vous rebutent.

– Pris individuellement, ils sont tous charmants mais la meute est redoutable.

– Je vous imaginais proche d'eux, élevé dans le même nid douillet du confort bourgeois.

– C'est parce que vous ignorez mon côté rebelle, mauvais fils de famille. Poursuivons notre tour. La vedette du jour se nomme Anna Duvallet, alias Anne-Marie Duval pour ceux qui ont pu jeter un coup d'œil à son état civil. La grande Anna a eu son heure de gloire dans les années 1980 à Milan. Ses performances lui ont valu un succès immédiat quand elle est revenue en France. À l'époque elle était assez mignonne mais elle a toujours été *calouche*.

Alice leva un sourcil interrogateur.

– C'est un terme solognot qui désigne les personnes atteintes de strabisme prononcé.

– Vous voici bien calé en patois.

– Il me rappelle mon enfance. J'ai grandi en partie ici. À la mort de mes parents, cette propriété a été léguée à mon frère aîné. J'ai attendu qu'il se lasse du lieu et je l'ai racheté.

Carl, qui avait entraîné Alice à l'extérieur de la bâtisse, en contemplait la tour qui avançait sur la façade.

– Au dernier étage de la tour, nous avons notre salle de jeux. J'ai passé des heures là-dedans.

Il se perdit un moment dans sa rêverie.

–Vous avez cinq minutes pour décider si oui ou non, je vous présente un beau parti. Sinon, je vous abandonne à votre célibat.

Alice éclata d'un rire frais sur lequel des têtes se retournèrent. Carl la regarda bizarrement.

– J'aurais presque envie de vous estimer quand vous riez comme ça.

– Si vous n'appréciez pas ma compagnie, pourquoi m'avoir invitée ?

– Je vous l'expliquerai sans doute un jour. Je vous laisse en bonne compagnie.

Un homme s'approchait. Alice reconnut Alain Lefort qu'elle n'avait pas revu depuis la conférence donnée à la Ferme du Cerf. Il parut étonné de la voir.

–Je n'imaginais pas vous rencontrer ici, dit-il.

–Il m'arrive de mettre le nez dehors, répondit Alice.

–Loin de moi l'idée de vous juger casanière. J'ignorais que vous étiez une amie de Rebecca.

–C'est son mari qui m'a invitée.

–C'est encore plus surprenant, dit Lefort qui s'interrompit pour saisir un toast au saumon qu'on lui présentait sur un plateau.

Alice se sentit soudain mal à l'aise.

–Et vous, vous êtes un ami du couple ? demanda-t-elle.

–Je faisais partie de la même bande que Carl quand nous étions jeunes.

Lefort déglutit bruyamment sa gorgée de champagne.

–Ça crée des liens, ajouta-t-il.

Une femme blonde et sophistiquée aborda Lefort et le salua comme s'il était la vedette du jour. Elle s'éloigna bientôt pour aller faire cliqueter ailleurs ses boucles d'oreilles trop longues.

–Vous semblez connaître tout le monde, remarqua Alice.

–Ce n'est pas étonnant, je suis né ici et j'y ai fait toute ma carrière. Vous vous plaisez dans la région ?

–Je m'acclimate. Les gens m'accueillent plutôt bien.

–Je vois que vous avez fait connaissance, dit Carl en se joignant à eux.

–Nous nous étions déjà rencontrés, répondit Alice.

–Une partie de poker va très bientôt vous arracher à votre admirateur, ma chère. Alain et moi aimons nous lancer des défis. C'est à celui qui bluffera le plus.

Les deux hommes s'éloignèrent. Ils marchaient côte à côte sans se parler. Alice qui les observait comprit que ces deux-là n'étaient pas les meilleurs amis du monde.

OceanofPDF.com

23

Les coups de fil malveillants se succédaient. Les patients râlaient parce que la ligne du cabinet sonnait sans cesse occupée. Leila n'en pouvait plus. Un soir, elle éclata en sanglots et quitta son poste avant l'heure prévue.

La réunion du jeudi qui suivit mit à l'ordre du jour le problème. Estève, qui n'était pas à prendre avec des pincettes depuis que sa femme l'avait menacé de divorcer, entama la discussion.

–J'ignore ce que tu fabriques dans ta vie mais c'est forcément toi qui est visée. Avant, on avait la paix, déclara-t-il en s'adressant à Alice.

–Nous t'aiderons si quelqu'un te veut du mal, dit Marlène.

–J'ai reçu ce matin une brassée de roses rouges, avoua Alice. Dans la salle d'attente, les têtes se sont tournées vers le livreur.

–Il ne manquait plus que ça, grogna Estève.

Marlène lui décocha un regard meurtrier.

–Nous devons découvrir qui te harcèle, affirma-t-elle. Je prends cette histoire au sérieux.

Estève chercha à relativiser, Gaëlle lui rabattit son caquet.

–Tôt ou tard, des ragots vont circuler, dit Alice. Je vous propose de m'en aller. Je ne veux pas vous attirer des ennuis.

Cinq paires d'yeux étonnés se posèrent sur elle.

–Est-ce que quelqu'un dans cette pièce a envie qu'Alice s'en aille ? demanda Marlène.

–Bien sûr que non, s'écria Estève.

Un tour de table rapide écarta cette éventualité. Marlène reprit la parole.

–Tu dois comprendre qu'ici, on se serre les coudes. On rit, on se dispute, on se fait la tête, on se réconcilie et on reste soudés.

Prêts à veiller sur celui ou celle qui digérait mal le décès d'un patient, la frustration de ne pas soulager suffisamment une douleur, le mutisme de Jules quand il avait perdu ses parents.

–Notre groupe est solide, n'en doute jamais, précisa Tiphaine.

–Tu restes, conclut Estève en se grattant l'oreille pour se donner une contenance.

Plutôt crever que d'avouer que tout ceci le remuait.

On commença la réunion. Alice se concentra et tenta d'oublier les appels. À l'ordre du jour, le cas douloureux d'un enfant de dix ans, confié par les services sociaux à une famille d'accueil. Tiphaine, quant à elle, écumait de rage. Le gamin avait été violé par son grand-père depuis l'âge de cinq ans.

Tiphaine prédit des troubles graves de la mémoire et une prédisposition à commettre des agressions.

—À cause de ce pourri, le gamin commence mal sa vie.

La psy avait une façon bien à elle de faire des synthèses. Malgré la gravité du sujet, Alice l'observait avec amusement. Petite et menue, le nez constellé de taches de rousseur, on lui donnait bien moins que ses trente ans. Elle continuait à s'habiller comme une ado, jean, baskets et pulls over size mais connaissait sa matière sur le bout des doigts. Marlène la surnommait La Pile parce qu'elle débordait d'énergie.

—Je connais la famille, dit Leila qui prenait des notes pour les inclure dans le dossier du petit. Les parents sont des voisins de ma grand-mère.

Leila avait une vénération pour son aïeule. Figée dans un espace-temps vieillot, agrippée aux traditions de sa culture qui lui donnaient l'illusion d'appartenir encore à la terre de ses ancêtres, elle n'avait jamais compris l'attrait que l'Hexagone exerçait sur sa famille. La grand-mère de Leila avait suivi son fils et sa belle-fille qui fuyaient l'instabilité politique du Congo avec son cortège de misère et de violence. Ils voulaient que leurs enfants naissent dans un pays en paix.

Alice grimaça. Au pays du siècle des Lumières avaient germé les graines de la violence gratuite, celle qui détruit pour détruire, sans même le prétexte d'asseoir un pouvoir ou de défendre une idéologie. Alice songea qu'Eugène Sue devait rigoler dans sa tombe. La misère et la violence continuaient d'être bonnes copines. À côté, ses petits problèmes n'étaient pas grand-chose.

— Et après on s'étonnera que je passe mes soirées avec des flics et des juges pour imaginer un monde moins prédisposé aux débordements, conclut Tiphaine.

—Nous avons une connaissance commune, dit Alice, j'ai rencontré Alain Lefort.

—Tu devais être la seule personne de la région à ignorer son existence, répondit Tiphaine. Ce type est connu comme le loup blanc dans le coin. Il

est né ici, a bossé ici, a pris sa retraite ici. Je le soupçonne de ne jamais avoir quitté le département.

Alice s'était attendue à d'autres commentaires sur l'ancien gendarme. Elle passa dans son bureau chercher les chocolats qu'elle avait reçus le matin même.

–Un admirateur secret, déclara-t-elle en déposant la boîte sur la table, qui en veut ?

Estève refusa, Tristan sortit de sa réserve pour se porter candidat, Marlène saisit ses ciseaux pour entailler la pellicule de plastique qui recouvrait l'emballage. Les conversations allaient bon train mais quand Alice souleva le couvercle, ils s'arrêtèrent tous de parler.

La boîte contenait des pièces variées, on apercevait des rectangles, des losanges, blancs, bruns ou entourés de papier doré.

Il y aurait eu de quoi saliver s'il n'y avait pas eu au beau milieu de cette superbe présentation, ondulant de manière tout à fait écœurante, des asticots qui grouillaient.

–Es-tu vraiment sûre que c'est un admirateur ? demanda Gaëlle.

24

Chacun y alla de son hypothèse mais personne ne fut en mesure de démasquer le coupable. Alice ne parvenait pas à se remettre de sa mauvaise surprise. Elle travaillait mal, se fatiguait vite, devait relire plusieurs fois ses prescriptions, hésitait sur ses diagnostics. Ses sautes d'humeur se multipliaient.

Jules en faisait les frais. Au cours d'une consultation, elle éleva la voix parce qu'il ne répondait pas assez vite à ses questions. Loin de se démonter, le gamin la regarda gravement.

– Tu es méchante parce que tu es malheureuse, dit-il.

La pertinence de la réponse plongea Alice dans un grand trouble. Elle faisait des cauchemars. Il lui arrivait même, quand elle ouvrait les yeux, de percevoir une présence maléfique au pied de son lit.

–Entre la femme de mes rêves et les envois malveillants, je deviens folle, avoua-t-elle un jour à Bastien.

Bastien lui prit la main et griffonna au stylo dans sa paume un nom et un numéro de téléphone.

–Bouge et cesse de pleurer sur toi, j'en ai marre.

Elle le dévisagea, stupéfaite.

–Va voir ce psychiatre, je ne peux pas avancer à ta place, poursuivit-il.

Trois jours de suite, elle composa le numéro puis raccrocha. Le quatrième jour, elle resta en ligne. La secrétaire annonça qu'elle était en relation avec le cabinet du docteur Fabre. Alice obtint un rendez-vous et rangea son portable en s'étonnant de se sentir plus légère.

Un mois plus tard, elle se retrouva face au praticien. L'homme âgé cultivait sa ressemblance avec Freud, silhouette mince, raie sur le côté séparant une chevelure rare, moustache blanche et collier de barbe. Il ne la soumit cependant pas au supplice du monologue psychanalytique et lui posa des questions qui permirent à Alice de formuler sa demande en toute confiance.

–Je souhaite guérir de mon deuil pathologique.

–Vous posez là un diagnostic.

–Je suis médecin. J’exerce à une trentaine de kilomètres d’ici.

Alice rougit en avouant qu’elle s’était annoncée sous un faux nom.

–Derville est celui de mon père mais il ne m’a pas reconnue à ma naissance. J’ignore pourquoi je me suis présentée sous son patronyme.

–Voici un fil sur lequel nous allons pouvoir tirer, dit Fabre.

–Ne nous égarons pas, répondit Alice, je suis stressée à cause d’envois malveillants.

–Parlez-moi de votre père, répondit le psychiatre.

Dans le quart d’heure qui suivit, elle parla de Derville, de son passé de reporter, de leurs retrouvailles.

–Au fond, vous l’aimez beaucoup, en déduisit Fabre, énonçant une évidence qui, jusque-là, n’était pas claire pour Alice.

Ils s’entendaient comme chien et chat, entretenant à peu près les mêmes rapports que Kalach avec son colocataire chat, plutôt bons la plupart du temps mais pimentés d’abolements et de coups de pattes. Alice restait sur la défensive.

– Cela ne résout pas l’énigme du harcèlement que je subis, finit-elle par dire, mais ça soulage.

Jack Fabre joignit les mains, pouces en avant et se pencha au-dessus de son bureau.

–Nous devons procéder de deux façons. Vous devez pouvoir vider votre sac, poser vos valises, enfin, choisissez la métaphore qui convient à la lourdeur de votre bagage et cela est du ressort de la psychothérapie. Nous devons aussi travailler sur la gestion de votre peur.

–Elle me prend la tête, reconnut Alice.

–Juste expression, dit Fabre. Quand la peur vous envahit, elle bloque votre pensée logique. C’est le principe du psycho-traumatisme.

–Causé par les dernières images de ma mère avant sa mort, c’est bien ça ?

Bien plus que des vers grouillant parmi des chocolats.

–En effet. Le psycho-traumatisme ne touche pas que les personnes qui ont vécu une situation d’extrême violence. Je le rencontre chez des patients qui ont été confrontés à une situation qui les a sidérés par son aspect mortifère. Il est possible que lorsque votre mère vous a attrapé le bras pour vous parler de punition divine, vous ayez eu tellement peur que votre cerveau s’est mis en panne. Je vous propose des séances d’EMDR.

Fabre expliqua qu'il s'agissait de revivre les émotions de la scène traumatisante en suivant des yeux un objet et que ce n'était pas une méthode placebo.

–On commence ?

Alice acquiesça. Fabre lui demanda de solliciter sa mémoire du mieux qu'elle le pouvait. Difficile avec des souvenirs qui demeuraient fragmentaires. Alice se concentra comme on le lui demandait sur les émotions qui émergeaient tout en suivant des yeux la baguette que le psychiatre animait devant elle. Le visage émacié de Thérèse resurgit en même temps que la force de sa voix qui s'élevait dans la pénombre. Une autre voix se superposa, plus aiguë. La sueur se mit à perler à son front, son cœur s'accéléra.

Alice s'efforça de suivre la trajectoire de la baguette, en bas, en haut, à droite, à gauche puis encore en haut. La peur résistait.

– Il m'arrive parfois de voir une vieille femme, dit-elle. C'est le cas en ce moment.

–On va travailler là-dessus, décida le psychiatre.

Alice repartit songeuse. Qui était donc cette femme ? Elle ouvrit son PC sur le site de la haute autorité de santé pour voir ce que les scientifiques écrivaient au sujet de l'EMDR. Elle lut qu'il s'agissait « d'une désensibilisation par mouvements oculaires ». Elle fouilla un peu plus la toile. On ne savait pas formellement comment la technique marchait. On pensait que les mouvements des yeux permettaient de réorganiser la charge affective des souvenirs, en un mot, de désamorcer la bombe émotionnelle du traumatisme.

Alice leva les yeux de son article. Le cerveau est incroyable, capable de programmer la perception que nous avons des événements et de nous laisser confondre cette perception avec la réalité. Des quantités de connections, bonnes et nuisibles, se créent sans cesse. Parfois, les émotions prennent le pas sur la logique.

– Je ne sais pas qui est cette vieille femme qui me fait si peur, dit Alice lors de sa seconde séance.

–Se pourrait-il que vous ayez vécu un autre traumatisme, plus ancien, enfoui sous celui dont vous avez conscience ?

Alice admit que c'était possible.

– Quelque chose qui aurait un lien avec l'assassinat de ma grand-mère.

– Fouillez de ce côté, conseilla le psychiatre.

Alice prit quelques jours de congé et demanda à son père de l'héberger. Si la maison de Thérèse retenait dans ses flancs la clé du mystère, elle devait la découvrir.

OceanofPDF.com

25

Elle était arrivée la veille et avait dormi d'une traite. Derville s'affairait dans la cuisine entre pâtés faits maison et marinade. « Tu as besoin de te requinquer » avait-il dit. Une vraie mère poule. Au coin du feu, avec Kalach à ses pieds, Alice surveillait les pommes de terre qui cuisaient dans la cendre. Elle guettait le moment où Derville s'absenterait pour explorer le lieu.

L'occasion se présenta juste après le déjeuner, quand il lui proposa de venir faire les courses avec lui. Elle répondit qu'elle préférait rester et faire la sieste.

Derville à peine parti, Alice grimpa l'escalier avec un élan de reconnaissance pour son père qui interdisait l'accès de l'étage à Kalach. Le cabot aurait pu mal vivre la fouille en règle dont elle comptait s'acquitter.

Il y avait trois chambres à l'étage. Celle de Derville, sans surprise, était meublée d'un lit de bois sombre et d'une commode dans les mêmes tons. Au sol, la tomette ne partageait l'espace avec aucun tapis contrairement à celle qu'occupait Alice, parée d'une peau de chèvre qui rappelait par sa couleur claire la teinte du mobilier cèrused.

Alice poussa la porte de la troisième pièce. Comme les volets étaient clos, elle actionna l'interrupteur qui se présentait à sa main droite. Le souffle coupé, elle se retrouva dans une sorte de chapelle. La cheminée faisait office d'autel. Sur son linteau trônait une Vierge auréolée vêtue d'un manteau bleu, bras écartés, paumes tournées vers le plafond qu'elle fixait d'un air inspiré comme s'il donnait directement accès au paradis. Au pied de l'âtre fermé par une trappe, étaient disposées deux rangées de cierges.

Alice se tourna vers le mur de gauche. Du haut de sa croix, le Christ se penchait sur celle qui violait le sanctuaire. Face à lui, un tableau de l'archange saint Michel, au milieu de la pièce, un prie-Dieu. Une odeur de renfermé agressait les narines.

Alice frissonna. Rien dans ce décor n'inspirait la miséricorde. Le plafond crevassé augurait de la punition divine, chaque pas qui faisait craquer le plancher rappelait le memento mori, « souviens-toi que tu mourras » et que

tu tomberas dans les arcanes d'un enfer dont tu n'imagines même pas les supplices pour avoir franchi cette porte sans l'autorisation d'Édith. Alice comprit pourquoi sa mère lui avait épargné le catéchisme.

Percevant une présence, Alice se retourna en sursautant et reconnut Derville. Il posa sur son épaule une main apaisante.

—Ta grand-mère n'avait pas la religion gaie. C'était une adepte du dolorisme, ta mère en a bavé avec elle. Ne restons pas là.

Ils redescendirent.

—La première fois que je t'ai rencontrée, avant même que tu ouvres la bouche, j'ai su qui tu étais, dit Derville. Tu ressembles tant à ta mère que j'ai paniqué. Voilà pourquoi j'ai tardé à reprendre contact avec toi.

—Cette pièce, là-haut, elle me glace le sang.

—Ta mère y a passé beaucoup de temps. Édith traquait le moindre péché à expier par la prière. Thérèse aurait pu devenir méchante avec une mère pareille. Heureusement, son père était un chic type. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, il a protégé sa fille de l'exaltation de sa femme puis il a fait l'attaque cérébrale qui l'a tué.

Thérèse parlait peu de ses parents mais parfois, elle ruminait tant ses déboires qu'elle finissait par les recracher en flots. Elle devenait alors volubile et Derville l'écoutait.

—Pourquoi avoir gardé cette pièce intacte ? demanda Alice.

—Pour me souvenir qu'il y a des gens habités par le Mal. Ta grand-mère était un démon, répondit Derville. Cette fois, je pars faire les courses pour de bon. Visite la maison de fond en comble si bon te chante.

La cave n'avait pas grand intérêt. On y trouvait des bouteilles de vin alignées soigneusement et tout un bric-à-brac destiné au bricolage. Le grenier gardait l'empreinte de ses anciens propriétaires mais la piété d'Édith ne s'était pas étendue jusque sous les combles. Un petit lit en bois voisinait avec un vélo d'enfant et un coffre rempli de layette jaunie préservée des souris grâce aux innombrables tapettes dont Derville avait truffé l'espace. On trouvait également des fauteuils en osier, de vieux tuyaux d'arrosage, des chaises longues dont la toile empestait la poussière.

Alice avisa une boîte en bois dont elle souleva le couvercle. De vieilles photos gondolées, certaines en noir et blanc, d'autres en couleur, s'empilaient les unes par-dessus les autres. Alice redescendit avec sa découverte.

Elle s'installa au coin du feu. Kalach vint se coucher à ses pieds. Lové dans une bergère, le chat dormait. Alice sortit le premier cliché qui s'offrait à ses mains. C'était un portrait d'Édith. Aucun sourire ne maquillait ses lèvres minces. Elle avait de petits yeux sombres et un regard qui glaçait le sang, un long nez, une mâchoire carrée. Sur la photo, on lui donnait la quarantaine. Alice la retrouva posant sur le second cliché à côté d'un homme de taille moyenne à l'expression douce. Elle sourit au grand-père qu'elle se découvrait puis fouilla la boîte à la recherche de sa mère. Elle eut peine à la reconnaître dans la petite fille aux boucles courtes qui poussait une brouette d'enfant, vêtue d'un chandail tricoté maison et d'une courte jupe plissée qui découvrait des jambes de poupée.

Alice vida la boîte à même la table basse et se mit en devoir de trier les photos. Elle fit trois piles, consacrant celle de gauche à ses grands-parents, celle du milieu qui retrouvait Thérèse plus âgée et celle de droite à sa mère quand elle était enfant.

Elle se concentra sur celle-ci. La fillette aux boucles d'or se tenait, triomphante, dans la voiture d'un manège, brandissant le pompon qu'elle venait de décrocher. On la retrouvait également, hilare, tenant une poule dans ses bras, puis minuscule à côté de la portière d'une Dauphine.

Alice reprit les photos une à une. Sur la plupart des clichés, il y avait en arrière-plan un gamin sensiblement du même âge que Thérèse. À l'aide d'une loupe, elle examina les traits du petit inconnu. Il était impossible de le distinguer nettement mais il s'agissait toujours du même enfant. On le reconnaissait à sa tignasse brune et frisée.

Alice saisit la pile du milieu. Thérèse était là, plus âgée. Les photos les plus anciennes restaient en noir et blanc. La fillette posait à côté de sa mère à la sortie de l'église, robe aux genoux, socquettes blanches dans des souliers qu'on imaginait vernis. Ses cheveux longs étaient emprisonnés dans des tresses ou bien rejetés en arrière en demi-queue. Que ce soit en compagnie de son père ou de sa mère, elle portait toujours des robes ou bien pour les frimas des fuseaux tendus dans des après-skis. Thérèse avait connu le temps où les tenues étaient choisies par les parents.

Les clichés en couleur la retrouvaient différente. Il s'agissait de polaroids qui sentaient la clandestinité puisque Thérèse, les cheveux défaits, prenait des poses de starlette. On la surprenait, un panier à la main, avec une frange à la Birkin ou bien maquillée et coiffée d'une perruque brune dans l'espoir

de ressembler à Adjani. Thérèse dansait devant l'objectif, posait en bikini, se laissait arroser au jet d'eau par des ados maigres et blafards.

Alice reprit sa loupe pour détailler la bande de copains de sa mère et reconnut facilement le garçon frisé qui partageait ses jeux d'enfant. Quand Derville rentra des courses, elle était toujours penchée sur les photos.

–Sais-tu si maman avait un frère ou un cousin ?

–Pas à ma connaissance.

–Elle est souvent photographiée avec ce garçon, dit Alice.

Derville chaussa ses lunettes, examina les photos et répondit qu'il n'avait aucune idée de l'identité de l'inconnu.

–Thérèse a refermé la porte sur son passé à l'âge de dix-huit ans. Elle était avare de détails. Puisque tu as descendu cette boîte, on va se faire un dîner-plateau en examinant tout ce fouillis.

Un peu plus tard, assis côte-à-côte sur le canapé, ils se penchaient ensemble sur les clichés.

–Je sais peu de choses de l'enfance de ta mère. elle parlait surtout de son adolescence. Quand son père est mort, Thérèse a perdu son plus précieux allié. Édith était dure, autoritaire. Elle n'avait qu'une idée en tête : trouver un beau parti pour sa fille. Les Bonnel avaient économisé sou à sou pour acheter leurs terres. Édith estimait qu'un beau mariage concrétiserait son ascension sociale. Elle ne laissait à sa fille aucune liberté.

–Les polaroids racontent une autre histoire, remarqua Alice.

–Je les ai découverts cachés sous une latte du parquet de la chambre de ta mère. C'est moi qui les ai rajoutés à la boîte.

Derville poursuivit.

– Édith avait une amie d'enfance, une certaine Henriette, qui désapprouvait en secret ses méthodes éducatives. Édith ne jurait que par elle parce qu'elle avait épousé un pharmacien. Henriette a été l'alibi de ta mère pendant plusieurs années.

Alice écoutait son père dont la voix s'était adoucie.

– Quand tu parles de maman, tu n'es plus le même, remarqua-t-elle.

Derville changea d'expression. Un instant ils se turent.

– Quelqu'un me veut du mal, reprit Alice. Appels téléphoniques, objets dégoûtants envoyés par la poste, ce genre de choses, tu vois.

– Tu as une idée de la provenance ?

– J'espère juste que ce n'est pas toi.

Alice regarda son père avec insistance.

– Il te suffirait de me demander de partir pour que je sorte de ta vie, précisa-t-elle.

Derville se leva pour recharger la cheminée. Le feu qui mourait se ranima. Il vint s'asseoir à côté de sa fille.

– Je n'ai pas envie que tu quittes ma vie, dit-il.

Ils regardèrent un long moment le feu. Les flammes s'élevaient dans l'âtre. Leur reptation fascinait. Les ombres léchaient les murs dans l'obscurité qui s'était installée. Des bûches qui se consumaient monta un long soupir.

– Ta grand-mère avait un réel talent de persuasion. Les mères lui confiaient aveuglément leurs filles. Celles-ci se mettaient à rythmer leurs journées de prières. Je te parle d'un temps que tu n'as pas connu. On était juste après 1968, les slogans anticonformistes pleuvaient. Édith, inflexible, dictait sa loi et convainquait ces pauvres filles de s'en tenir aux travaux ménagers en attendant de se trouver un mari. Thérèse en riait mais elle restait sous la fêrule de sa mère.

Derville se tut un instant.

– J'aimerais qu'Édith déserte ma mémoire, dit-il.

Une ride profonde sillonnait son front.

Noël approchait. Carl Barreau convia Alice à l'une des chasses qu'il organisait sur ses terres.

L'homme la déroutait par son côté snob et l'ironie dont il usait envers elle. Pourtant, il l'attirait dans un jeu de chat et de souris qui excitait sa curiosité. Pourquoi s'intéressait-il à elle ?

Elle accepta l'invitation. Bastien serait présent. Elle ne l'avait pas revu depuis des semaines. L'excès de travail n'était qu'un prétexte. En vérité, Bastien l'avait blessée avec sa façon abrupte de l'expédier chez le psychiatre.

Pour leurs retrouvailles, elle fouilla les boutiques de Romorantin à la recherche du pull rose poudré dont elle rêvait, une couleur qui s'accorderait très bien avec le roux de ses cheveux. Coiffée d'un bonnet assorti à son pull et emmitouflée dans une écharpe, elle sortit de chez elle avec les joues fardées d'une touche de blush.

Quand elle arriva chez les Barreau, de nombreux véhicules étaient déjà stationnés devant la demeure. Elle distingua parmi eux la voiture de Bastien. Une quinzaine de personnes s'étaient regroupées devant la maison. En l'apercevant, Carl vint à sa rencontre.

—Je parierais que c'est votre première chasse.

Alice acquiesça et déclara qu'elle n'était pas à l'aise avec les fusils.

—Vous resterez près de moi si cela peut vous rassurer.

Rassurer n'était pas le mot juste car il y avait chez Carl une agressivité latente qui mettait Alice mal à l'aise. Elle rejoignit le groupe dont les voix se mêlaient aux aboiements des chiens. On se tut pour écouter Barreau. Il annonça qu'on se diviserait en trois groupes puis rappela les règles de sécurité avant de présenter piqueurs et rabatteurs. Le garde-chasse utilisa sa trompe pour signifier le début de la chasse. À regret, Alice constata que Bastien ne faisait pas partie de son groupe.

On se mit en route, fusil sur l'épaule, pour s'enfoncer dans la forêt. Alice marchait à côté de Barreau. On n'entendait plus que le craquement du bois sous les pas et le bruissement des feuilles. Silencieuse, la forêt se méfiait.

Les yeux rivés aux bottes des hommes qui la précédaient, Alice tentait de repérer les traces des animaux mais le sol restait vierge d'empreintes. L'espoir ténu de ne pas voir couler le sang des bêtes la traversa.

Barreau lui fit signe de s'arrêter. Ils se positionnèrent derrière un ensemble de châtaigniers donnant sur une trouée. On entendait au loin une meute de beagles hystériques. Un sanglier apparut soudain. Carl épaula son arme et tira deux fois. La bête disparut dans un fourré avec bientôt les chiens à ses trousses.

—On l'a eu ! s'écria Barreau.

Alice le suivit sans enthousiasme. Coiffé de la meute, l'animal gisait, trop blessé pour se relever. Alice en eut les larmes aux yeux. Sa mémoire lui restitua le souvenir des mazzeri corses qui se dédoublaient en rêvant et partaient tuer des animaux dans le maquis pour lire sur leur face la mort prochaine d'un villageois.

Quand le piqueur servit la bête à la dague, le visage de la vieille femme de ses cauchemars s'imposa. L'hallucination fut si vive qu'Alice se trouva projetée dans un autre univers. La forêt s'assombrit, les bruits devinrent sourds, le sanglier tué disparut. Alice ne vit plus que la dague ensanglantée.

—Pas trop impressionnée ? demanda Carl.

Elle affirma crânement qu'elle allait bien. Par chance, Carl ne remarqua pas son trouble car la scène l'accaparait. Alice se demanda ce qu'il y avait d'excitant dans toute cette barbarie.

Elle se posait encore la question à l'heure du déjeuner en observant les mines joviales, la fierté qui se lisait dans les yeux des chasseurs, l'excitation glauque lue dans le regard de Rébecca Barreau qui papillonnait au milieu d'hommes et de femmes ordinairement plutôt pacifiques, aimant organiser la communion de leurs gosses, signer des pétitions pour la paix dans le monde, verser des dons à la SPA. Tous ces gens exhalaient un parfum de sauvagerie, comme si le sang qui avait coulé et qui coulerait sans doute encore au cours de la journée les perfusait de mort au point qu'ils se sentaient unis par son odeur, oui, c'était cela, une sorte de confrérie mortifère qui leur permettait d'exorciser la peur de leur propre finitude. Bastien riait avec eux. Leurs regards se croisèrent. Il leva son verre, elle fit de même puis vida quelques verres au cours du repas à la santé de sa chimère maudite.

À l'heure du café, elle éprouva cependant un brusque besoin de solitude et demanda à Carl l'autorisation de se promener dans le parc de la propriété pour faire quelques photos.

– Emmenez Spartacus, si vous vous perdez, il vous aidera à retrouver votre chemin.

Alice s'en fut avec pour guide un Danois moucheté noir et blanc. Bien entretenu, le parc gardait un côté sauvage avec ses sous-bois peuplés de chênes et de bouleaux. Alice s'y engagea pour le plaisir de fouler le tapis de mousse. La truffe collée au sol, Spartacus relevait les odeurs.

Elle ressortit bientôt, attirée par des braiements et remonta une allée bien entretenue. L'air froid piquait les joues, Alice resserra son écharpe et pressa le pas pour se réchauffer. Elle trouva facilement les ânes dont elle s'approcha.

Jules aurait adoré les voir. Penser à l'enfant la fit sourire. Deux jours auparavant, il avait frisé l'indigestion quand Louise l'avait invité avec Alice à manger des gaufres. Médecin et jeune patient avaient fait un concours à qui en mangerait le plus. Jules avait pris le jeu très au sérieux. Il avait ensuite fallu expliquer à Albertine les raisons des douleurs abdominales de son petit-fils. La posture professionnelle d'Alice en avait été ternie.

L'enclos des ânes voisinait avec une bergerie dont les proportions correspondaient à celle de Derville. Elle était en revanche en bien meilleur état, rien à voir avec la bâtisse au toit crevé, séquestrée par les ronces. La bergerie des Barreau avait des portes entretenues et une honnête façade à pans de bois.

Alice régla le zoom de son Nikon pour mitrailler les ânes puis s'approcha du bâtiment. Elle aimait les constructions anciennes parce qu'elles racontaient l'histoire des gens qu'elles avaient abrités. Elle effleura de ses doigts le fer à cheval accroché à la porte puis les briques plates disposées en feuilles de fougère dont les rangées étaient interrompues par le bois.

– Avant les briques, on utilisait du torchis, entendit-elle derrière elle.

Elle se retourna sur Bastien et cacha de son mieux le plaisir qu'elle éprouvait à le retrouver.

– Barreau t'attend, dit-il.

– Je n'ai pas envie de retourner à la chasse. Je suis bien ici.

Alice en revint à la bergerie.

– Derville a la même dans son terrain.

–Carl a fait construire le bâtiment quand il a acheté sa propriété. Il a engagé des compagnons et a voulu qu’ils le construisent en respectant les règles d’autrefois.

–Je ne distingue pas de pierre.

–Il n’y en a pas en Sologne. Il faut aller en Beauce pour trouver du calcaire, dans le Cher pour se fournir en craie ou en grès. En revanche, ici, on a du bois et de l’argile. Avant la brique, on utilisait tout un système de grilles et d’écharpes et on remplissait de torchis.

–Carl a réussi son coup, on dirait vraiment une bergerie ancienne.

–Les mauvaises langues disent qu’il y donne des messes noires. On entre ?

Bastien poussa la porte. Ils découvrirent avec stupéfaction un décor qui n’avait rien à voir avec l’extérieur de la bâtisse. Doublés de placo, les murs étaient tendus de toile de jute orange. Le sol carrelé disparaissait presque sous des tapis indiens. Il n’y avait pas de table, juste des poufs et des sièges en forme de poire. Deux enceintes se dressaient de part et d’autre d’un meuble à tiroir sur lequel reposait une platine. Dans des casiers en plastique, il y avait des vinyles 33 et 45 tours.

–La classe ! s’exclama Alice en sortant de sa pochette un microsillon percé d’un trou central.

Voisinaient dans les bacs des groupes mythiques : Pink Floyd, Queen, Deep Purple. Alice repéra aussi des albums de Bowie et de Lennon.

–J’ai grandi avec cette musique, dit Bastien. Le dimanche, mes parents empilaient leurs 45 tours grâce à ce genre de truc.

Bastien brandissait un cylindre qu’il clipsa sur le centre de la platine.

–Je te présente l’ancêtre de la playlist.

Il fouilla le bac pour en ressortir quelques titres qu’il empila sur le cylindre puis actionna le bras du tourne disque. La voix de Joe Dassin s’éleva dans la pièce : *L’Été indien*, un gros succès à l’époque.

– On danse ?

Alice se laissa aller contre le torse de Bastien. Elle aima ses bras qui se resserraient sur elle.

– Tu aimes ? demanda-t-il.

Le nez collé à la veste de chasse, Alice acquiesça et savoura la bouche qui s’aventurait dans son cou, la sono qui, grâce à son empileur, enchaînait, passait de Mort Schuman à Schönberg qui espérait que la fille qu’il convoitait fasse les premiers pas.

Elle laissa Bastien prendre son visage en coupe et l'embrasser. Ils restèrent ainsi, bouches mêlées, avides l'un de l'autre, indifférents au silence qui avait remplacé la musique.

Un raclement de gorge les tira de leur extase. Ensemble, ils se retournèrent sur Carl dont l'expression était ambiguë, sourire figé, yeux de glace.

— Cette porte reste ouverte mais jusque-là, personne d'autre que moi ne l'avait poussée.

Il précisa qu'il était temps de revenir vers l'habitation car la chasse allait reprendre. Bastien et Alice le regardèrent faire demi-tour, penauds comme des sales gosses pris en faute. Avant de la quitter, Alice jeta un coup d'œil circulaire à la pièce, reconnut l'affiche d'*Orange mécanique* punaisée au mur, avisa la guitare qui traînait dans un coin.

Elle repensa à la chambre-chapelle d'Édith. Ici, Carl avait bâti un temple à la mémoire de son adolescence. Alice tenta de l'imaginer vêtu d'un pantalon patte d'éph, d'une chemise moulante, et coiffé long. Tout le contraire de ce qu'il était maintenant avec son crâne rasé qui masquait sa calvitie.

Bastien voulut l'entraîner à l'extérieur mais elle lui résista pour chercher une vieille photo capable de la renseigner. Elle finit par ouvrir le tiroir du meuble sur lequel reposait la sono. Elle y trouva des cadres empilés. Sur l'un des clichés, un ado grattait sa guitare. Il avait les cheveux longs, très bruns et bouclés. Alice reconnut le garçon que l'on voyait en compagnie de Thérèse sur les photos de famille.

C'était Barreau.

– Barreau connaissait maman, dit Alice.

Il avait été l’ami d’enfance de la mère, voilà pourquoi il s’intéressait à la fille, c’était bête comme chou.

– Je n’en reviens pas, commenta-t-elle.

– On s’en fout, répondit Bastien. Viens, on va faire nos adieux. Je n’ai pas envie que tu quittes mes bras.

Alice n’en avait pas l’intention.

– La dernière fois qu’on s’est vus, tu m’as presque mise à la porte, dit-elle pour le taquiner.

– C’était stupide.

Bastien s’écarta, l’air soudain grave.

– Antoine m’obsède, dit-il. Quand il vient me pourchasser dans mes rêves, je suis de mauvais poil. Tu en as fait les frais l’autre jour.

Alice le comprenait. Quand Thérèse frappait à la porte de ses songes, elle se réveillait de mauvaise humeur.

– Tu n’as pas idée de ce que j’ai enduré à sa mort, poursuivit Bastien. J’étais amputé de mon jumeau, j’en arrivais à avoir mal au bras. Celui que la voiture bélier avait arraché. Il y avait aussi le regard qu’on portait sur moi. Dans les yeux des gens que je croisais, il y avait toujours son reflet.

Alice songea à la vieille femme de ses hallucinations. Elle était si réelle parfois qu’elle semblait être vraiment vivante.

– Le plus difficile a été de faire face au chagrin de notre mère, reprit Antoine. La voiture bélier a dévasté sa vie et l’a conduite aux portes de la folie. Mon père a dû avaler sa peine pour la soutenir.

Deux tentatives de suicide, trois séjours en clinique, des années de psychothérapie.

– Je ne supporte plus la souffrance morale des gens, conclut Bastien.

– Et pourtant tu prêtes ta ferme pour soigner des autistes.

– Ce n’est pas pareil. Ces enfants ont un avenir autre que de pourrir dans une tombe. Pour Antoine, c’est fichu. Je hais le macabre et ça me fait parfois péter les plombs. La dépression me fait peur aussi.

Alice effleura la main de Bastien.

– Je ne suis pas déséquilibrée. Juste en quête d’une vérité familiale qui m’échappe. Je me pose des questions.

– Qui tournent autour d’un assassinat.

– J’aurai mes réponses.

Alice regarda Bastien bien en face.

–C’est très important pour moi. Je ne lâcherai pas l’affaire.

–On a mieux à faire pour le moment. Viens, on file à l’anglaise.

Ils quittèrent la demeure des Barreau et roulèrent sans s’adresser la parole. Bastien conduisait vite. Alice regardait sans la voir la route qui défilait.

La Ferme du Cerf se referma sur eux. Main dans la main, ils montèrent à l’étage. Le lit de Bastien les accueillit.

Poussés par le désir, ils basculèrent. Collés l’un à l’autre, bouche contre bouche, leurs corps se soudèrent. Les mains de Bastien glissaient le long de la peau nue d’Alice. Persuasives, elles exploraient la nuque et le dos, guettant les réactions qu’elles provoquaient, accentuant la pression quand le bassin se cambrait. Alice dérivait vers des sensations délicieuses et le monde autour d’elle perdait ses contours. Ses mains à elle partaient à la recherche de doigts à enlacer. Bastien n’était pas un amant de passage, elle l’aimait et cela rendait les rapports physiques plus intenses. Ils prenaient le temps de se découvrir. L’attente était intolérable, fascinante, délicieuse et douloureuse à la fois. Leurs jambes s’enlaçaient, leurs peaux se caressaient. Les yeux dans les yeux, ils échangeaient des mots muets.

Il partit à la rencontre du plus intime d’elle-même, elle le guida. Quand il la pénétra, elle ferma les yeux. Ensemble ils laissèrent s’exprimer un désir trop longtemps retenu.

Pour la première fois depuis des années, Noël ne prenait pas des allures de fête triste. Très amoureuse de Bastien, Alice se sentait de nouveau capable d'apprécier les décorations des vitrines, la mine réjouie des gosses qui attendaient la fête, les musiques qui enchantaient les rues. Elle se surprit à acheter sapin, boules et guirlandes.

La maison médicale vivait la période de Noël à sa façon, avec des gosses surexcités qui mettaient le bazar dans la salle d'attente, des mères affolées à l'idée qu'une otite allait gâcher la fête, des grands-parents sourds à tout conseil de modération alimentaire, « Faut bien mourir de quelque chose, Docteur ».

Fidèle à ses habitudes, elle alla se recueillir sur la tombe de sa mère. Cette fois, elle lui posa des questions muettes.

–À quel jeu joues-tu ? Tu me mets sur le chemin de mon père mais tu me caches tout un pan de ta vie. Qui était Carl Barreau pour toi ? Tes cachotteries planent sur ma vie comme des vautours.

Alice aperçut le gardien. Elle lui fit un signe, il s'approcha.

–Pas de petits beurrés mangés à même la tombe, cette année ? demanda-t-il malicieusement.

–Je vais mieux, répondit-elle, j'envisage même d'être heureuse.

Elle eut un éclair.

–Savez-vous si quelqu'un d'autre que moi vient se recueillir sur la tombe de ma mère ?

–Une femme âgée venait deux à trois fois par an mais je ne la vois plus.

Alice se souvint brusquement de cette Henriette dont lui avait parlé son père.

–Vous pourriez me la décrire ?

–Grande, toujours tirée à quatre épingles et très gentille. Elle ne vient plus depuis qu'elle est en maison de retraite, mais chaque année elle m'envoie des chocolats en me demandant de prendre soin de la tombe.

–Vous auriez son adresse ? demanda Alice.

L'EHPAD du héron suggérait, par les tableaux accrochés aux murs, qu'ici, on se souvenait encore des beaux paysages, des rêveries faites à l'aube au bord de l'eau quand le soleil se lève au-dessus des étangs, quand, dans la brume, on distingue à peine les touffes jaunes des iris et les hampes pourpres de la salicaire.

Alice, qui n'aimait pas les maisons de retraite, fut surprise par l'accueil qu'on lui réserva quand elle exprima son désir de rencontrer Henriette. Ce ne fut pas l'hôtesse mais une tonique pensionnaire qui la renseigna. Elle lui indiqua un fauteuil en pointant le bout de sa canne dans la bonne direction. Il y avait en ce lieu une ambiance bon enfant qui rompait avec la froideur habituelle de ce genre d'établissement.

Henriette l'accueillit chaleureusement.

–J'adore bavarder, déclara-t-elle avec une expression joyeuse.

Alice lui précisa le motif de sa visite.

–La fille de Thérèse ! s'exclama-t-elle. Jamais ne n'aurais imaginé te revoir, mon petit.

–Vous me connaissez ? s'étonna Alice.

–Je t'ai connue bébé. Ensuite, ta mère a préféré me voir en dehors de ta présence. Elle ne tenait pas à te raconter son enfance solognote.

–J'ai besoin que vous m'aidiez à comprendre pourquoi.

–C'est une longue histoire, répondit Henriette.

Elle se tut pour rassembler ses souvenirs et remonter le fil du temps jusqu'aux années soixante-dix. Une époque heureuse qui brillait en bonne étoile au fond de son regard soudain pétillant.

–J'étais amie avec la mère de Thérèse. Nous sommes allées à la même école. Les conditions de vie étaient rudes par ici, on apportait sa bûche pour alimenter le poêle de la classe. Les parents d'Édith étaient pauvres. La guerre a renforcé chez elle la certitude que seul Dieu pouvait la sortir du pétrin.

Henriette passa la main sur son front pour lisser la ride profonde qui se creusait à cause de son récit.

–J'ai vite compris le profond sentiment d'insécurité qui rongait Édith. Il ne l'a jamais lâchée. Elle n'a pas épousé ton grand-père par amour mais parce qu'il avait une robuste constitution et qu'il était travailleur. Édith a toujours eu peur de manquer. Quand Thérèse est née, elle a fait le serment de l'élever pour qu'elle fasse un mariage qui la mettrait à l'abri du besoin.

Édith avait ses critères. Son futur gendre devrait être bon chrétien et avoir de bonnes manières.

—Malgré tous ses défauts, je l’aimais bien, poursuivit Henriette. En dehors du curé, je pense être la seule personne à qui elle acceptait de se confier. Quand j’ai épousé un pharmacien, elle m’a regardée avec respect.

Henriette eut un rire qui l’allégea d’une bonne vingtaine d’années.

—Thérèse ne lui ressemblait pas. L’éducation de sa mère étouffait son côté fantasque. Je l’invitais régulièrement pour lui permettre de respirer un peu. Quand elle est devenue adolescente, je l’autorisais à organiser des boums chez moi.

Yeux ronds d’Alice, nouveau rire d’Henriette.

—Les gosses se réunissaient pour danser et se bécoter dans mon garage. Ça n’allait pas loin : le service d’ordre, à savoir mon mari et moi, était juste au-dessus de leurs têtes. Leur liberté restait conditionnelle : s’ils avaient envie de revenir, ils devaient se tenir à carreau.

—Est-ce que ma mère avait un petit ami ?

—Elle venait souvent accompagnée d’un garçon prénommé Carl. Autant que je m’en souviene, il en décousait avec ses parents, des Parisiens fortunés qui avaient acheté une chasse ici. L’adolescence de Carl s’exprimait dans la révolte. Aujourd’hui, c’est un comportement admis, mais à l’époque, on regardait les opposants au droit chemin d’un drôle d’air.

Henriette se rembrunit.

—Les gosses étaient sympathiques. Et puis il y a eu l’arrivée de l’herbe. Le jour où j’ai découvert qu’on fumait du cannabis dans mon garage, j’ai arrêté les invitations et je n’ai plus vu Thérèse qu’en compagnie de sa mère. Un jour, Édith m’a annoncé que sa fille était partie. J’ai regardé couler ses larmes. Je n’ai revu ta mère que des années après, à l’occasion de ta naissance.

Thérèse avait ensuite pris l’habitude de rendre visite à Henriette. Jamais elle ne poussait jusqu’à la ferme des étangs.

Six heures sonnaient quand Alice prit congé d’Henriette. Elle promit de revenir.

Sur le trajet du retour, elle tentait d’assembler les nouvelles pièces du puzzle censé lui délivrer une vue globale de la jeunesse de sa mère. Sans cesse de nouveaux personnages apparaissaient. Carl, qui avait beaucoup compté pour Thérèse, Henriette, qui avait permis à Thérèse de rester en lien

avec son enfance... il y avait surtout Édith. Perverse, pieuse jusqu'à l'excès. Édith, assassinée par des rôdeurs, dont le fantôme hantait la pièce-chapelle d'une maison que Derville habitait.

Fallait-il le croire quand il affirmait qu'il l'avait achetée par amour pour la campagne ?

Alice avançait mentalement dans un épais brouillard et se perdait dans des chemins de traverse. Elle devait pourtant aller au bout de ses recherches car elle était dorénavant persuadée que la femme de ses cauchemars ne pouvait être qu'Édith.

29

Pour le réveillon de Noël, Alice laissa Bastien se rendre seul chez ses parents et accepta l'invitation de son père. Il avait parlé « d'une soirée sans chichis ». Elle s'y rendit en jean mais bien maquillée.

Derville avait mis les petits plats dans les grands : saumon fumé, foie gras maison, oie. Le repas de Noël se termina par une bûche.

– Ta mère adorait que je me mette aux fourneaux, dit-il.

Il saisit le soufflet pour ranimer le feu puis se retourna sur sa fille.

–Thérèse t'a bien élevée. Elle pouvait être fière de toi.

–Pas au point de me faire confiance, lâcha Alice. Elle avait ses secrets.

Leurs regards convergèrent en direction de Kalach qui gémissait dans son sommeil.

–J'ignore à quoi rêve cette bestiole, dit Derville.

Père et fille contemplaient le chien qui tressautait en se demandant si ses songes étaient peuplés d'ennemis à zigouiller ou d'os à ronger. Il ne se souviendrait de rien au réveil. Alice l'envia. Une chance, cette incapacité à se souvenir. Elle décida de se confier à Derville.

–J'en ai bavé quand maman est morte.

Elle déballa tout, son désarroi face au cadavre de sa mère, son sentiment d'extrême solitude, l'enfer mental qu'elle avait traversé, les cauchemars qui la terrorisaient. Derville l'écouta. Quand elle eut achevé son discours, il partit chercher des verres à liqueur et revint avec cognac et Williamine. Il remplit leurs verres puis extirpa un paquet de derrière un coussin.

–Cadeau, annonça-t-il.

Intriguée, Alice se débarrassa du ruban et du papier doré pour découvrir le présent. D'une boîte en carton, elle sortit tour à tour une robe longue à fleurs, un foulard indien et quelques bijoux.

–J'ai trouvé ces frusques au grenier, elles appartenaient à ta mère.

Alice mit à son doigt une bague représentant une tête de chat.

–C'est tout ce que j'ai trouvé. Ta grand-mère a dû jeter le reste, dit Derville.

–Parle-moi encore d'Édith.

–Je t’ai dit tout ce que je savais.

–Je rêve souvent qu’on me poursuit. J’ignore pourquoi mais je suis persuadée que c’est elle.

–Thérèse a dû venir ici avec toi et ta mémoire d’enfant a gardé le souvenir d’une grand-mère impressionnante. Édith semblait douée pour effrayer les gens.

Il y avait de la colère dans le ton de Derville. Ils partirent se coucher peu après minuit. Les yeux écarquillés, Alice tenta en vain de trouver le sommeil. Elle pensait à Édith.

Cédant à la tentation d’aller à sa rencontre, Alice quitta son lit pour se rendre dans la pièce-chapelle. Elle poussa la porte.

L’œil de bœuf qui faisait office de fenêtre laissait la pleine lune éclairer faiblement l’espace. Des ombres dansaient sur les murs, animées par le mouvement des feuilles qui depuis le jardin s’agitaient en sorcières sur la musique du vent. Récemment, Leila lui avait parlé des croyances africaines et des esprits malins qui se servent de nos illusions pour ouvrir la porte des enfers.

Alice demanda aux ombres magiques de la faire entrer en connexion avec sa grand-mère.

Elle ferma les yeux et se concentra sur les bruits qui animaient la nuit. Elle entendit le hululement d’une chouette et l’aboïement d’un chien dans le lointain. Le silence qui suivit l’enveloppa d’un épais manteau.

Elle s’enfonça au plus profond d’elle-même jusqu’à en oublier le lieu dans lequel elle se trouvait et les contours de son corps. Édith était là, Alice percevait sa présence qui rôdait, se rapprochait, l’encerclait d’un ruban noir. De la spirale maudite montait une forte odeur de terre mouillée.

La porte s’ouvrit soudain. La pièce fut inondée de lumière. En pleine transe, Alice poussa un cri et s’assit à même le sol en se recroquevillant.

Une silhouette se rapprochait, immense et menaçante. L’odeur de terre mouillée se mêlait à celle du sang, écœurante. Alice plaqua ses mains sur ses oreilles et enfonça la tête entre ses genoux avec la certitude qu’elle allait mourir. Elle appela sa mère car seule Thérèse pouvait la sortir de là, la prendre dans ses bras, la rassurer, lui expliquer que ce n’était qu’un cauchemar, l’un de ceux qu’elle faisait quand elle était toute petite et qu’elle croyait que les monstres se cachaient derrière les rideaux de sa chambre. Un liquide chaud coula le long de ses cuisses. Alice entendit prononcer son

prénom. A-li-ce ! Le monstre était malin, il prenait la voix de son père, celui qu'elle ne voyait jamais parce qu'il faisait le tour du monde pour le prendre en photo.

–Alice, calme-toi !

Alice reprit pied dans la réalité, reconnut Derville et se jeta dans ses bras. Elle lui dit qu'il y avait une entité, là, tout près, hostile, menaçante, prête à la tuer. Accrochée à lui, elle se releva, quitta la pièce maléfique, descendit l'escalier malgré ses jambes qui tremblaient. Derville la conduisit à la cuisine, fit chauffer du lait et lui tendit un bol.

–Tu n'es pas du tout guérie.

–Les consultations d'EMDR m'ont permis d'exorciser la scène de l'agonie de ma mère mais aujourd'hui, je sais que derrière le drame de sa mort s'en cache un autre et j'ai l'intime conviction que ma grand-mère en est l'actrice principale.

–Cela me revient. Elle te ligotait avec un chapelet et te forçait à débiter des Ave Maria, dit Derville en éclatant d'un énorme rire qui sonnait faux.

–Maman m'a caché beaucoup de choses. Je viens à peine de découvrir qu'elle avait un ami d'enfance, peut-être son premier amour. Connais-tu Carl Barreau ?

Derville laissa échapper le verre qu'il tenait à la main.

–Ne t'approche pas de ce type, il est dangereux.

–Nous sommes en bons termes.

–Un bon conseil, cesse de le fréquenter. C'est un dépravé qui collectionne les femmes, jeunes de préférence.

–Ne t'inquiète pas, je ne suis pas du genre timbre-poste à coller dans un album.

Derville tapa du poing sur la table si fort que Kalach sortit de sa béatitude.

–Je t'interdis de le revoir ! C'est peut-être lui qui te harcèle.

–Je ne suis plus harcelée et tu n'as pas d'ordre à me donner !

L'atmosphère était plus qu'électrique, Kalach en était à montrer les crocs. Dans l'âtre, le feu couvait.

–Cesse de fouiner, l'histoire de ta mère ne t'appartient pas.

–Je veux savoir ce qu'Édith vient foutre dans ma vie.

Derville apaisa son chien. Avec calme, il dit qu'il fallait laisser dormir les morts, que les tirer de leur sommeil éternel attirait en général pas mal

d'ennuis, des emmerdements, pour être plus précis, dont on ne pouvait imaginer les conséquences.

La voix de Derville tremblait exactement comme celle de Leila quand elle évoquait les esprits malins qu'elle redoutait.

OceanofPDF.com

Carl, Édith, Thérèse, les sommets du triangle infernal. Coincée à l'intérieur, Alice se heurtait à eux sans trouver de réponses à ses interrogations. Elle décida d'avoir une discussion avec Barreau. Il ne posa aucune question quand elle l'invita à déjeuner.

La réputation de Carl Barreau était sulfureuse. Il se disait qu'il organisait des soirées libertines, qu'il était un adepte de l'échangisme et des jeux sadomasos. *Cinquante nuances de Grey* en pleine Sologne, voilà qui déliait les langues, chacun y allait de sa version et ragotait. Alice se souvenait désagréablement du jour où Barreau lui avait perfidement ouvert les yeux sur les parties fines de Bastien et de Rebecca. C'était un homme dangereux. Comment s'était-il comporté avec Thérèse pour qu'elle cesse de le voir ?

Elle choisit l'une des meilleures tables de Romorantin, tint à choisir le vin mais laissa Carl le goûter.

–Un Romanée-Conti pour accompagner notre chevreuil aux cèpes, voilà ce que j'appelle un bon choix.

–Ma mère aimait le vin.

–Ne tournons pas autour du pot. Je sais que vous êtes la fille de Thérèse. Je parierais que vous vous interrogez sur les rapports que j'entretenais avec elle.

Barreau s'exprimait sur le ton qu'il aurait employé pour décrire une nappe en papier.

Ils s'interrompirent pour écouter le garçon de rang annoncer leur plat.

–Vous ressemblez beaucoup à votre mère. Ses cheveux étaient plus clairs. Elle était plus gaie, aussi. Il est vrai que vous êtes plus âgée qu'elle ne l'était quand nous avons cessé de nous voir. La trentaine rend rébarbatif.

Alice accusa le coup.

–Nous avons été très amis, poursuivit Barreau. J'ai détesté qu'elle parte du jour au lendemain sans prévenir. Ce sont de vieilles histoires tout juste bonnes à couper l'appétit. Régalons-nous de ce chevreuil et posez-moi vos questions.

Alice prit le temps de dévisager Barreau. Derrière le sarcasme elle perçut une grande tension.

–Je suis un peu, disons... malade, dit-elle, j’ai des douleurs, je fais des cauchemars et des crises d’angoisse. J’attribuais ces symptômes à la perte de ma mère mais j’ai acquis la conviction que mes maux sont liés à ma grand-mère. J’enquête comme je peux. Tout ce que vous pourrez me révéler sur la jeunesse de ma mère peut m’aider.

Barreau repoussa son assiette.

–Petite, Thérèse accompagnait sa mère quand elle apportait des légumes à la propriété. Nous jouions ensemble pendant que les adultes parlaient affaires et souvent, Thérèse restait toute la journée. De l’âge de cinq ans à notre majorité, chaque fois que nous venions en vacances ici, je rejoignais votre mère.

–Édith laissait faire ?

Un éclair de colère foudroya le visage de Barreau.

–Votre grand-mère était antipathique. Froide, calculatrice, elle représentait tout ce que je déteste. Je pense que dans son cerveau malade avait germé le projet de m’unir à Thérèse et d’accéder par ricochet à un statut social à faire pâlir ses voisines.

–Ma mère était-elle amoureuse de vous ?

–Je l’ignore. Toujours est-il qu’elle a quitté la Sologne à dix-huit ans et que je ne l’ai jamais revue.

–Voulez-vous un dessert ? demanda Alice pour détourner Barreau de souvenirs qui manifestement le bouleversaient.

–Un café me suffira.

Mal à l’aise, Alice tripotait la bague qu’elle portait à son majeur. Le geste attira l’attention de Barreau. Il pâlit.

–D’où vous vient ce bijou ?

–Je l’ai trouvé dans les affaires de ma mère.

–Vous ne devez pas porter cette bague, affirma Barreau.

–Elle est à moi, objecta Alice.

–Rangez-la dans un tiroir et oubliez-la.

Il n’en dit pas davantage et se dépêcha de quitter Alice.

–Quel drôle de type, déclara-t-elle le soir quand elle retrouva Bastien, revenu de son séjour chez ses parents. La bague de maman l’a

complètement déstabilisé. Il est parti comme si le diable était à ses trousses. À croire qu'il lui prête un pouvoir maléfique.

–Barreau est un peu taré mais nous avons tous nos bizarreries, répliqua Bastien.

Alice entoura de ses bras la taille de son compagnon et se pelotonna contre lui. Elle savoura la sensation de bien-être qui l'envahit.

–Alors, ces vacances en famille ?

–Plombées comme d'habitude par la présence invisible d'Antoine, répondit Bastien.

Au son du vent qui soufflait dehors, les morts faisaient la farandole. L'image était si puissante qu'Alice en frissonna. Les mains de Bastien qui s'aventuraient sur le bas de son dos l'aidèrent à rompre le sortilège. Un désir puissant s'empara d'elle, antidote au macabre. Bastien l'embrassa, elle cessa de réfléchir.

La bague à tête de chat brillait sous la lampe de chevet.

31

Les appels malveillants avaient cessé mais Alice recevait des paquets douteux, contenant des objets aussi insolites que des plumes de corbeau ou des mouchoirs ensanglantés. Ils arrivaient à son adresse professionnelle. Elle aurait payé cher pour démasquer l'expéditeur. Barreau ? Peu probable. Ce n'était pas son style. Alors qui ?

Malgré sa relation épanouissante avec Bastien, Alice restait sur le qui-vive et faisait toujours des cauchemars. Elle rêvait qu'elle avait un sabre à la main destiné à couper la tête d'un personnage allongé sur une civière. La reine de cœur du conte de Lewis Carroll ordonnait qu'on l'exécute. Alice se confia à Tiphaine. Ce matin-là, elles sirotaient un café. Alice appréciait ces respirations qui rythmaient la journée.

–C'est ton inconscient qui s'exprime dans ton rêve.

–J'adorerais savoir ce qu'il cherche à me dire.

–Il y a un secret dans ta famille ?

–Pas que je sache, mentit Alice.

On en revenait toujours à Édith qui aurait été parfaite pour incarner la reine de cœur.

– Renseigne-toi, tout de même. On sous-estime l'impact que peut avoir un secret de famille. Il se comporte en fantôme qui erre d'une génération à la suivante. Il se loge facilement dans l'inconscient des enfants et se manifeste par des tas de troubles.

Par la fenêtre elles aperçurent un chevreuil. Comme des gosses elles se précipitèrent pour l'observer avant qu'il ne s'enfuie. La maison de santé n'était pas qu'un lieu de travail. Elle abritait des pans de leur vie à tous. Ses murs étaient les témoins des amours récentes de Tristan et de Leila, de la nouvelle grossesse de Gaëlle, des déboires conjugaux d'Estève qui vivait les affres du divorce. La vie jouait sa partition avec ses aigus et ses graves, ses bonnes et ses mauvaises nouvelles, comme ces paquets dégoûtants qu'Alice recevait.

Elle calmait ses nerfs à vif dans de longues chevauchées dans la campagne. La force de l'animal, le bruit de ses sabots, l'air vif qui lui

fouettait les joues, lui faisaient du bien. Ensuite, dans le silence de l'écurie, la brosse à la main, elle se confiait à Elsa, la jument que Bastien lui avait offerte. Elle murmurait à son oreille tour à tour ses doutes, ses espoirs, ses rêves, lâchait ses émotions, laissait couler des larmes parfois.

Elle eut un jour la surprise de voir débarquer Derville.

– Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

– Bastien m'a dit que ton petit protégé avait besoin de bottes neuves, répondit-il. J'en ai apporté une paire pour qu'il l'essaye. Avec un peu de chance, ce sera la bonne pointure.

Les bottes étaient splendides, pleine peau, une folie pour un gosse.

– Elles sont magnifiques, dit Alice. Où les as-tu dénichées ?

– Dans une autre vie, répondit Maxime d'une voix rauque. Elles appartenaient à un gamin qui s'appelait Théo.

Derville s'assit.

– Je le revois en train de me sauter au cou le jour où je les lui ai offertes. J'avais écumé trois boutiques avant de les trouver.

Dans les minutes qui suivirent, Alice apprit que Théo avait des taches de rousseur et une petite cicatrice au coin de la bouche, qu'il adorait son poney Shetland prénommé Noisette et qu'il se passionnait pour le foot.

– Il avait huit ans.

– Et il est où, Théo ?

– À l'autre bout du monde avec sa mère et son frère.

Nouveau silence.

– Célia n'avait pas la patience de ta mère. Elle n'a pas supporté mes absences, mes retours difficiles parce qu'à l'époque, on n'avait aucun sas de décompression, aucune aide psychologique. On se posait comme des cons sur la vie normale, celle des gens qui vivent en paix et on pesait dessus avec nos têtes farcies de sang et de morts. Alors, on repartait à la première occasion parce que notre vie à nous était là-bas, là où la guerre gronde.

– Tu as aimé cette femme.

– Moins que ta mère mais elle avait un sérieux atout que Thérèse ne possédait pas. Célia n'avait pas Édith comme mère.

Derville regardait un point à l'horizon.

– Elle m'a largué. Ses mêmes me manquent. Ne t'attache pas à Jules, petite. Il n'est pas de ton sang et tôt ou tard, il s'éloignera de toi et tu pleureras.

Ils aperçurent Patate qui arrivait à la course.

– Jules va adorer ces bottes.

– Ne t'attache pas, répéta Derville.

OceanofPDF.com

Alice eut la surprise de voir le numéro de Barreau s'afficher sur l'écran de son portable.

–J'accepte de vous parler d'Édith et de Thérèse si vous m'expliquez où vous avez trouvé la bague que vous portiez l'autre jour.

–Dans les affaires de ma mère, je vous l'ai déjà dit, répondit Alice.

–Y avait-il une robe longue à fleurs parmi ses vêtements ?

–Oui, ainsi qu'un foulard indien.

Barreau marqua une pause qui ressemblait à une minute de silence.

–Je voudrais que vous passiez ces habits et que vous veniez chez moi.

Alice eut froid dans le dos. Selon les ragots, la fantaisie de Barreau n'avait aucune éthique.

–Demain, je termine à dix-sept heures, s'entendit-elle répondre.

–Parfait. Rendez-vous à la bergerie.

Alice se remémora le lieu, les murs tendus d'orange, les vinyles empilés, la guitare qui traînait.

–Que dira votre femme ?

–Elle est absente en ce moment.

Alice raccrocha sans faire de commentaire. Elle termina sa consultation à l'heure, rentra chez elle, fila dans sa chambre et ouvrit le carton que lui avait offert Derville. La robe était là, froissée par le temps qui avait ridé ses plis, un peu raide de se retrouver arrachée à l'oubli, exposée à la lumière.

Alice l'enfila. La jupe ample lui battait les chevilles, le corsage s'ajustait à son buste, les manches évasées, un peu trop longues, chatouillaient ses doigts. Alice tourna sur elle-même pour faire danser le vêtement dont les fleurs rouges, oranges et jaunes s'accordaient à sa chevelure. Elle se coiffa du foulard qu'elle noua autour de son crâne en bandana.

Ainsi vêtue, elle se rendit le lendemain chez Barreau. Peu rassurée, elle poussa la porte de la bergerie et attendit. Un parfum d'encens flottait dans le bâtiment faiblement éclairé par une lumière tamisée. Il faisait bon dans la pièce, Alice ôta la parka qu'elle avait enfilée par-dessus sa tenue trop légère pour ce mois de janvier. Barreau la retrouva debout au milieu de la pièce,

les bras croisés. Elle ne se retourna pas quand il entra et ne le vit pas marquer un temps d'arrêt.

–Ne dis pas un mot, contente-toi de m'obéir, dit-il.

Il lui ordonna de s'asseoir sur le pouf qui était près d'elle. Alice obtempéra.

–Prends cette guitare. Si tu t'en sens capable, joue, sinon, fais semblant.

Alice saisit la Sigma que Barreau lui tendait, plaqua quelques accords et, comme la guitare sonnait juste, entama *Farewell Angelina*. Elle avait grandi sur les airs de Joan Baez. Les paroles lui revinrent en mémoire, elle se mit à chanter. *Adieu Angelina*, adieu Thérèse, vous me manquez et le ciel entre en éruption, je dois aller vers le calme, la sérénité, loin de cette mise en scène absurde imaginée par un dérangé...

Barreau se pencha sur elle et lui caressa les cheveux.

–Je l'aimais à la folie. Ta peau a son parfum, murmura-t-il en laissant ses doigts d'attarder sur une joue puis descendre le long de son cou.

Alice s'immobilisa.

–Continue de jouer, ordonna-t-il.

Barreau s'éloigna d'un pas lent, alourdi de souvenirs.

–Elle savait vivre l'instant présent, caresser ses ailes de papillon, délicates mais capables de déclencher des tornades. Elle avait le génie des fous.

–Arrêtez de parler ainsi !

–Tais-toi !

Alice n'osa pas relever les yeux.

–Ta mère était instable. Édith la rendait dingue. Thérèse était capable de commencer une phrase en riant pour la terminer dans un torrent de larmes. J'adorais ces moments où elle se précipitait contre moi pour que je la rassure d'une frayeur soudaine. Ses chagrins s'envolaient aussi vite qu'ils s'étaient posés sur mon épaule.

Barreau se pencha au-dessus d'Alice. Ses mains plongèrent dans sa chevelure.

–La première fois que je t'ai vue, j'ai cru que le temps s'était arrêté pour me la rendre.

L'homme avait l'haleine chargée d'une forte odeur d'alcool.

–Thérèse s'est donnée à moi le jour de ses seize ans dans la vieille bergerie de ses parents, une bâtisse délaissée par Édith.

Les mains de Barreau caressaient les épaules d'Alice. Ou peut-être de Thérèse. Elles étaient chaudes, troublantes. *Farewell, Angelina, les valets et les reines ont abandonné la cour*, maman est morte et je dois m'en aller, échapper à cette mauvaise comédie.

—On a découvert l'amour ensemble. Elle portait cette robe et sentait bon comme toi. Je n'ai jamais oublié nos gestes, nos souffles qui se joignaient, nos enfances qui s'éloignaient.

—Taisez-vous, s'il vous plaît.

Les mains erraient plus bas, persuasives, envoûtantes.

—Quand elle est partie, j'ai cru mourir. Depuis, je n'ai plus jamais fait confiance aux femmes.

Les bras de Barreau encerclaient à présent les bras d'Alice, la retenant prisonnière. Elle eut mal.

—Je te hais de lui ressembler. Tu ravives ma douleur et c'est inexcusable. Tu dois payer pour cela.

—En recevant des boîtes de chocolat infestées de vers, hasarda sans y croire Alice qui recouvrait à grand peine ses esprits.

Sous le coup de la surprise, Barreau desserra son étau. Son rire tonitruant s'éleva dans la pièce. Alice prit ses jambes à son cou et s'enfuit. Dans sa course, ralentie par les cailloux du chemin qui s'incrustaient dans ses pieds nus, elle entendit de la musique. Sur la platine de sa jeunesse, Barreau faisait tourner un disque des Stones. *N'est-il pas temps de dire au revoir, Angie, je t'aime toujours.*

Ce type était vraiment dingue.

Derville tomba malade : une endocardite l'expédia à l'hôpital.

–Foutu cœur qui s'emballe pour un microbe, commenta l'intéressé.

Trait d'humour, unique manifestation de bonne humeur. La perspective de rester hospitalisé rendait Derville enragé. Alice tenta de l'apaiser et proposa de passer nourrir les animaux.

–Kalach déteste dormir seul.

–Je peux aussi m'installer chez toi, dit Alice.

Contre toute attente, Derville accepta. Le soir même, Alice s'installa au Hameau de l'Étang. Face à la bâtisse qui se fondait dans la nuit, cernée d'arbres qui grelottaient dans le froid, elle fut tentée par l'envie de faire demi-tour pour échapper à la présence spectrale d'Édith. C'était compter sans Kalach qui l'accueillit avec des aboiements joyeux. La peinture griffée de la cuisine, la plinthe mordillée par le chien, le coussin du sofa maculé de poils, faisaient barrage aux fantômes. Alice se détendit.

Elle se fit un sandwich et déboucha sans remords une bouteille remontée de la cave. Elle but un peu trop et s'endormit comme une masse au coin du feu qu'elle avait allumé. Une truffe humide la réveilla le lendemain matin.

–Salut, toi, lança-t-elle en caressant la tête du chien, prêt pour le week-end ?

Alice s'extirpa du canapé pour regarder par la fenêtre. Il faisait beau. Elle avala son petit déjeuner, prit une douche, enfila son jogging et chaussa ses tennis. Kalach délira quand elle saisit sa laisse.

L'air frais piquait agréablement les joues. Tout n'était que silence et lumière. De l'autre côté de la clôture, le bois de Derville se détachait sur le ciel pur. Alice décida de le visiter. Elle contourna la façade et jeta un regard à la bergerie abandonnée, si semblable à celle de Barreau. Pourquoi Derville n'avait-il pas restauré le bâtiment ?

Alice avisa un sentier qui semblait y conduire et s'y engagea en se contorsionnant pour éviter les ronces qui cherchaient à s'agripper à ses vêtements. L'endroit lui semblait familier alors qu'elle n'était jamais venue se promener par là. L'impression était désagréable. Hostile, le sol se

dessinait à peine et comme Kalach ne pointait pas son museau, Alice fit demi-tour de peur de se perdre. Elle termina la balade en petites foulées. Le toit percé de la bergerie dessinait une sorte de sourire narquois.

Elle rejoignit Derville en début d'après-midi.

–Je suis foutu, déclara-t-il, quand elle entra dans la chambre.

–Faux. J'ai croisé l'interne qui m'a affirmé que les antibiotiques commençaient à faire effet. Ton cœur tient le coup.

–Alors, qu'ils me laissent sortir.

Alice fit diversion en collant sous le nez de son père des magazines. Chasse, pêche, paysages grandioses du monde entier. Derville se radoucit.

–Tu t'en sors avec les bêtes ? demanda-t-il.

–Par opportunisme, le chat me fait bonne figure. Kalach est plus sincère. On va faire le tour de ton bois, tous les deux.

Derville se rembrunit.

– Ne t'y aventure pas seule, les sangliers pullulent. Attends-moi.

Alice changea de sujet, affirma que la campagne lui faisait du bien. Elle ne parla pas de la bergerie.

–Évite de passer ici tous les jours, maugréa Derville.

Elle riposta, venir le voir était une source inépuisable de joie, d'ailleurs, le service était sous le charme, les infirmières s'extasiaient devant les mots fleuris qu'il employait pour leur parler : « Allez-vous faire foutre avec vos seringues de merde ! » Derville se détendit.

–Quand ils en auront bien marre de moi ils me laisseront sortir, dit-il avec un sourire de sale gosse.

Alice quitta son père en fin d'après-midi. Avant de retourner au Hameau des Étangs, elle repassa par chez elle pour prendre quelques affaires, notamment la clé USB sur laquelle elle stockait les informations concernant la jeunesse de Thérèse : vieilles photos scannées, coupures de journaux de l'époque, retranscription des témoignages de madame Mercier et d'Henriette. Elle comptait passer son dimanche à les relire pour en tirer des informations.

Il était plus de six heures quand elle rentra chez Derville. La nuit était noire, il pleuvait. Alice frissonna. Elle observa la façade qui se dessinait sous l'éclairage public. L'œil de bœuf du premier étage la narguait, suggérant que derrière sa vitre, Édith s'affairait dans la pièce-chapelle. Kalach dissipa son malaise en l'accueillant joyeusement.

– Nous allons rester ensemble, décida-t-elle en caressant la tête du chien.

Pas question qu'elle voisine avec sa grand-mère. Elle dormirait dans le bureau de Derville avec Kalach à ses pieds. Elle y pénétra et regarda autour d'elle. Cette pièce tranchait avec le décor du reste de la maison. C'était un ovni posé dans le jardin d'Édith, un lieu inaccessible à son pouvoir, une sorte d'antidote. Tout ici était à angle vif, depuis le bureau aux lignes épurées jusqu'à la lampe posée dessus dont les formes étaient géométriques. Au mur, un tableau représentant des rectangles qui s'emboîtaient. Et partout des poufs carrés. Les teintes allaient du blanc crème au marron foncé. Il n'y avait pas de place pour l'arrondi du doute.

Après avoir avalé une salade, elle déplia le canapé-lit et fixa le plafond. Si la chambre à coucher est la pièce la plus intime d'une maison, le bureau est la plus personnelle. L'inflexibilité des formes suggérait que Derville pouvait être méticuleux, précis et froid. Tout le contraire de ce qu'il laissait paraître avec ses allures de sauvage. C'était un drôle de type.

Fatiguée par sa longue journée, elle s'endormit vite mais se réveilla dans la nuit en sachant que le sommeil allait longtemps la fuir. Autant se lever et commencer à éplucher les témoignages d'Henriette qu'elles avait apportés. Elle ne trouva aucun élément nouveau qui lui permettrait de comprendre pourquoi sa mère avait été si discrète au sujet de la mort d'Édith. Elle amorça une liste à la Prévert : envie d'oublier ? Peur de choquer sa fille ? Rien de bien convaincant.

Elle s'étira, regarda le bureau sur lequel elle avait posé son ordinateur et distingua une rainure. Ses doigts suivirent l'irrégularité du bois qui traversait la longueur du meuble de part en part.

Le tiroir secret renfermait cinq photos. Sur la première on voyait un nouveau-né. Sur la seconde, un bébé se tenait debout, les mains agrippées à une chaise. On le devinait château branlant face à ses premiers exploits.

Alice saisit d'une main tremblante le troisième cliché. Une petite fille soufflait les deux bougies de son gâteau d'anniversaire, joues rebondies, couettes cernées de ruban blanc. La même photographie avait trôné des années durant sur le bureau de Thérèse. Les deux autres photos dataient de ses 3 et 4 ans.

– J'y crois pas ! s'exclama Alice.

Elle exhala un profond soupir. Derville avait suivi la croissance de sa fille avec la complicité de Thérèse. Devait-elle s'en réjouir ou bien vouer aux

gémonies les cachotteries de ses parents ?

Une clé USB voisinait avec les photos. Dévorée par la curiosité, Alice s'en empara et la brancha sur son PC. Il était plus de sept heures quand Bastien l'interrompit dans sa tâche en lui téléphonant.

–Rejoins-moi, dit-elle, je viens de tomber sur une pépite.

La maison s'éveillait. Le chat en décousait avec son griffoir, Kalach gémissait à cause de sa vessie pleine. Il était temps de le faire sortir, de mettre en route la cafetière.

Bastien la rejoignit en un temps record.

– Quand tu verras ce que j'ai trouvé, tu resteras scotché à ton siège.

– Ton enquête sent le purin.

Alice ignore la remarque.

De l'autre côté de la cloison, Kalach poussait des gémissements pathétiques.

–Je vais le libérer, dit Bastien.

–Tu vas te faire croquer.

–Kalach ne me fera pas de mal. Quand ton père vient m'aider aux écuries, il l'emmène toujours.

Alice marmonna quelques paroles dont il ressortait qu'elle aurait pu rester chez elle au lieu de garder un cabot qui avait un plan B pour ne pas crever de faim en l'absence de son maître. Quand Bastien revint avec le chien sur les talons, elle l'entraîna dans le bureau de Derville.

–Regarde ce que j'ai trouvé.

Elle montra les photos à Bastien.

– Jamais je n'aurais pensé trouver ici un album de famille, dit-elle. Je comprends de moins en moins le comportement de mes parents.

Elle brandit une clé.

–Quand tu as appelé, j'allais découvrir ce qu'il y a là-dessus.

La clé contenait trois fichiers. Le premier renfermait des fichiers administratifs : acte notarié de la maison, factures diverses.

Alice ouvrit le second dossier. Il concernait Thérèse. Etonnée, Alice découvrait sa mère comme elle ne l'avait jamais vue, espiègle, cheveux emmêlés par le vent, en train de faire la grimace devant le Colisée ; pêchant la crevette en maillot de bain et bottes en caoutchouc ; à califourchon sur le dos d'un âne. La sage Thérèse au sourire éphémère, la mère grave qui savait

écouter les premiers chagrins d'amour, avait été cette fille fantasque qui s'était épanouie dans l'amour d'un homme.

–Sans moi, mes parents ne se seraient pas séparés, murmura Alice.

Elle en revint à sa lecture. Des coupures de journaux défilèrent, avec des photos de Thérèse, qui avait à présent la quarantaine et ne vivait plus en couple depuis longtemps.

–Derville l'a traquée sur Internet pour retrouver ces vieilleries, s'étonna Alice. Je me souviens de ces clichés.

Thérèse, qui avait une passion pour les travaux manuels, avait à cette époque créé une association qu'elle avait baptisée TM Mémé and Co pour regrouper jeunes enfants et personnes âgées autour d'activités diverses, ateliers de pâte à sel, origamis, dessin.

–Derville n'a jamais oublié ma mère, commenta Alice. Il nous a regardées vivre de loin.

Elle ouvrit le troisième fichier. Quatre articles de journaux défilèrent. Tous parlaient de la mort d'Édith. Bastien et Alice les lurent en silence.

Vive émotion ce matin, suscitée par la découverte hier du corps d'une femme âgée sauvagement assassinée par des inconnus. Édith Bonnel a été retrouvée morte au fond de son jardin. C'est sa fille Thérèse qui l'a découverte. « Je ne venais plus en Sologne depuis des années mais je téléphonais régulièrement à ma mère. L'après-midi précédant le meurtre, elle m'a appelée. Elle était inquiète car elle avait entendu des bruits anormaux dans le jardin. Je lui ai conseillé de contacter la gendarmerie mais comme elle a refusé, j'ai pris ma voiture. »

La voix bouleversée par le chagrin, Thérèse Bonnel témoigne de son effroi quand elle a retrouvé sa mère.

Suivaient quelques entrefilets qui expliquaient que l'enquête piétinait. Il y avait enfin un article qui mentionnait que la gendarmerie concluait à une tentative de cambriolage. Les armoires vidées dans les chambres du premier étage, la disparition d'une boîte contenant quelques bijoux, une boucle d'oreille retrouvée dans la cour, allaient en ce sens. On supposait que madame Bonnel les avait surpris et s'était enfuie, qu'ils l'avaient rattrapée puis tuée.

–Pourquoi Derville a-t-il racheté cette maison à ma mère après une histoire pareille ? demanda Alice qui butait sans cesse sur cette question.

–Parce qu'elle le lui a demandé, proposa Bastien.

–C’est ce qu’il m’a dit. Il aurait accepté à cause du prix modique et de son attirance pour la région. Je ne parviens pas à croire que ce soit la seule raison. Il s’est passé des années avant qu’il l’habite. La bâtisse devait être quasiment en ruine. Je n’imagine même pas le prix des travaux.

–Un reste de culpabilité à ton égard, sans doute. La mauvaise conscience de t’avoir abandonnée.

–Possible, maugréa Alice.

Un dernier article restait à lire. Il concernait le déroulement de l’enquête. Elle avait duré plusieurs semaines. On avait fouillé le hameau de fond en comble, relevé des empreintes, interrogé le voisinage, à savoir la seule personne qui vivait à proximité des Bonnel. Elle n’avait pas vu les rôdeurs. Le commandant de gendarmerie avait sans succès fait un appel à témoins. L’homme s’appelait Alain Lefort.

– Je l’ai rencontré le jour où tu avais organisé la conférence sur la psychoboxe et je l’ai revu chez Barreau, dit Alice. Il va pouvoir m’aider.

34

Alain Lefort habitait Romorantin. Par chance, il n'était pas sur liste rouge. Alice le contacta. Il accepta de la recevoir.

–Votre coup de fil m'a surpris. Je suis ravi de vous revoir.

Alice lui serra la main en l'imaginant en uniforme. C'était facile car il gardait une prestance très militaire.

–Je suis la petite-fille d'Édith Bonnel.

–Je l'ai compris lors de notre première rencontre. La ressemblance avec votre mère est frappante. Nous nous fréquentions quand nous étions jeunes.

Lefort désigna un siège. Alice s'assit.

–Vous avez dirigé l'enquête sur la mort de ma grand-mère, dit-elle.

–En effet, répondit Lefort. C'est l'un de mes échecs les plus cuisants. Je ne suis jamais parvenu à retrouver le ou les coupables.

Lefort avait l'air sincèrement contrarié. Il expliqua que le principal suspect, un homme violent et alcoolique, avait finalement été innocenté grâce à un alibi en béton.

–Les coupures de journaux que j'ai lues ne mentionnent pas la présence d'un enfant sur les lieux du crime, poursuivit Alice.

–Pourquoi cette remarque ? demanda Lefort

–Je suis sûre d'avoir été là.

Lefort eut l'air surpris. Alice insista.

–C'est totalement irrationnel mais c'est une certitude.

–Vous accompagniez en effet Thérèse mais elle est rentrée seule dans la maison. Elle vous a laissée dormir dans la voiture pour partir à la recherche de sa mère. Vous n'avez pas vu la scène du crime. Après avoir découvert le cadavre, elle a eu la présence d'esprit de vous confier à une voisine.

–Comment pouvez-vous en être sûr ?

–La voisine était ma mère. Elle s'est occupée de vous pendant que Thérèse répondait aux questions de mon équipe.

Lefort passa la main dans ses cheveux à plusieurs reprises.

–Je suis surpris que Thérèse ne vous ait pas expliqué tout cela.

–Maman ne parlait jamais de son passé. Je n’étais pas au courant pour l’assassinat. J’ignorais même avant de m’installer dans la région que la maison du Hameau des Étangs appartenait à ma famille. Je suis donc obligée de me renseigner pour tout. Dites-moi ce que vous savez de Barreau.

–Je le connais assez mal.

–Vous faisiez partie de la même bande de copains, objecta Alice.

–Les gens changent. En dehors de quelques parties de poker, nous ne partageons plus rien. Carl ne me fait pas ses confidences.

La tension des mâchoires trahissait l’agacement.

–Je n’ai gardé aucun souvenir des jours qui ont encadré le crime. C’est bizarre, non ? poursuivit Alice.

–Vous étiez petite.

Alice se leva pour prendre congé.

Obsédée par son amnésie, elle interrogea Tiphaine.

–Personne n’est d’accord sur l’âge auquel la mémoire autobiographique, celle qui stocke les souvenirs de vie, se met solidement en place. On estime l’âge moyen à sept ans. Tu n’en avais que cinq au moment de la mort de ta grand-mère.

–Alors, pourquoi cette impression de déjà vu que j’éprouve de plus en plus souvent quand je suis chez mon père ?

–Des souvenirs fragmentaires, sans doute.

–Et la femme qui me pourchasse dans mes rêves, à qui je pense automatiquement quand j’entends le carillon sonner chez Derville, tu penses qu’elle se terre dans mon inconscient ?

Tiphaine se glissa derrière son bureau et chaussa ses lunettes, adoptant la posture de soignante qui, finalement, convenait à la situation. Alice décida d’aller plus loin dans ce qui n’était plus un échange entre collègues mais bien une relation d’aide.

–C’est toujours la même femme. Elle a de longs cheveux gris et me menace. Elle brandit au-dessus de ma tête un objet. Je sais qu’elle va me frapper.

La peur s’invitait alors. Elle s’infiltrait partout comme de l’eau froide et sale, distillait son poison, figeait le geste, éteignait la voix, serrait la gorge, paralysait la pensée.

–Cette femme est Édith, conclut Alice. Comment cela est-ce possible si maman ne venait jamais la voir ?

–Ce que ta mémoire te restitue a forcément un sens, dit Tiphaine.

Alice se détendit, soulagée d’être prise au sérieux.

–Peut-être qu’en définitive, ta mère voyait la sienne et t’emmenait avec elle. Édith a pu te faire peur et tu l’as oubliée.

–Maman savait garder ses secrets, maugréa Alice.

–Elle n’a pas eu raison. Mentir à un enfant est une terrible erreur car en taisant une situation, on alimente son imagination.

Alice se revit, recroquevillée dans la chambre-chapelle, terrorisée par le fantôme d’Édith puis confondant Derville avec un monstre.

–Crois-tu aux esprits maléfiques, Tiphaine ? demanda-t-elle.

–Si ta grand-mère t’a d’une façon ou d’une autre fait du mal, nous devons comprendre comment elle s’y est prise, répondit la psy.

Malgré son jeune âge, Tiphaine était une pro aguerrie. Alice se sentit soulagée de s’être confiée à elle.

–Elles te servent à quoi, tes lunettes ?

–Juste à paraître plus âgée. Ma vue est excellente.

Leila venait de déposer un paquet sur le bureau.

–Cadeau ! et ça ne vient pas d'un labo.

Alice posa machinalement l'envoi sur la pile de son courrier professionnel et consulta sa liste de rendez-vous. Avec un peu de chance, elle pourrait terminer suffisamment tôt pour passer voir madame Mercier à l'EHPAD. La vieille dame perdait de plus en plus la tête mais son visage s'éclairait quand elle reconnaissait son médecin.

–Ne te mets pas en retard pour le déjeuner, dit Leila, on a un buffet libanais offert par une visiteuse médicale.

–Je pense que je vais pouvoir me libérer à l'heure, répondit Alice.

Elle se mit au travail et termina sa consultation dans les temps. Il lui restait quelques minutes pour dépouiller sa correspondance, réduite à quelques lettres depuis l'avènement du courrier électronique que la magie de l'informatique déposait directement dans le dossier du patient.

Elle leva les yeux. Le printemps accrochait ses premiers bourgeons aux arbres. Elle se sentait heureuse depuis qu'elle partageait la vie de Bastien. Elle avait rendu son appartement pour s'installer à la Ferme du Cerf.

Maxime venait souvent les rejoindre. En compagnie de Bastien, il se montrait sous un autre jour. Son visage s'éclairait quand il parlait de la nature et des animaux. Il avait un don avec les chevaux. Bastien lui confiait les siens et l'appelait à l'aide quand un enfant autiste éprouvait de la crainte pour les approcher. L'homme déséquilibré par l'alcool, le trop impulsif, savait se montrer doux, trouver les gestes, les mots et les silences qui apaisaient les enfants et leur permettaient d'entrer en connexion avec l'animal. Alice se surprenait à l'admirer. Apaisée par la douceur de sa nouvelle vie, elle prenait de la distance. Édith l'obsédait moins.

Alice en vint au paquet. Quelques feuilles de papier froissé masquaient son contenu. Elle s'en débarrassa et saisit le carnet placé au fond de la boîte. Intriguée, elle en tourna les pages. Sur la dernière, quelqu'un avait tracé des mots à glacer le sang.

Alice se mit à trembler. Le cauchemar recommençait. Elle eut envie de hurler mais ce n'était pas le moment de flancher. Inutile de mettre la puce à l'oreille de Marlène et de déclencher un feu roulant de questions. Elle décida de faire honneur au buffet, de gober avec une expression sereine le discours de Gladys, la visiteuse médicale du jour, en train de vanter les mérites de son produit et de supporter sans piper les soupirs excédés d'Estève.

Autour d'Alice, les mots volaient de bouche en bouche comme des oiseaux fous. Incapable de se concentrer sur les échanges, elle hochait la tête d'un air entendu.

Par bonheur, Estève choisit d'éreinter la blonde Gladys, ce qui détourna l'attention. Alice regarda son confrère avec mépris. C'était si facile de mettre en difficulté une pauvre fille sous le prétexte qu'elle ne pouvait pas répondre avec précision à ses questions. Alice eut une bouffée de colère. C'est qu'il était vicieux, Estève, bien plus que savant. Cent mille euros pariés qu'il avait fouillé Internet avant de faire son show. Crucifiée, Gladys semblait au bout de sa vie.

Alice en revint au carnet. *Gloire à toi, Satan*. Les mots inscrits sur la dernière page firent irruption dans sa conscience. *Gloire à toi, Satan*, la réplique phare de *Rosemary's Baby*. Le film préféré de Thérèse qu'elles regardaient ensemble, roulées dans une couverture, en buvant des tisanes.

Le visage de Barreau s'imposa. Qui d'autre que ce détraqué pouvait avoir imaginé un scénario pareil ? Alice repoussa de toutes ses forces le souvenir de ses bras qui l'encerclaient et l'attraction trouble qu'elle avait éprouvée pour ce pervers. Elle ne l'avait pas revu depuis leur sinistre rencontre dans sa bergerie.

– Ça va ? demanda Marlène.

– Très bien, répondit Alice en prenant sur elle pour masquer son trouble.

Barreau l'obséda plusieurs jours car elle reçut les jours suivants des messages glauques. Elle n'osait plus ouvrir son courrier. Ses tocs la reprenaient, la contraignant à replacer méticuleusement les objets sur son bureau, à rectifier l'agencement des dossiers, à multiplier les douches.

Seules ses visites à Louise l'apaisaient. Elle retrouvait sa sérénité dès qu'elle franchissait le seuil de la longère. Alice s'invitait souvent à déjeuner. L'air était doux. Louise, qui avait sorti le salon de jardin, déposait sur la table des ardoises chargées de fromage et de charcuterie. Sous sa

surveillance, Alice avalait jusqu'à la dernière miette et repartait calme et repue, capable d'affronter ses patients autrement qu'avec une boule de stress au ventre.

Louise n'était cependant qu'un antidote éphémère à son trouble car les messages se multipliaient, menaçants, parlant de sortilèges et autres représailles à craindre si elle ne quittait pas la région. Ils étaient tous signés Roman Castevet. Une allusion de plus à *Rosemary's Baby*.

Alice dormait mal. Elle finit par contacter Alain Lefort.

– Comment arrêter ça ? demanda-t-elle, Je ne tiens pas à ébruiter l'affaire. J'ai pensé que vous pourriez m'aider.

– Je crains que l'enquête tourne court. Trop peu d'éléments pour avancer une hypothèse.

Alice repartit déçue. Pour desserrer l'étau qui martyrisait sa poitrine, elle ressortit sa boîte de bromazépam et ingurgita une barrette. La matinée du lendemain la retrouva au point zéro de son évolution.

Vinrent les maux de tête et les hallucinations sensorielles, des odeurs de terre, des bruits de pas, des flashes lumineux. Allongée à côté de Bastien, en proie à des insomnies, Alice avait l'impression qu'une femme s'asseyait sur leur lit. Elle envisagea sérieusement le pépin et consulta Fabre. Le psychiatre proposa un bilan.

–Par prudence, précisa-t-il.

Alice passa un électroencéphalogramme qui s'avéra normal.

–Bonne nouvelle, je ne suis pas épileptique, dit-elle lorsqu'elle revit Fabre.

–Je vais vous prescrire une IRM cérébrale.

–On verra plus tard.

–Reculer ne sert à rien, insista Fabre.

Alice fit la sourde oreille et en revint à ses patients. Elle avait du mal à terminer ses consultations, de plus en plus chargées car elle avait bonne réputation. La crainte d'avoir une tumeur cérébrale la taraudait. Celle d'être victime du diable également. Elle ne partageait sa peur avec personne et s'entêtait à faire bonne figure. Elle finit par se prescrire elle-même une IRM et noya sa peur dans le travail. À cran, elle s'emportait pour un rien.

– Tu deviens invivable, s'écria un soir Bastien.

Déterminée à taire la raison de son revirement d'humeur, Alice partit s'enfermer dans sa chambre. Une violente migraine la projeta sur le lit. Elle se roula en boule et ne bougea pas d'un pouce quand Bastien la rejoignit. Il se méprit sur sa posture, voyant de l'agacement là où il n'y avait que douleur. Il se leva et prit entre ses doigts le menton d'Alice pour la forcer à le regarder.

–Arrête, j'ai mal, dit-elle, sonnée par le marteau piqueur qui s'attaquait à son œil gauche.

Interdit, Bastien la vit adopter une position fœtale et poser ses mains sur les yeux pour échapper totalement à la lumière.

–Migraine, expliqua-t-elle, laisse-moi.

Bastien s'en fut mais revint bientôt. Alice n'avait pas bougé d'un pouce. Elle dormait. Le lendemain matin, il la trouva en train de s'affairer dans la

cuisine, pâle avec de vilains cernes.

–Tu ne vas pas bien, toi, en ce moment.

–Je passe une IRM ce matin. Presse-toi, je ne tiens pas à me mettre en retard.

Bastien se plaça derrière Alice et l’embrassa dans le cou.

–Tu comptais m’en parler quand ?

–Jamais.

–Je t’accompagne.

–Non, je préfère être seule.

Bastien n’insista pas. Alice entendit le bruit de la porte qui se refermait. Elle évolua en automate jusqu’à l’heure de son rendez-vous, se laissa perfuser, s’allongea docilement dans le tunnel, puis s’appliqua à ne pas bouger comme on le lui demandait. Ses idées s’entrechoquaient dans la peur.

Sous ses paupières closes défilaient des images de cerveau enlaidi par des taches morbides. Tumeur primaire, métastase d’une cochonnerie quelconque... Les diagnostics dansaient une farandole maudite. Elle envisagea sérieusement une issue fatale. Bastien, Derville, elle les aurait voulu là, à l’attendre de l’autre côté de la cloison. Rester calme, ne pas paniquer, éviter de penser à Thérèse aux prises avec son cancer.

Elle pensa à Jules. Comment réagirait-il si elle mourait ? Elle l’imagina debout devant son cercueil avec cette expression particulière qu’il avait quand il évoquait le décès de ses parents. Alice s’en voulut de l’avoir mis en confiance, l’enfant s’était attaché à elle à présent. il aurait de la peine si elle mourait...

–L’examen est terminé.

La voix off l’extirpa de son délire. Elle se releva et rejoignit directement le radiologue qu’elle connaissait bien.

–Alors ? demanda-t-elle.

Refoulant sa peur, elle se pencha sur l’écran pour examiner les images. Son esprit égaré ne lui permit pas de les analyser.

–Tout est nickel, répondit le confrère.

Alice rejeta la tête en arrière et savoura l’instant présent. La chape de plomb qui pesait sur ses épaules disparut. Elle prit la vraie mesure de l’épreuve que traversaient les gens quand ils attendaient un diagnostic avec

la peur au ventre. Quand elle ressortit du centre d'IRM, elle vit le ciel et le soleil tels qu'ils étaient, des pépites qui rendaient la vie plus belle.

Et c'était encore plus délicieux parce que Bastien était là. La surprise lui arracha un cri de joie. Elle se blottit dans ses bras.

–La neurochirurgie se passera de moi, annonça-t-elle, Fabre va devoir pondre un diagnostic.

–On rentre, décida Bastien.

En arrivant, Alice releva la boîte aux lettres. Elle contenait des prospectus et une enveloppe en papier kraft. Alice l'ouvrit et poussa un cri. Elle éclata en sanglots compulsifs.

Alice regardait fixement la tête de grenouille qu'elle avait découverte dans l'enveloppe. Elle acheva son récit.

–Voilà, dit-elle à Bastien, tu sais tout maintenant.

–Qui peut t'en vouloir à ce point ?

–Quelqu'un qui connaissait ma mère et son goût pour les films morbides, répondit Alice en se remémorant le mot au fond du paquet, *Gloire à toi, Satan*. Elle frissonna.

–Je pense que c'est Barreau.

Qui d'autre remplirait les critères ? Fou, obsédé par le passé et dangereux. Alice sentit ses joues s'empourprer en se souvenant du désir qui s'était emparé d'elle dans la bergerie.

– Je le hais, dit-elle.

Perturbée, elle prit quelques jours pour se reposer. Marlène ronchonna vaguement à l'idée d'allonger sa plage de consultation mais reconnut qu'un peu de repos ne serait pas du luxe.

–Inutile de frôler le burn-out, conclut-elle.

La tension nerveuse retomba. Les deux premiers jours, Alice passa le plus clair de son temps à dormir et à traîner dans les écuries, remuer la litière, brosser les bêtes, curer leurs sabots. Les chevaux l'apaisaient. En leur compagnie, elle parvenait à mettre à distance son trouble. Barreau planait en voutour au-dessus de sa tête mais n'avait pas accès aux box. C'était irrationnel mais thérapeutique.

Elle rendait de fréquentes visites à Louise et retrouvait en ces occasions la chambre qu'elle avait occupée quand elle était arrivée en Sologne. Louise la louait rarement et, par bonheur, elle était inoccupée pour un bon moment. Alice s'allongeait sur le lit pour écouter de la musique et mâcher du chewing-gum. Elle alternait Chopin et Stromae, goût fraise et saveur menthe, regardait sa montre en attendant l'heure du goûter : des pâtisseries que Louise déposait sous son nez et du jus de pomme directement acheté au producteur. Pour un moment, Barreau disparaissait.

L'homme envahissait le mental d'Alice au point qu'elle en rêvait la nuit. Il s'associait à Édith pour peupler ses cauchemars. Édith qui martyrisait Leila, enfonçait un pieu dans sa peau d'ébène et en faisait jaillir un sang vermeil.

Alice criait sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche et se débattait en vain. Avec l'énergie du désespoir, elle luttait contre les mains qui la retenaient prisonnière, des mains aux doigts bagués de têtes de chat. Leila la mettait en garde contre les esprits malins tandis qu'Édith s'approchait, menaçante, brandissant une grenouille décapitée.

– Je mangerai la tête, dit-elle un soir de pleine lune avec la voix de Barreau.

Alice se réveilla en hurlant. Avec la puissance d'un démon, le rêve refusait de s'évanouir et suggérait que l'esprit était là, tapi dans un coin de la pièce, prêt à nuire. Bastien dut user de patience pour ramener Alice à la réalité.

Elle ne se rendormit qu'aux premières lueurs de l'aube et se réveilla en sursaut quand Bastien se leva. Elle le suivit dans la cuisine, le regarda faire couler le café, le verser dans des bols, sortir du frigo le jus d'orange.

–Tu aurais dû me raconter tout ça plus tôt, dit-il.

–Je ne voulais pas te perturber.

–On va faire face ensemble.

–Fouiller les cercueils n'est pas vraiment ton truc.

–Je n'ai pas envie de refermer le tien, répondit Bastien.

Il y avait de la peur dans ses yeux.

– J'ignore qui est le cinglé qui cherche à t'effrayer mais je suis certain que ses menaces sont sérieuses, reprit-il.

– C'est Barreau.

– Il n'a aucun intérêt à te faire partir.

– Il règle un vieux compte à travers moi. Il n'a jamais digéré sa rupture avec maman.

– Barreau est trop prudent pour mettre en danger sa sécurité.

– Il ne risque pas grand-chose, remarqua Alice.

Bastien la prit dans ses bras.

– Il y a quelques années, dit-il, sa propriété a été cambriolée. Il a surpris les types et leur a tiré dessus. L'un d'eux a été blessé. Malgré ses relations, Carl a été condamné à de la prison avec sursis. Depuis, il évite de faire des vagues.

– Si ce n'est pas lui, qui est-ce ? s'exclama Alice.

Alice reprit ses promenades à cheval dans la forêt. La nature l'apaisait. Elle aimait mettre sa monture au pas, humer l'odeur des pins sylvestres, guetter les faisans et les renards qui traversaient le chemin qu'elle remontait.

Jules, qui montait à présent très bien, l'accompagnait parfois. Ils gardaient l'un et l'autre cette habitude qu'ils avaient prise de dessiner en silence dans le bureau d'Alice. Il leur arrivait de mettre pied à terre pour fouler les tapis de mousse envahis par les fougères et rechercher les jacinthes et les sceaux de Salomon.

Un dimanche, Alice et Bastien rejoignirent Derville pour une partie de pêche sur son étang. Les hommes s'étaient mis en tête de rapporter des perches pour le déjeuner. Ils venaient de s'installer au bord de l'eau et de lancer leurs lignes. Alice avait pris son appareil photo et guettait les sarcelles et les hérons. Elle prit quelques clichés puis se mit à rêvasser. Elle imagina les femmes qui moins d'un siècle plus tôt, faisaient rouir le chanvre et le lin, déléguant à l'eau la tâche de séparer l'écorce textile de la tige. Plus tard elles tissaient l'étoffe.

De temps à autre, elle observait le profil de son père. Il avait repris des joues et paraissait plus jeune. Entourée des hommes qu'elle aimait, Alice se sentait bien et Barreau avait disparu derrière la brume qui les avait accueillis quand ils étaient arrivés tôt dans la matinée. Bastien ramena deux perches, Derville dut se contenter d'une seule prise.

On remballa, puis les hommes se mirent aux fourneaux et l'on dévora les poissons de bel appétit. Au café, les hommes ébauchèrent le projet de pêcher le brochet. Alice les abandonna pour faire un tour de jardin. Elle partit avec Kalach sur les talons. Le temps virait à l'orage. Un épervier volait dans le ciel gris. Alice le vit tourner au-dessus de la vieille bergerie. Elle aurait voulu le rejoindre pour regarder à travers le toit percé. Les lieux abandonnés la fascinaient. Il lui semblait que, derrière leurs murs, les âmes perdues pleuraient leur vie interrompue et cognaient aux murs pour sortir de leur malheur. Est-ce que Thérèse s'y aventurerait quelquefois ?

L'oiseau décrivit un arc de cercle avant de fondre en piquet sur sa proie. Un éclair zébra le ciel. Alice eut soudain froid.

Le jour de sa reprise, Alice grimaça en constatant que Rébecca Barreau s'était inscrite à sa consultation.

–Je lui avais demandé de voir Marlène, dit-elle à Leila en ronchonnant.

–Détends-toi. En dehors d'elle, tu n'as que des amours et même Jules. Il a la varicelle et râle à l'idée de louper son concours hippique.

Alice se détendit à l'idée de voir le gosse. La tension qu'elle ressentait dans la nuque depuis le matin réapparut quand Rebecca Barreau pénétra dans son bureau. Carl accompagnait sa femme. Malgré les propos rassurants de Bastien, Alice restait sur ses gardes.

Elle se concentra sur sa patiente.

– Je viens de regarder vos examens, tout est nickel. Rien qui explique vos maux de ventre, dit Alice en prenant soin d'ignorer Carl.

Il se pencha sur sa femme qui semblait terrorisée. Elle eut un mouvement de recul quand il lui caressa la joue.

–J'ai toujours dit que tu étais trop sensible. Tu as dérangé le docteur pour rien.

–Je n'ai pas dit que votre femme ne souffrait pas, objecta Alice.

–Vous allez nous faire le coup des troubles psychosomatiques ? dit Carl sans détacher le regard de sa femme.

Rebecca ne bougeait pas d'un pouce.

–Je vais vous demander de sortir de ce cabinet, dit Alice.

–Comme vous voudrez.

Carl se leva. Sur le pas de la porte, il se retourna sur sa femme.

–Alice et Bastien s'aiment, tu dois l'accepter et te choisir des amants plus disponibles, dit-il.

Le silence qui suivit sa sortie se prolongea. Rébecca gardait le nez rivé à ses chaussures. Ses cheveux pendaient comme les plumes d'un corbeau mort le long de son visage dépourvu de fard. Quand elle releva la tête, sa quarantaine apparut telle qu'elle était, amère et fatiguée.

Alice l'encouragea du regard à parler.

– Carl ne m’a jamais aimée mais je lui étais essentielle, dit enfin Rébecca. J’ai toujours redouté son amour de jeunesse. Il n’a jamais oublié Thérèse. Quand elle l’a quitté, il s’est vengé sur les femmes. Toutes les femmes et moi en particulier. Je suis son exutoire. Celle qui prend les coups et subit les insultes. Je l’accepte parce que je ne peux pas me passer de lui. Il est ma drogue.

Rébecca agrippa le bras d’Alice et enfonça ses ongles vernis de noir dans le tissu léger de son chemisier.

–Carl a vite compris que tu étais la fille de Thérèse. Elle l’obsède de nouveau. Il m’oblige à porter une perruque blonde et me confond avec elle. J’ai ordre de me taire et de le laisser caresser mes joues, respirer le parfum qu’il lui a jadis offert.

Alice piqua du nez. Dans la bergerie, Carl avait manœuvré pour qu’elle fusionne avec Thérèse. Rébecca se recroquevilla sur elle-même.

–Carl a basculé. Depuis, je vis un enfer.

La porte s’ouvrit. Barreau vint se rasseoir à côté de sa femme. Il l’embrassa à pleine bouche.

–Tu as eu le temps de t’exprimer, chérie, nous allons rentrer chez nous.

Un filet de sang perla aux lèvres de Rebecca.

–Pas très glamour, ta tenue, poursuivit Barreau, je te préfère en bas résille.

Rebecca éclata d’un rire hystérique. Fascinée, Alice regardait les Barreau faire leur show.

–Désolé, cher docteur, Rébecca n’a pas de secret inviolable. Il vous faudra chercher ailleurs pour expliquer ses troubles.

–Vous ne vous en sortirez pas par une pirouette, répliqua Alice.

–Je sens que je vais avoir droit au sermon sur les violences conjugales.

–Vous êtes cinglé. C’est vous qui m’envoyez des horreurs.

–Je sens que je vais m’amuser à vous écouter.

–Les lettres, les objets postés, c’est vous.

Carl se retourna sur le pas de la porte.

–Vous êtes très en beauté aujourd’hui, dit-il avant de sortir.

L’incident obséda Alice le restant de la journée. En rentrant, elle prit deux douches successives et rangea sa chambre au cordeau avant de ligoter sa chevelure dans une tresse ultraserrée. Quand Bastien la rejoignit, elle se jeta dans ses bras. Il eut beau faire, il ne parvint pas à la rassurer.

–Quand j’ai parlé des envois malveillants, Barreau a eu l’air sincèrement étonné. Je crois que tu as raison, ce n’est pas lui. Bon sang, qui est-ce ?

–Lâche l’affaire.

–Pas question. Je veux me libérer de mes cauchemars et je sens que découvrir la vérité m’aidera à y parvenir.

Elle revit la femme de ses mauvais rêves. Édith se dressait en cerbère devant ses interrogations.

OceanofPDF.com

Envois et appels cessèrent du jour au lendemain. Alice poussa un soupir de soulagement. Elle accepta l'invitation de son père quand il lui proposa de passer le week-end avec lui.

Le samedi à vingt heures tapantes, Alice s'installa devant un sandre au beurre blanc. Bien décidée à se vider l'esprit, elle oublia le passé de la maison et suivit Derville dans une conversation légère qui tournait autour des hérons. Lancé sur le sujet, Maxime était intarissable : pourpré, cendré, grande aigrette, il les connaissait tous. La détente et le Chablis expédièrent Alice au lit de bonne heure.

Elle fit la grasse matinée, se gointra des crêpes que Derville déposa devant elle et décida de profiter du beau temps pour partir en balade. En compagnie de Kalach, elle vadrouilla dans les bois.

Au retour, elle regarda longuement la bergerie au toit percé et décida d'aller l'examiner de plus près. La truffe collée au sol, le chien la précédait. Soudain, il se mit à l'arrêt puis détala derrière un chat. Alice eut beau le rappeler, l'animal poursuivit sa course et stoppa net devant la bergerie.

Agile, le chat avait grimpé sur le toit et défiait le chien en paradant sur ce qui restait de la faîtière. Hélas pour lui, les tuiles n'étaient pas stables. L'une d'elles ploya sous son poids et l'on vit disparaître le matou. Bientôt, des miaulements plaintifs se firent entendre. Se désintéressant de la situation, Kalach s'éloigna.

Bravant les ronces qui s'opposaient à sa progression, Alice se rapprocha de la bâtisse dont elle fit le tour en cherchant une ouverture. Disparaissant sous des volets clos, les fenêtres étaient inaccessibles. La porte était condamnée par une coulée de ciment.

Les miaulements s'intensifiaient, rauques et plaintifs, suggérant que le chat était blessé.

–C'est trop bête ! s'écria Alice en cherchant des yeux une échelle ou tout autre objet qui l'aiderait à rejoindre le matou.

Par chance, la porte était vermoulue. Alice avisa une grosse branche et se mit à taper avec l'énergie du désespoir contre le bois qui céda sans trop de

résistance. Elle pénétra dans la bâtisse à travers le trou qu'elle venait de faire. La lumière extérieure se fraya un chemin, révélant des murs sales et tristes. Le sol était en terre battue.

Alice poussa un cri en voyant une souris détalier devant elle. Le chat devait être sacrément blessé pour passer à côté de l'aubaine. Alice l'aperçut, coincé entre un établi et un grand coffre. Elle parvint à le libérer. Sans demander son reste, l'animal s'enfuit.

Soulagée, Alice prit le temps de regarder autour d'elle. Personne n'avait dû pénétrer ici depuis belle lurette. Une odeur âcre prenait à la gorge, mélange de poussière et de moisissures installées en rombières depuis perpette. Aux murs étaient accrochés des ciseaux de tonte d'un autre temps. En se rapprochant, Alice distingua des inscriptions gravées au couteau. On voyait un T entrelacé avec un C. Thérèse et Carl. Quarante ans s'étaient écoulés depuis.

Alice se retourna sur le coffre imposant. Elle en souleva le couvercle. Reposant sur des pans d'étoffe rongée par les souris, il y avait un crucifix, des missels, des chapelets et une longue mèche de cheveux. Alice laissa retomber le couvercle. Son souffle était court, ses jambes tremblaient. La curiosité finit par l'emporter sur la peur, elle rouvrit le coffre et entreprit de le vider de son contenu.

Elle sortit un à un les objets religieux qu'elle posa sur l'établi et prit sur elle pour écarter le tissu souillé de déjections de rongeurs. Un amoncellement d'images pieuses s'offrit à son regard éberlué. Il y avait des saints, des christs se penchant sur de sages agneaux, d'autres cloués sur leur croix, des représentations de la Cène, des anges en extase, Bernadette Soubirous à genoux devant la Vierge. Mêlées aux images, des médailles miraculeuses. Des cierges aussi. Les objets s'étalaient sur une étoffe qui avait mieux résisté que la précédente à l'épreuve du temps.

Alice écarta images, médailles et cierges pour la dégager. D'étranges reliefs vallonnaient le tissu. Tendue comme un arc, la bouche sèche, Alice hésitait à poursuivre son inspection. Les toiles d'araignée qui pendaient des poutres, la faux adossée au mur du fond, s'érigeaient en gardiennes du temple. Le croassement d'un corbeau brisa le silence.

Alice jeta un œil aux images. Indifférent à son émoi, l'archange saint Michel gardait les yeux rivés au diable qu'il terrassait. D'un geste vif, elle souleva l'étoffe et poussa un cri.

Ce qu'elle venait de voir était tout simplement atroce. Tellement puissant que ses jambes la lâchèrent. Elle se retrouva à genoux, recroquevillée sur sa peur, le souffle court. Une main invisible étreignait sa gorge. Sous ses paupières closes, la tête d'une femme continuait de s'imposer à sa rétine, des bras se tendaient, soulevaient l'énorme crucifix qui reposait sur le torse de la silhouette qui gisait dans le coffre. Alice ne voyait plus à présent que la croix et le Christ qui se penchait sur elle, la menaçait, l'accusait d'être une créature du Mal et disait qu'elle devait disparaître. Prisonnière de la bergerie-tombeau aux fenêtres murées, Alice ne pouvait esquisser un mouvement. Plongeant au cœur d'elle-même, elle convoqua Thérèse et la supplia de l'aider.

Derville la récupéra en vrac. Avec son air égaré et ses genoux écorchés, elle avait perdu vingt ans. Il ignorait à quoi avaient joué ses dix printemps. Il ne savait rien non plus de ses rêves d'étudiante, de ses peurs, ses doutes, ses joies et ses peines, de ce qui l'avait fait rire ou pleurer. Voilà pourquoi il se sentait gauche, impuissant face à sa détresse. Kalach s'y prenait mieux. Il le regardait la débarbouiller, entrer en connexion avec elle, l'apaiser, lui arracher un sourire qui s'effaça aussitôt.

—Là-bas, dans la bergerie, c'est horrible, parvint-elle à articuler.

Avec son nez rougi, ses boucles folles et ses genoux égratignés, elle ressemblait à une enfant perdue. Derville se rapprocha. Alice se replia un peu plus sur elle-même.

—Ce que je vais te dire au sujet de ta mère ne pourra ni t'aider ni te reconforter, dit-il. C'est une histoire sordide et j'aurais aimé que tu restes à l'écart de ce merdier.

Derville se mit à marcher de long en large.

—Quand ta mère a voulu me vendre la maison, elle m'a dit que personne n'en voulait à cause du crime, mais j'ai compris qu'elle n'avait pas fait beaucoup d'efforts pour la vendre. Elle m'a fait visiter les lieux et m'a parlé à cœur ouvert. Elle a témoigné des rapports malsains qu'Édith entretenait avec la religion. La chambre-chapelle était son refuge. Elle y retrouvait un Dieu qui la consolait de sa frustration d'être incapable d'aimer. Dans sa folie mystique, elle voulait être enterrée dans la propriété et que la chambre-chapelle ne soit jamais consacrée à autre chose qu'à la prière. Après sa mort, Édith a été enterrée au cimetière et Thérèse a eu le sentiment de l'avoir trahie.

Derville fit craquer ses doigts. Alice détesta le bruit des jointures malmenées.

—À cause d'Édith, ta mère a passé sa vie à se torturer pour trouver comment satisfaire les souhaits de sa mère.

Le lendemain de l'enterrement, Thérèse avait rassemblé les objets de culte entassés par Édith au fil des années puis était partie en ville.

—Le soir même, ta mère inhumait dans la bergerie un mannequin trouvé chez un brocanteur. C'est lui que tu as découvert dans le coffre.

Alice revit les yeux rivés aux siens, les bras un peu fléchis, les mains aux doigts longs et parfaits. Elle se jugea stupide d'avoir eu aussi peur.

—Thérèse m'a demandé de laisser le mannequin figurant Édith reposer en paix dans la bergerie. J'ai accepté, muré les fenêtres et coulé du ciment le long de la porte.

Pendant que son père parlait, Alice s'était relevée du sol pour venir s'asseoir dans un fauteuil. La main enfouie dans le pelage de Kalach, elle contenait à grand-peine sa colère. Soudain elle jaillit de son siège, arrachant un grognement au chien.

–Comment peux-tu voisiner avec ce truc ?

Derville quitta les lieux sans répondre. Ils dînèrent séparément, le père dans son bureau et la fille dans la cuisine puis allèrent se coucher sans se croiser.

Alice sombra dans un profond sommeil. Ce fut la lumière qui filtrait à travers les volets qui la réveilla. Elle courut à sa fenêtre et l'ouvrit. De hautes flammes provenant de la bergerie s'élevaient dans la nuit. Elle s'habilla et courut frapper à la porte de son père. Comme Derville ne lui répondait pas, elle pénétra dans sa chambre et constata qu'il n'était pas dans son lit. Elle dévala l'escalier, se munit d'une lampe torche et se précipita dans le jardin.

L'incendie éclairait comme en plein jour. Une bouteille de Gin à la main, Derville restait planté devant la façade que léchaient les flammes.

–Écarte-toi sinon tu vas prendre feu, cria Alice en tentant d'entraîner son père.

Derville ne l'entend pas. Il est avec Thérèse. Il vient de racheter la maison et ils font ensemble le tour de la demeure. Il la suit de pièce en pièce, reste en retrait. Elle pleure en refermant la porte de la chambre de son père, jette à peine un regard à celle de sa mère, se détourne vivement, redescend, effleure le lourd buffet de la salle à manger, la table en chêne massif, le dos des chaises, s'arrête devant la cheminée, s'empare du soufflet, le repose, fait demi-tour, investit la cuisine, dilate inconsciemment ses narines comme si sa mémoire olfactive lui restituait la saveur des biscuits qu'elle préfère. Elle dit qu'on les appelle *Étang solognot*. Elle évite la cave qu'elle déteste, entre distraitement dans ce qui deviendra le bureau de Derville mais qui n'est alors qu'une pièce débarras aux murs tapissés d'un papier datant des années 1930.

Thérèse hésite, regarde l'escalier, commence à le gravir, redescend, se fige puis, soudain, prend son élan et gagne le premier étage. Derville entend une porte qui s'ouvre puis claque. Le silence qui suit s'éternise. À son tour il emprunte l'escalier, inspecte les pièces puis s'arrête devant celle que Thérèse n'a pas visitée quand elle est montée la première fois.

Il entre et s'arrête. Une odeur de cierge et d'encens le prend à la gorge, l'obscurité qui règne dans la pièce l'angoisse. Il allume la lumière. Ce qu'il voit lui glace le sang. Des objets religieux partout. Il s'est toujours méfié du pouvoir de la religion, de la fascination qu'elle exerce.

Il découvre Thérèse, recroquevillée à même le sol. Elle pleure. Il la force à se relever, la prend dans ses bras, la cajole, retrouve le plaisir de sentir son parfum, de toucher ses cheveux. Il resserre son étreinte. Thérèse se laisse aller contre lui, relève la tête, il l'embrasse à pleine bouche.

Le désir s'empare d'eux, les pousse hors de la chambre-chapelle, les conduit jusqu'au lit dans lequel Thérèse a rêvé toute son adolescence d'amours passionnelles. Ils se donnent l'un à l'autre sans limite, laissent leurs corps parler à leur place, se souder, se séparer, puis s'unir à nouveau. Comme lorsqu'ils vivaient ensemble. Et qu'ils étaient heureux.

Ensuite, ils ne se sont pas revus.

Derville boit au goulot. L'alcool ne l'aide pas, ce soir. Après ce jour, ils n'ont plus fait l'amour. La vente s'est effectuée. Thérèse a disparu de sa vie.

Alice tenta d'écarter son père. Derville hurlait, se débattait, jouait des coudes. Il finit par envoyer sa fille au sol.

Il se rapprocha du bâtiment en flammes et brisa la bouteille contre la façade. Il se retourna. Alice eut peur de son regard fou. Il s'avancait, un tesson à la main.

–Marre d'Édith Bonnel ! Qu'elle grille en enfer ! Elle a fait de ta mère sa marionnette. Une putain de poupée molle qui après la baise culpabilisait d'avoir pris son pied. Comment j'aurais pu rester dans ce ménage à trois ? Alors oui, je me suis tiré. À l'autre bout du monde, pour que la vieille me fiche la paix.

–Tais-toi ! hurla Alice.

Le regard de Derville vacilla de nouveau. Il saisit une autre bouteille et but au goulot l'alcool qui embrasait la colère qui le rongait depuis trente ans.

– J'ai refait ma vie avec Célia. Je l'aimais. J'aimais ses gosses. Elle s'est barrée en disant que je puisais la mort. Elle parlait du Liban mais moi, je connaissais le vrai cadavre. Ta grand-mère était une enfoirée, elle a flingué ma vie.

On entendit une sirène. Des hommes casqués se précipitèrent avec une lance à la main pour éteindre le feu. Quand le niveau de flammes diminua,

Derville se mit à sangloter. Il n'opposa pas de résistance quand les pompiers l'aidèrent à se relever pour l'emmener à l'hôpital.

–J'aurais pas dû t'abandonner, dit-il en passant devant sa fille.

Alice refusa de quitter la maison. Restée seule elle guetta le lever du soleil. Quand l'aube éclaircit le ciel, elle mit en route la cafetière, prépara la gamelle de Kalach, nourrit le chat, alluma la radio et décida de faire de ce lendemain de désastre une journée ordinaire.

Alice repoussait de toutes ses forces le souvenir des événements de la nuit. Elle emmena Kalach en balade et mit de l'ordre dans la maison. La pluie se mit à tomber, fine, drue, insidieuse. Le ciel gris et bas collait le cafard et imposait le souvenir de Derville ivre ainsi que celui du mannequin reposant dans son tombeau de fortune.

Elle retardait le moment d'appeler Bastien, parti quelques jours chez ses parents. La nuit avait été longue mais elle avait préféré rester seule, à tourner dans la maison, à l'affût des images qui s'imposaient à elle en étoiles filantes, surgissant puis disparaissant aussitôt sans qu'elle puisse les relier à quoi que ce soit : un bruit d'assiettes cassées, une odeur de feu de bois, des éclats de voix.

Alice parcourait les pièces. L'ombre d'Édith planait partout dans la demeure. Quand elle devenait trop angoissante, Alice partait se réfugier dans le bureau de son père. L'ordre parfait y régnait : documents rangés en une pile ordonnée et livres bien alignés garnissant les étagères. Dans un pot à crayons, des stylos s'évasaient en une couronne parfaite. La corbeille à papiers rectangulaire était strictement parallèle au bureau. Alice savait à présent de qui elle tenait ses tocs mais au-delà de cette constatation, elle s'interrogeait. Pourquoi Derville avait-il accepté de vivre chez Édith ? Elle était certaine qu'il lui avait caché la vraie raison.

Vers neuf heures, le téléphone se mit à sonner. Marlène tout d'abord, qui s'inquiétait, puis Lefort.

—Les nouvelles vont vite, remarqua Alice.

—Comment allez-vous ?

—Bien. Ce matin, j'ai des flashs. Une impression de déjà vécu. C'est bizarre.

—Méfiez-vous des faux souvenirs, conseilla-t-il.

Alice trouva la remarque étrange.

Elle raccrocha et contempla à travers la fenêtre les murs noircis de la bergerie. La charpente du toit s'était effondrée. Le bâtiment ressemblait à une énorme boîte sans couvercle.

Alice chaussa des bottes en caoutchouc et se dirigea vers la bâtisse. L'ouverture de la porte se présentait au regard comme la bouche d'un monstre. Alice prit une profonde inspiration et entra. L'eau avait remplacé le feu. Le sol était boueux, l'établi et le coffre étaient tombés en cendres au milieu desquelles subsistait une partie de la tête du mannequin partiellement épargnée par l'incendie.

Alice mit un genou à terre. La tête avait à moitié brûlé. Restait une partie de front, une joue et un œil. De quoi flanquer la frousse. Alice prit entre ses mains le visage esquiné. Elle imagina Thérèse en train de choisir des objets de culte ayant appartenu à Édith puis d'apprêter le mannequin. Au-delà du rapport pathologique qui l'unissait à sa mère, il y avait de l'amour. « N'oublie pas ce que je représente », ordonnait le visage au regard froid.

–Je vais te trouver une sépulture, dit Alice à voix haute.

Et peu importait qu'on la prenne pour une folle. Elle repoussa l'idée qu'Édith puisse, une nouvelle fois, lui imposer sa loi.

Elle sécurisa la bergerie afin qu'aucun animal ne vienne profaner le tombeau, passa la matinée à construire une barricade pour condamner le trou béant qui remplaçait la porte, prit un repas léger puis alla voir son père à l'hôpital. Derville la reçut fraîchement.

–Fallait pas te croire obligée de venir.

Sa voix était pâteuse, on avait dû lui donner une bonne dose de tranquillisants.

–Je t'ai apporté quelques affaires de toilette. Comment te sens-tu ?

–Couillon.

L'adjectif détendit Alice. Elle s'assit sur le rebord du lit.

–Tu as regretté officiellement de m'avoir abandonnée.

–J'étais saoul.

–J'en ai marre qu'on joue à cache-cache tous les deux, j'ai besoin de toi.

Alice posa la main sur celle de son père.

–On s'est retrouvés, dit-elle, et c'est bien.

–Tu n'en as pas marre de la mélasse ? Édith, un père dingue...

–On est tous exaltés dans la famille. Autant l'assumer. Tiens-toi à carreau pour sortir vite.

–Exaltée, toi ?

–Quand je t'aurai dit ce que je projette, tu en seras convaincu.

Quelques jours plus tard, ils se rendirent à l'étang, main dans la main, une urne contenant les restes du mannequin sous le bras. Ils prirent le temps de suivre l'envol des colverts au-dessus de l'onde paisible et de humer l'air chargé de mille nuances d'odeurs. En retrait, Bastien se taisait.

Derville entoura l'urne d'une corde solide à laquelle il accrocha de lourdes pierres.

–Prête ? demanda-t-il.

L'urne s'enfonça. Des cercles se dessinèrent à la surface. L'eau retrouva sa sérénité.

–Tu es conscient qu'un jour ou l'autre, la corde cassera, dit Alice.

Derville eut un pâle sourire.

–Les morts remontent toujours à la surface de nos vies, répondit-il.

Le vent s'éleva. Ils frissonnèrent et rebroussèrent chemin.

On ne parla bientôt plus que de la nouvelle. Le nouveau médecin de la région était présente lors de l'incendie du Hameau des Étangs. Oui, on le savait de source sûre. Que traficotait Alice avec le propriétaire, ce type à la réputation douteuse ? Les curieux affluaient dans la salle d'attente, la rumeur enflait, les ragots flambaient. On déterra le meurtre d'Édith et les anciens relatèrent les faits aux plus jeunes.

Alice avait les nerfs à vif. La peur s'invitait de nouveau.

– C'est pire qu'avant, avoua-t-elle à Bastien. Les efforts que je fais pour m'en sortir sont inutiles.

– Ne dis pas ça.

– Je sursaute pour un rien, j'ai l'impression absurde d'être tout le temps en danger. Je suis revenue au point zéro.

– Quand mon frère Antoine a été heurté par la voiture bélier, son corps a été salement mutilé. L'une de ses jambes faisait un angle droit avec son tronc. On a retrouvé son bras droit à quelques mètres de lui. La nuit, il m'arrive de ressentir sa présence à mes côtés.

Bastien se détourna, le temps d'escamoter la larme qui perlait à ses cils.

– Il te faudra vivre avec ces réminiscences.

– Cela n'a rien à voir avec ma mère. C'est Édith qui m'entraîne dans un cache-cache macabre.

– Tu as posé tes vacances, on va partir quelques jours pour que tu fasses le vide, décida Bastien.

Ils mirent le cap sur les châteaux voisins : Blois, Cheverny où elle retrouva dans une exposition permanente le héros qui avait distrait son enfance, Tintin, et le château de Moulinsart, inspiré de Cheverny. Ce fut à Chambord qu'elle passa les meilleurs moments de ses courtes vacances. Bastien avait loué des vélos pour profiter du parc. Tout en pédalant, elle guettait les animaux sauvages en espérant voir les cerfs. Pas une seconde elle ne pensa à Édith.

Celle-ci prit sa revanche dès leur retour en la punissant à coups d'épouvantables cauchemars peuplés de crucifix menaçants. Bientôt, il n'y

en eut plus qu'un seul qui hanta ses rêves. Immense, il portait un Christ maigre à la blancheur aveuglante. Alice prit l'habitude de détourner les yeux des croix surplombant les chevet de ses patients âgés. Elle décida de retourner voir Fabre.

– Je suis maintenant certaine que ma grand-mère m'a menacée avec un crucifix, déclara-t-elle à Fabre.

– Nous allons donc pouvoir revivre une scène concrète, répondit-il sans marquer le moindre étonnement, ce dont Alice lui fut reconnaissante.

Elle le regarda sortir du tiroir de son bureau ce qu'elle appelait sa baguette magique.

– Pensez au crucifix, ordonna Fabre. Le voyez-vous ?

– Je vois une croix de bois. Elle porte un Christ blanc.

– Et maintenant, soyez attentive aux sensations corporelles que vous éprouvez.

Alice n'eut pas besoin de se concentrer. Le Christ avait la tête penchée, son regard était accusateur. Il l'aveuglait de sa blancheur. Alice abaissa les paupières pour ne pas être éblouie. La peur revenait, intacte.

– Arrêtons là, dit-elle en rouvrant les yeux.

Fabre posa sa baguette et garda le silence.

– Désolée. Poursuivons, au contraire.

Elle se recentra sur l'exercice, suivit de nouveau la baguette des yeux et décrivit la scène.

– Le Christ se penche sur moi, j'ai peur.

– Que ressentez-vous dans votre corps ?

– J'ai mal au cou et au dos. Très mal. J'ai froid aussi. J'ai vraiment peur.

– Toujours autant ?

– Un peu moins, s'étonna Alice. Je suis en colère.

Fabre lâcha son instrument. Il se leva et revint avec un coussin de velours qu'il posa sur le sol.

– Évacuez-moi cette colère, vous en avez besoin.

Il désigna le coussin.

– Boquez-le. Autant que vous voulez. Criez, autant que vous le pouvez. N'ayez crainte, mon isolation phonique est parfaite.

Elle hésitait.

—Lâchez votre colère, Alice, vous en avez besoin. Ensuite, vous irez mieux.

Alice enfonça ses poings dans le velours, tout d'abord timidement puis de plus en plus fort. Submergée par la rage, elle tapa, encore et encore, comme elle l'aurait fait, des années auparavant quand elle était petite pour défigurer la tête couronnée d'épines qui la menaçait.

Le souvenir lui revint, intact. Le Christ s'exprimait avec une voix de femme, il la traitait de fille du diable et disait qu'il allait la tuer.

Alice sortit épuisée de la séance. Dans les jours qui suivirent, elle eut moins de douleurs et dormit mieux. Une amélioration éphémère mais bénie.

- Édith me haïssait, dit-elle à Bastien.
- Laisse-la griller en enfer.
- Pas avant de savoir qui l'a assassinée et pourquoi.

Alice restait convaincue qu'elle avait des souvenirs du jour du crime. Bastien ne parvint pas à lui faire entendre raison. Elle finit par ne plus aborder le sujet, ce qui eut pour effet de faire revenir ses cauchemars.

Début octobre, Marlène fit un infarctus. La nouvelle créa un séisme dans la maison de santé.

–Voilà ce qui arrive quand on veut ignorer la fatigue, commenta Estève.

–Tu devrais tenir compte de cette prise de conscience, répliqua Alice en s'étonnant de voir à quel point il était affecté.

Les membres de la petite communauté défilèrent à l'hôpital, les bras chargés de menus présents. Louise, qui campait en cerbère dans la chambre de sa sœur, les renvoya les uns après les autres.

–Allez vous inquiéter ailleurs, vous allez me la stresser, déclara-t-elle d'un ton bourru qui ne parvenait pas à masquer sa reconnaissance.

« On dirait qu'ils ont perdu leur mère » disait-elle à sa sœur. Marlène répondait qu'elle était heureuse de les voir accourir. Elle ressortit de l'hôpital avec deux stents dans les coronaires et décida d'aller chez Louise pour sa convalescence.

Alice les rejoignait souvent, retrouvant pour la circonstance ses rêveries au coin du feu, le vin parfumé aux épices et les gougères qui fondaient en bouche. Le soir, elle donnait à Marlène des nouvelles de ses patients.

–Je n'ai plus rien à t'apprendre, déclara celle-ci lors d'une soirée crêpes.

–Tu restes ma référente, répondit Alice.

–Plus pour longtemps. J'ai décidé de prendre ma retraite.

–Quelle idée ! s'exclama Alice en réalisant soudain qu'elle allait perdre celle qui savait si bien écouter les silences autour du café du matin.

–Le cœur a ses raisons, remarqua malicieusement Marlène. Le mien rêve de voyages. C'est maintenant ou jamais. J'aimerais que tu me succèdes. Prends le temps d'y réfléchir.

Alice s'y employa. Elle tentait de s'imaginer à la place de Marlène, et surtout sans elle, pour faire face à la morosité d'Estève, à la fantaisie parfois excessive de Leila, aux sautes d'humeur de Gaëlle épuisée par ses gosses.

Tout ceci n'était que peccadilles à côté de la question qui la taraudait : avait-elle vraiment envie de s'installer définitivement dans cette région, avec Édith qui lui collait aux basques ?

Début décembre, elle partit seule réfléchir dans le Valais suisse. La petite commune de Champex l'accueillit avec la splendeur de ses pics enneigés. Les touristes n'avaient pas encore envahi la station. Tous les jours, Alice chaussait ses raquettes pour de longues marches qui lui vidaient l'esprit. Elle s'asseyait de temps à autre pour profiter du spectacle des montagnes qui se détachaient sur le ciel pur. Elle respirait leur force et, quand elle revenait au village, se perdait dans la contemplation des eaux paisibles du lac. La nature agissait sur elle comme un philtre de sérénité qui lui permettait de prendre de la distance avec ses obsessions.

Elle revint ressourcée de son périple solitaire. Édith ne tarda pas à la rattraper dans ses cauchemars en prenant les traits de géants malfaisants armés de pieux. Bastien la récupérait en pleurs contre son épaule et passait des heures à l'aider à se rendormir. Alice sortait épuisée de ses batailles nocturnes. Son humeur s'altérait.

Elle déclina l'offre de Marlène qui parut si triste qu'Alice décida de lui donner la vraie raison de son refus. Elle parla de ses cauchemars qui la ramenaient sans cesse à sa grand-mère et de son ascendant désastreux.

—Si je ne parviens pas à vaincre mes démons, je devrai tôt ou tard quitter la région, conclut-elle.

Marlène et Louise se regardèrent longuement.

—Tu es donc persuadée que ta grand-mère t'a agressée, dit Marlène.

—Ma mémoire est incertaine mais des flashes me reviennent, dit Alice.

Louise dansait d'un pied sur l'autre, Marlène gardait les bras croisés en fixant le sol.

—Si vous savez quelque chose, dites-le, cela pourrait m'aider, insista Alice.

—On pourrait se tromper, marmonna Louise.

—Raconte-lui, ordonna Marlène.

—Eh bien, c'était le lendemain du meurtre, commença Louise.

Elle voisinait alors avec une vieille femme qui commençait à perdre la tête.

—Elle s'appelait Angèle, précisa Louise.

Angèle ne tenait pas en place. Dès le lever du soleil, elle partait se promener dans la campagne et n'en revenait souvent qu'à la nuit tombée.

–Un jour où je l’avais invitée à dîner, elle m’a affirmé qu’elle avait poussé jusqu’au Hameau des Étangs et qu’elle avait entendu des cris. Elle disait qu’elle était sûre d’avoir entendu Édith, que celle-ci était vivante à la tombée du jour. Elle affirmait que Thérèse mentait sur l’heure de son arrivée. Pire, elle l’accusait d’avoir tué sa mère.

Marlène se mordit la lèvre.

–Angèle connaissait bien Thérèse, dit-elle mais elle commençait à perdre la boule et nous ne l’avons pas crue. J’étais son médecin et je l’ai dissuadée de témoigner.

Alice refusait de croire à cette hypothèse. Thérèse ne pouvait pas avoir tué sa mère. C'était incohérent. Fou. Tout simplement incroyable. La vieille Angèle s'était trompée. Le vrai meurtrier, en revanche, n'appréciait pas qu'on fouille le passé. Il devait être dans le coin et s'affoler à l'idée d'être inquiété, d'où les envois malveillants. Partagée entre la colère et l'incrédulité, Alice tout à tour haïssait, accusait puis innocentait Barreau.

Elle finit par se résoudre à retourner voir Lefort.

—Cela doit vous sembler morbide mais j'éprouve le besoin de connaître les détails de l'assassinat de ma grand-mère. Ma mère ne m'en a jamais parlé.

—C'est une histoire de cambriolage. Votre grand-mère a dû surprendre les voleurs. Ils l'ont tuée.

De la peur à la brutalité bestiale, il n'y a parfois qu'un pas. Lefort décrivit la scène, les meubles fouillés, le contenu des tiroirs jonchant le sol. On n'avait pas retrouvé d'empreintes intéressantes.

—Votre grand-mère a tenté de s'échapper en s'enfuyant dans le jardin. On l'a retrouvée non loin de la vieille bergerie.

—Et pendant ce temps, j'étais chez votre mère ?

—C'est exact.

—Quand vous avez décrit la scène du cambriolage, j'avais l'impression de voir des assiettes cassées jonchant le sol.

—Vous n'étiez pas là, insista Lefort d'un ton agacé.

—Des débris de porcelaine ornée de fleurs. Le carillon a sonné, poursuivit Alice.

—C'est impossible, vous étiez chez ma mère.

—Portait-elle un pull-over rouge ?

—C'est possible. Cette histoire est si ancienne.

Lefort se passa plusieurs fois la main dans ses cheveux. Des pellicules tombèrent sur ses épaules.

—On garde la mémoire des faits associés à une vive émotion. Quand vous parlez du cambriolage, j'ai peur ; il y a forcément un lien entre l'effraction et ce que je ressens.

–Je vous ai déjà mise en garde contre les faux souvenirs, dit Lefort.

–Je n’invente rien. J’ai vu les assiettes et quelqu’un dans la pièce portait un pull-over rouge.

Alice repartit avec la conviction de passer à côté de la vérité. Bastien ne parvint pas à lui faire entendre raison.

La naissance d’un poulain à la Ferme du Cerf fit diversion. Bastien organisa une fête. Jules fut promu parrain. Il ne restait plus rien de l’enfant mutique qu’Alice avait connu. Il pouvait à présent se fondre dans un groupe et y prendre du plaisir. Son passé solitaire partagé avec des parents aimants mais qui l’avaient coupé du monde, ne semblait plus lui peser.

Amusée, elle regardait Derville lui enseigner l’art de tresser une crinière. Lollypop était leur mannequin.

La seule ombre au tableau de la réunion était la présence de Carl Barreau qui était arrivé en compagnie d’un cavalier que Bastien avait invité. Il manœuvra pour se rapprocher.

– Très chère Alice, j’ai lu les journaux concernant l’incendie. Vous voici célèbre, dit-il avec cet air ironique qui donnait envie de le gifler.

Juste après le déjeuner, il revint à la charge.

–Quand tu veux, je t’explique en quoi ta mère était une garce, dit-il d’une voix pâteuse.

–Ne touchez pas à sa mémoire, gronda Alice.

–Thérèse était une menteuse, insista Carl qui avait abusé du vin qu’on lui avait servi à table.

–Ma mère vous a plaqué, vous agissez par frustration.

–Si tu as du cran, viens chez moi. Nous aurons tout le temps de bavarder.

Lefort, qui faisait partie de la fête, s’avançait. Carl lui donna une bourrade.

– Alice a envie de mieux connaître les secrets de sa famille maternelle. Je me suis proposé de lui faire un petit topo, c’est une bonne idée, non ?

Lefort fronça les sourcils puis se passa les mains dans les cheveux. C’était décidément un tic chez lui.

Sans réfléchir, Alice releva le défi et se retrouva le samedi suivant en tête-à-tête avec Rébecca, venue l’accueillir dans le salon des Barreau entièrement redécoré. Les meubles de famille avaient cédé la place à des objets chinois. Au-dessus de la cheminée, une peinture abstraite à base de rouge et de gris remplaçait le vieux trumeau. Le tout devait coûter une

fortune. Rébecca portait un jean qui godaillait sur des cuisses trop maigres et un pull angora noir qui lui donnait mauvaise mine.

–Je pensais que vous renonceriez à cette entrevue, dit-elle en s’emparant de la théière, elle aussi chinoise. Lait, sucre ?

–Citron, répondit Alice pour agacer celle qui pensait briller grâce à son plateau garni de mignardises et de fine porcelaine.

Rébecca fit la sourde oreille et tendit sa tasse à Alice. Ensuite, elle sortit un carnet d’un tiroir.

–Carl a ses marottes. Il aime rédiger des notes sur les personnes qui comptent pour lui. Souriez, je ne fais pas partie de ses écrits. Votre mère, en revanche, lui a fait user de l’encre. C’est ainsi que j’ai appris à la connaître à travers les souvenirs de jeunesse de mon mari.

« *Douce, charmante, pleine de fantaisie*, écrivait Carl, *amoureuse de moi*. » Le ton avait changé quand Thérèse était partie.

–Il accuse votre mère d’être le jouet d’Édith. Page 24 de ce carnet que je connais assez bien, il la déteste carrément, la traite d’idiote et de poule mouillée. Après son départ, Carl la suit de loin. Il traque les cancans à son sujet.

Rébecca prit son temps pour tourner les pages du carnet.

–Carl aime que je lise ce qu’il écrit sur les gens. Et j’adore son style.

L’air égaré de Rébecca la rendait pathétique. Alice détesta Barreau pour la mise en scène. Elle supposa qu’il les écoutait. Peut-être même filmait-il. Ce couple fonctionnait vraiment sur un mode toxique.

–Nous voici à la page 30. Elle découvre sa mère assassinée non loin d’un arbre célèbre dans la région. Les gens du coin prêtent des pouvoirs à cet arbre, expliqua Rébecca.

Carl entra. Sa femme baissa les yeux et se tut.

–Je prends la relève, dit-il.

Rébecca sortit de la pièce. Alice songea que la soumission de cette femme était incroyable.

–La légende prête en effet à cet arbre des pouvoirs divins. On y conduisait jadis celui ou celle qui devait avouer ses fautes. On affirmait que les démons guettaient leurs proies autour de l’arbre et que de son écorce suintait un poison qui tuait avant de conduire aux enfers. Lorsque les terres ont été morcelées, il s’est retrouvé enclavé chez tes grands-parents mais personne n’a oublié la légende.

Carl poursuivait ses explications. Ses lunettes demi-lune lui allaient bien. Alice s'en voulut de le remarquer.

– Guidé par une personne pieuse, protégé par ses prières, le pénitent se voyait dans l'obligation de se confesser à voix haute. Au moindre mensonge, à la plus petite omission, le diable reprenait ses droits et emportait le malheureux jusqu'en enfer.

Alice ne put s'empêcher de rire.

– Cette croyance simpliste subjuguait ta grand-mère qui conduisait régulièrement sa fille à l'arbre. Thérèse se voyait dans l'obligation de se confesser au végétal. Du moins, c'était ce que croyait Édith car Thérèse ne craignait pas les pouvoirs de l'arbre. Elle redoutait bien plus le crucifix que sa mère brandissait au-dessus de sa tête en menaçant de l'en frapper si elle essayait de dissimuler ses fautes.

Alice pâlit. Carl eut un large sourire.

– Édith était vivante quand vous êtes arrivées chez elle, je le sais de source sûre. Ta mère a menti.

– Et qu'en déduisez-vous ?

– Que Thérèse a tué Édith. Même si ta cervelle de petite-fille-trop-comme-il-faut refuse de l'admettre. Tôt ou tard, tu ne pourras plus le nier.

Carl partit d'un énorme rire. Alice se précipita dehors. Elle faillit renverser Rébecca qui écoutait l'oreille collée à la porte.

Le crucifix existait bel et bien, il n'était pas le fruit de son imagination. Il était orné d'un Christ en ivoire, une très belle pièce. On ne détruit pas un objet de culte. On le brûle ou bien on l'ensevelit dans un tiroir oublié mais on le respecte parce qu'on a été conditionné pour cela. Le feu n'ayant pas de prise sur l'ivoire, Thérèse avait dû ranger la croix quelque part.

Alice s'invita chez son père. Il la surprit en train de fouiller la chambre-chapelle.

–Je peux savoir ce que tu fabriques ?

–Je cherche le crucifix d'Édith, celui de mes cauchemars, celui dont s'est servi maman pour me protéger de cette dingue.

L'assaut d'un pitbull n'aurait pas autant surpris Derville.

–Édith m'a conduite à l'arbre des aveux, j'en suis certaine. Elle a voulu me tuer. Maman l'en a empêchée. Inutile d'essayer de me persuader du contraire.

Derville haussa les épaules et marmonna : de la pierre, voilà ce que sa fille avait dans la tête ; une mule aurait été moins têtue.

Alice reprit ses recherches. Au bout de deux heures, elle redescendit bredouille manger sans appétit le gratin dauphinois que son père avait préparé.

–Cette histoire te ronge. Tu devrais retourner voir Lefort, suggéra Derville.

–Tu me vois en train de lui dire que je soupçonne ma mère d'être une criminelle ?

–Quelle que soit la vérité, tu dois aller jusqu'au bout, soupira Derville.

Alice revint sonner à la porte de l'ancien gendarme. Elle lui parla de ses troubles, lui expliqua le phénomène de la mémoire traumatique qui fragmentait ses souvenirs.

–Le moindre détail pourrait m'aider, plaida-t-elle.

Lefort sourit courtoisement mais il semblait agacé, comme chaque fois qu'Alice venait le voir.

–Que vous dire de plus ? Vous étiez chez ma mère, pas au pied d'un arbre.

–Je suis persuadée du contraire, répondit Alice.

Lefort fronça les sourcils. Avec ses yeux vairons, il était vraiment laid.

–Ne vous enflammez pas ainsi. Vous n’étiez pas dans le jardin.

La main de Lefort fourrageait dans son épaisse chevelure, descendant sur la nuque pour en chasser quelque contracture, remontant ensuite, tout cela était horripilant.

–Avez-vous retrouvé des objets sur le lieu du crime ? demanda Alice en s’exhortant au calme.

–Rien d’exploitable.

On tournait en rond. Alice finit par demander à Lefort de revisiter le jardin. Derville donna son accord. Ils s’y rendirent en soirée. Lefort gara son SUV le long de la route. Le terrain était vaste. Ils marchèrent en silence sous le ciel qui commençait à s’obscurcir. On n’entendait que leurs pas et le hullement des chouettes qui prenaient possession de la nuit.

Alice harcelait sa mémoire qui se dérobaît comme un mauvais cheval. Aucun souvenir précis ne lui revenait.

–Votre grand-mère était ici, dit enfin Lefort en désignant un coin envahi par les ronces. Je me souviens à présent que votre père a fait abattre l’arbre aux aveux. Cela a fait scandale dans le pays, on l’a pris pour encore plus fou qu’on ne le supposait.

Illuminé par leur torche, le coin était sinistre.

–L’arbre était près de la bergerie, poursuivit Lefort. Votre grand-mère se trouvait exactement là, au pied de ce noisetier.

Alice s’assit par terre, ferma les yeux, les rouvrit. Rien ne lui revenait. Elle se releva, déçue.

–Essayez d’oublier cette histoire, dit Lefort. À votre âge, on construit son avenir. Cette vieille affaire ne vous aidera en rien.

–Je dois découvrir le chaînon manquant, dit Alice.

Celui qui la liait à un passé opaque comme le ciel qui, au-dessus d’elle, se chargeait de nuages. On ne voyait pas les étoiles. La nuit était lourde de secrets. Alice se pencha pour ramasser un peu de la terre qui avait nourri puis repris les gens de sa famille. Elle y déposa un court instant l’anneau d’argent orné d’un minuscule fer à cheval qu’elle portait désormais toujours à son doigt. Bastien la lui avait offert récemment. Dans le vent qui s’élevait, Édith hurlait qu’elle refusait qu’on l’oublie au profit d’un bonheur qu’elle n’avait jamais connu.

Alice poussa la porte du cabinet médical et trouva, étonnée, les autres membres de la maison de santé.

–Notre-Dame a brûlé une seconde fois ? demanda-t-elle.

–Tu es la seule à ne pas encore avoir ouvert ton courrier, répondit Marlène en brandissant une enveloppe kraft.

Alice la décacheta et découvrit sans y croire son contenu. Il s’agissait de photos. Certaines étaient en couleur, d’autres en noir et blanc. Une femme, toujours la même, vêtue d’une nuisette ou d’un body de dentelle noire, posant lascivement. La fille avait de longues jambes et un visage qui ressemblait à s’y méprendre à celui d’Alice.

–C’est une plaisanterie, articula-t-elle.

–De mauvais goût, je te l’accorde, dit Marlène mais très efficace. Tout le pays a reçu les mêmes. Le père Alphonse a failli en faire une attaque et les vieilles du coin ont retrouvé leurs jambes de vingt ans pour colporter au plus vite le ragot. Qui a pu te faire cette sale blague ?

–Excellent photomontage, commenta Estève.

–Félicite l’auteur, tant que tu y es, répliqua Marlène.

–Efficace, en tout cas, dit Leila. J’ai dû bloquer tes rendez-vous. Tout le monde veut te consulter.

–C’est bon, je mets les voiles, s’écria Alice.

Marlène voua aux gémonies cette manie de fuir qui l’agaçait.

–On va faire bloc, décréta Tristan qui, jusque-là, n’avait rien dit.

Alice avait appris à connaître l’infirmier. Taciturne mais toujours prêt à rendre service. Les malades l’adoraient. Ses qualités d’observation permettaient aux trois médecins du cabinet d’intervenir précocement quand la situation d’un patient le nécessitait. Ils lui faisaient entièrement confiance. Voilà pourquoi ils l’écoutèrent quand il affirma qu’il fallait se poser les bonnes questions.

–Qui peut t’en vouloir à ce point ? demanda-t-il.

On ne pouvait pas soupçonner les Barreau puisqu’ils étaient dans leur ranch au Texas. Alice fouilla mentalement son fichier de patients à la

recherche d'un déséquilibré. Elle ne trouva aucun suspect. Marlène décida qu'Alice devait porter plainte. C'était la seule façon de stopper la rumeur.

–Si tu ne le fais pas, dans moins d'un mois, tu auras une sale réputation et les gens, les femmes en particulier, te boudront.

–Les gens ne changent plus de médecin, on en manque, contra Alice.

–Je ne te conseille pas de ronfler dans cette certitude, dit Marlène. Tôt ou tard, tu auras des ennuis. N'oublie pas que les gens adorent se repaître d'histoires salaces, et quand c'est un notable, ils n'oublient jamais rien.

Alice se rendit au commissariat et fut reçue par un officier de police femme. Elle se sentait mal à l'aise. Pas facile de préciser le motif de sa démarche, de répondre à des questions qui touchaient à l'intimité. Non, elle ne fréquentait pas les sites de rencontres. Des photos prises avec un petit ami ? Encore non. Comment l'auteur des clichés avait-il pu accéder à ses photos personnelles ? Aucune idée. Pourtant, même s'il s'agissait d'un photo montage, il avait eu accès à des portraits. Facebook ? Alice répondit qu'elle avait désactivé son profil. Regard suspect. Court silence.

–Je vous répète que je n'ai aucune idée du moyen par lequel le ou la coupable a piqué ces photos.

Nouveau regard froid.

– Je ne suis pas mythomane, se défendit Alice.

Elle ressortit à cran avec la conviction qu'elle n'était pas parvenue à convaincre son interlocutrice. Une nouvelle fois, elle se tourna vers Lefort.

–Je dérange, dit-elle, et je suis convaincue que c'est en relation avec le passé de ma famille.

Il proposa de relire intégralement le dossier. Quelques jours plus tard, il se manifesta.

–J'ai peut-être du nouveau, dit-il. On a retrouvé une barrette à cent mètres de l'arbre aux aveux. Le détail nous a échappé.

Il se gratta la tête. De nouveau, Alice trouva le geste agaçant.

–Ma mère vous gardait ce soir-là mais je ne vous ai pas tout dit à son sujet. Elle prenait des somnifères.

–J'aurais pu échapper à sa surveillance pour rejoindre ma mère.

–C'est fou mais c'est possible.

–Et ma mère n'aurait rien dit ?

Alice entendit Barreau lui corner aux oreilles que Thérèse était une meurtrière. Il fallait retrouver le crucifix. Lui seul serait capable de réveiller

sa mémoire.

Elle profita d'une absence de Derville pour visiter la bergerie incendiée. Ouverte aux quatre vents, elle sentait encore la cendre. Ses murs léchés par les flammes avaient la noirceur de l'enfer. Alice frissonna et prit sur elle pour rester. Elle inspecta méticuleusement les quatre coins du bâtiment à la recherche d'un indice qui la mettrait sur la piste d'une cachette secrète et talonna le sol de terre battue en pure perte. Dépitée, elle revint vers la maison, l'esprit accaparé par la croix.

Soudain, elle se souvint des polaroids. Thérèse les avait autrefois cachés sous une latte du plancher de sa chambre. Alice grimpa les marches quatre à quatre. Amoureux des matériaux nobles, Derville avait conservé le plancher en chêne. Bichonné, le bois sentait l'encaustique. Alice se mit à genoux et scruta une à une les lattes sagement jointées en une régularité qui ne simplifiait pas la tâche. Elle ne décela aucun interstice suspect.

Morose, elle redescendit, la tête dans les nuages, le nez rivé aux marches. Elle sursauta en découvrant Derville qui l'attendait au pied de l'escalier.

–Tu aurais dû me dire que tu venais, j'aurais fait les courses.

–Je n'ai pas faim, marmonna Alice.

–Je t'ai vue revenir de la bergerie. C'est cet objet que tu cherches, n'est-ce pas ?

Alice ne pouvait détacher son regard du crucifix. Le Christ blanc penchait la tête en une posture de renoncement comme s'il était las de toute cette histoire.

–Où l'as-tu trouvé ? articula Alice.

–Il n'a jamais été perdu. Je vais t'expliquer.

Ils s'installèrent dans la cuisine devant un café. Le carillon égrenait ses secondes. Le silence pesait.

–Thérèse a tué Édith. Pour te défendre.

Alice embarqua dans le train qui les ramenait au jour de l'assassinat.

–Peu après la mort de ta grand-mère, elle m'a contacté, complètement affolée à l'idée que l'on pourrait l'accuser du crime. Elle voulait obtenir ma parole qu'en ce cas, je m'occuperais de toi. Elle m'a tout raconté. Ta mère ne venait jamais en Sologne mais appelait Édith régulièrement. Le jour du drame, celle-ci tenait des propos délirants.

Elle affirmait que le diable avait pris possession de la maison et qu'elle devait l'exorciser.

–Thérèse a pris sa voiture sur-le-champ. Personne ne pouvant te garder, elle t’a emmenée avec elle.

Elles étaient arrivées au Hameau des Étangs à la nuit tombée.

–Thérèse s’était garée à bonne distance de la maison pour ne pas aggraver le trouble d’Édith. Vous avez pénétré dans la maison. En proie à une crise de folie, Édith tenait à la main le crucifix destiné à protéger sa demeure. Thérèse a tout de suite deviné que sa mère pouvait devenir dangereuse.

Cours, Alice, cours... Alice entendit l’avertissement remonter des enfers.

–Elle t’a demandé d’aller te cacher dans le jardin. Édith l’a frappée à l’estomac. Thérèse s’est écroulée sur le sol. Quand elle est parvenue à se relever, elle était seule dans la maison. Elle a compris que ta grand-mère était partie à ta recherche pour t’emmener à l’arbre aux aveux. Elle s’est élancée. Les cris d’Édith l’ont guidée vers l’arbre.

Derville ravalait sa salive.

–Ta grand-mère invitait Dieu et tous les saints à punir l’enfant-démon. Elle a élevé son crucifix. Tu as jeté tes bras en avant et tu t’es mise à pleurer.

Thérèse s’était emparée d’une pelle qui traînait par terre. Frappée à la tempe, Édith s’était écroulée.

Alice écoutait, tête basse, caressant de ses doigts tremblants le crucifix. Sa mémoire sensorielle émaillait le récit de Derville de taches rouges. Elle les observait mentalement, tentait de les relier à une forme plus précise.

–Ta mère a simulé un cambriolage. L’enquête a été dans ce sens.

Le chat venait de bondir sur les genoux de Derville. Alice regarda l’opportuniste se prêter aux caresses.

– Pourquoi as-tu racheté cette maison ?

– Je me sentais coupable de ne pas vous avoir protégées contre Édith. Ta mère m’a eu au sentiment.

– En fait, tu l’as toujours aimée.

Ejecté, le chat partit en feulant.

– Oui mais j’ai renoncé à repiquer au jeu. Thérèse était trop esquinée. Mais je savais que j’avais mal agi avec vous deux. Alors, j’ai racheté la maison en promettant tout ce que ta mère voulait : la sépulture débile de la bergerie, la chambre-chapelle, j’ai vécu avec.

Alice se balançait sur sa chaise, le regard rivé au crucifix. Le carillon sonna. Un souvenir tentait en vain de se frayer un passage. Les taches rouges grandirent.

–L’enfoiré ! s’écria-t-elle.

OceanofPDF.com

Alice se souvenait enfin. Les pièces du puzzle s'assemblaient comme par magie. Il y avait ce soir-là, dans cette pièce où elle se tenait, un homme vêtu d'un pull rouge. Thérèse lui parlait. C'était lui qui avait bousculé les meubles. Effrayée, la petite Alice restait immobile et regardait dans le vague. Il renversait des chaises, ouvrait des tiroirs, jetait des objets par terre.

Quand il était sorti de la pièce, Alice avait eu envie de courir se jeter dans les bras de sa mère mais sa peur l'avait clouée sur place. Il était revenu et s'était approché d'elle. Elle avait cru qu'il allait la tuer. Un instant elle n'avait plus rien entendu puis la voix de l'homme était parvenue à ses oreilles, tout d'abord sourde et lointaine puis de plus en plus nette. Il avait posé sa main sur sa bouche. Le dragon accroché à son poignet avait bougé. « Tu dois te taire, Alice, sinon ta mère ira en prison et tu ne la reverras plus. » Il lui avait chuchoté à l'oreille qu'elle devait tout oublier.

Ensuite il s'était éloigné.

Derville guettait les réactions de sa fille. Alice serra les mâchoires et ne laissa rien paraître de son trouble.

—Qui est un enfoiré, Alice ? demanda-t-il.

—Il faut que je vérifie un ou deux trucs avant de te le dire, dit-elle.

Elle prit congé et mit le cap sur la Ferme du Cerf. Sa mémoire lui restituait des images choquantes sans se soucier ni de l'ordre ni de la violence qu'elles décrivaient. Elle avait besoin d'une pause, des bras de Bastien, de sa voix qui saurait l'apaiser.

Décue, elle ne vit pas sa voiture et se souvint qu'il avait rendez-vous chez le vétérinaire pour son chien. Alors elle se dirigea vers l'écurie. Les chevaux étaient là, paisibles, amicaux. Elle entra dans le box de sa jument, se laissa tomber sur le sol et se couvrit de litière. Bientôt, elle perçut le souffle chaud de l'animal contre son visage.

Les images commencèrent à s'estomper. L'horreur se faisait floue, le danger reculait. Elle ne bougea pas d'un pouce quand elle sentit contre son épaule le nez qui la poussait car elle se sentait en sécurité. Les chevaux n'assassinaient pas les vieilles dames à coup de pelle. Ils ignoraient le

meurtre, son odeur nauséabonde et sa perfidie. L'Homme les avait chevauchés sur les champs de bataille, les avait privés de la lumière en les faisant descendre dans les mines. Jamais ils ne s'étaient retournés contre lui. Ils étaient purs. Alice se mit à pleurer. Son chagrin la projeta dans un sommeil lourd.

Bastien la découvrit endormie. Quand il la souleva pour la ramener à la ferme, elle se réveilla et se blottit contre lui.

—Peux-tu me dire ce qui t'arrive ? demanda-t-il un peu plus tard après avoir jeté une couverture sur les épaules d'Alice qui grelottait moins de froid que de fatigue.

—J'ai vu ma grand-mère mourir. Les souvenirs reviennent mais la peur paralyse mes pensées et m'empêche de trouver la chronologie des images qui me traversent l'esprit. Je ne parviens pas à reconstituer l'histoire.

Bastien la serra doucement contre lui.

—La peur fait écran à ta mémoire. Que faisais-tu pour la neutraliser quand tu étais petite ?

—J'appelais le Simorgh, répondit Alice.

Et devant l'air surpris de Bastien, elle poursuivit.

—Le Simorgh est un oiseau légendaire. Ma mère m'en parlait souvent. Les Perses lui prêtaient la connaissance absolue et le pouvoir de guérir les blessures. Quand j'avais peur, je l'appelais puis je fermais les yeux. J'avais l'impression de sentir ses ailes me frôler. Il me débarrassait de mes angoisses. Je pouvais alors de nouveau réfléchir et agir.

—Pas bête, remarqua Bastien. Tu devrais adopter ta vieille tactique.

Il se leva et quitta la pièce. Alice prit place dans un fauteuil et se concentra de toutes ses forces. C'était fou d'en revenir à de tels stratagèmes.

Elle rouvrit les yeux et tenta de rassembler ses idées. Pour mieux se concentrer, elle fixa la lueur de la bougie. Son vacillement la persuada que la raison ne l'aiderait pas. Alors elle lâcha prise et laissa l'irrationnel prendre le pas jusqu'à ce que l'oiseau de son enfance vienne frôler son épaule. Ensuite elle s'autorisa à réfléchir. Il y avait forcément un détail qui lui échappait.

Elle ferma les yeux et fit abstraction des bruits de la maison et de l'odeur de la bougie parfumée que Bastien avait allumée pour la détendre. Sous ses paupières closes se reconstitua le décor dans lequel elle avait perdu ses souvenirs.

Elle redevint enfant et revit l'éclat de porcelaine qui brillait sur le sol, juste à ses pieds, parce qu'on avait brisé des assiettes. Alice adulte sentit une présence tout près d'elle et eut du mal à ne pas ouvrir les yeux mais non, elle devait rester là, aux aguets, pour ne pas rompre le lien qui l'ancrait dans la réalité oubliée.

Alice réintégra son corps d'enfant, retrouvant sous ses fesses la sensation rugueuse de l'osier du fauteuil dans lequel sa mère l'avait installée. Elle laissa venir à elle la peur qui l'avait assaillie ce soir-là, le rouge et le blanc qui s'étaient mêlés, son cœur qui en avait battu plus fort. L'homme se tenait à côté d'elle. Sa main pâle se rapprochait. Alice songea qu'elle allait mourir et connaître l'enfer dont parlaient les fillettes du cours préparatoire. D'ailleurs, c'était un diable qu'elle voyait, perché sur le poignet qui prolongeait la main.

Alice rouvrit les yeux. Elle savait à présent qui était l'homme au pull rouge.

Alice retourna voir Lefort et lui demanda l'autorisation de consulter le dossier.

–Seulement si vous me jurez d'être discrète, dit-il, je ne devrais pas avoir ces photocopies chez moi.

Il lui proposa de revenir le lendemain. Alice écourta sa consultation et arriva en fin d'après-midi. Elle commença sa lecture en éprouvant du mal à se concentrer à cause de Lefort qui, depuis sa banquette, guettait ses réactions. Les feuilles concernant Édith lui firent oublier sa présence. Le rapport du médecin légiste mentionnait deux coups portés à la tête.

Alice relut le passage. Édith était morte des suites d'une hémorragie intracérébrale due à la blessure occipitale. Cela signifiait que son agresseur l'avait attaquée par derrière. Derville avait parlé d'un coup porté à la tempe mais il y en avait eu un autre asséné sur la partie postérieure du crâne.

–Ça va ? demanda Lefort.

–Je découvre que ma grand-mère a reçu plusieurs coups à la tête.

Lefort se leva et prit le dossier des mains d'Alice.

–Rendez-moi ces pages, vous êtes bouleversée.

–Moins que vous.

Lefort se rejeta en arrière.

–Il y avait une autre personne ce soir-là. Quelqu'un a aidé maman à monter la mise en scène. Et vous êtes parfaitement au courant. Je pense que ma mère n'a pas tué Édith, dit-elle. C'est un homme qui s'en est chargé, poursuivit-elle.

–Vous divaguez.

–Je n'ai jamais été aussi lucide. L'homme avait un tatouage de dragon sur le poignet. Pouvez-vous me montrer le vôtre ?

Alain Lefort passa la main dans ses cheveux avec le mouvement qu'il avait toujours quand il était tendu.

–Pourquoi avez-vous tué ma grand-mère ? demanda Alice.

Le danger qu'elle courait électrisait son échine. Un goût de sang lui venait en bouche. Toutes ces années passées à connaître l'angoisse à cause du type

qu'elle avait en face d'elle. La vie de Thérèse gâchée par la culpabilité d'avoir tué sa mère.

Alice en cet instant ignorait la peur. La colère l'avait remplacée. Une émotion rouge comme le sang qui avait coulé. Un beau vermillon, de la soie. Un truc excitant. Elle allait flirter avec la mort car Lefort ne la laisserait pas sortir vivante de cette pièce. Elle songea qu'elle était folle et retint à grand peine le rire qui enflait dans sa gorge. Lefort avait l'air possédé. Le diable menait la danse.

–J'étais amoureux fou de Thérèse, j'aurais fait n'importe quoi pour elle. Sans Édith, je serais parvenu à la convaincre de m'aimer mais ta grand-mère avait pour sa fille d'autres ambitions. Elle voulait qu'elle épouse Carl Barreau.

Lefort se rapprocha. Alice sentit sa forte odeur de transpiration. Il puait comme un porc.

–J'ai aimé dans le secret une femme qui ne se retournait pas sur moi. Quand elle est partie, j'ai cru en crever. Je ne l'ai revue que le jour de l'assassinat de ta grand-mère. J'étais chez ma mère, ce jour-là, la seule voisine des Bonnel. Quand j'ai entendu des cris, je suis sorti pour aller voir ce qui se passait.

Lefort lâcha un juron.

–J'ai cru défaillir en reconnaissant Thérèse. Son visage avait à peine vieilli. J'ai fait un bond en arrière. On était de nouveau jeunes.

Il avait dit bêtement bonjour, renouant avec la timidité qui l'avait empêché autrefois de tenter sa chance. Alice le dévisagea. Ce type était un loser. Un gars qui avait peur des femmes. Un dingue qui aimait faire peur aux petites filles. Il puait vraiment. Elle en eut la nausée.

–Des assiettes cassées jonchaient le sol, j'ai vu le miroir brisé et le couteau planté dans l'armoire qui jouxtait la porte d'entrée.

Lefort se tait, se repasse le mauvais film.

Thérèse est pâle, ses yeux sont cernés. Elle désigne d'une main tremblante une jeune enfant assise dans un fauteuil en osier. Un oiseau tombé là par le hasard cynique qui l'a conduite jusqu'à ce cauchemar. La petite fille ne bouge pas. Muette, elle regarde dans le vide.

« J'ai tué sa grand-mère sous ses yeux. Depuis, elle ne réagit plus à rien. » lâche Thérèse. Lefort garde son calme. D'une voix maîtrisée, il

cherche à en savoir plus. Mise en confiance, Thérèse donne des détails, décrit sa mère en pleine crise de folie mystique, terrifiante quand elle tourne sa colère vers sa fille, la traitant de putain qui ose lui imposer la vue d'une bâtarde. Miroir et assiettes avaient essuyé la première vague de fureur puis le couteau avait traversé la pièce pour se fiche dans la porte.

Alors Thérèse pousse sa fille dans le jardin. « Cours, Alice, cours ! » ordonne-t-elle. L'enfant s'enfuit à toutes jambes. Édith décroche du mur le lourd crucifix qui rappelle que cette demeure est chrétienne. Thérèse le reçoit en pleine poitrine. Sa vue se brouille, elle se plie en deux, se concentre pour dominer la douleur qui lui coupe le souffle. La sueur perle à son front, elle tombe sur le sol. Elle ignore combien de temps elle reste prostrée mais quand elle se relève, Édith n'est plus là.

Lefort se leva et sortit de son tiroir son Sig Sauer. Il le passa le long de la joue d'Alice.

–Thérèse a compris que tu courais un grand danger.

Elle s'élance, franchit le jardin en courant jusqu'à la bergerie. La pleine lune éclaire sa course. Elle voit Édith, le bras levé, prête à abattre le crucifix sur Alice. Elle hurle plus qu'elle ne récite des prières déformées par sa colère. Tapi dans un coin, le diable rigole et souffle sur son égarement.

Au sol, une enfant de six ans replie contre elle ses genoux écorchés. « J'ai attrapé la pelle qui traînait par terre et j'ai visé la tête. Maman est tombée. Quand je me suis penchée au-dessus d'elle, j'ai compris que je l'avais tuée. » conclut Thérèse.

– Témoignage touchant, remarqua Lefort.

Alice sentit la froideur de l'acier contre sa tempe.

–Je te revois, perdue dans ton fauteuil, poursuivit Lefort.

L'enfant ne bouge toujours pas. Lefort réfléchit à toute allure. Il a l'habitude de ces mémoires endommagées par une violence inconcevable. Il se persuade que l'enfant a perdu à jamais le souvenir de ce qu'elle a vu.

Il ordonne à Thérèse de rester près de sa fille puis rejoint à son tour l'arbre aux aveux. Sa torche éclaire le corps d'Édith. Face contre sol, griffant la terre, la folle tente de se relever. Lefort a une bouffée de haine. Il déteste tout ce que cette femme représente pour lui : la frustration d'un

amour qu'il n'a pas pu vivre, le mépris affiché pour le petit gendarme qu'il était à l'époque.

Édith git à ses pieds, enfin à sa merci. Elle relève la tête, attend son aide, ne croit pas un instant qu'il ne la lui apportera pas. Il lui tend la main. Elle l'attrape, s'agrippe. Il la regarde longtemps. Cette fois, c'est lui qui va décider de leur sort à tous les deux. Il en jouirait presque. Il lâche la main froide et sèche de celle qui a ruiné sa vie.

Dans l'expression d'Édith, il y a de l'incrédulité. Il attrape la pelle maculée de sang qui se trouve près de la blessée, la frappe sauvagement à la base de la nuque, exulte en la voyant s'écrouler, cette fois morte pour de bon.

– J'ai ensuite échafaudé un plan pour protéger Thérèse. On a gardé ça pour nous. Ta mère a vécu avec le poids de la culpabilité sur les épaules. Jamais elle n'a su que c'était moi qui avais tué. Et maintenant, que vais-je faire de toi ?

49

Le soleil déclinait. Le portable d'Alice vibra. Elle l'avait mis sur silencieux. Plongé dans son récit, Lefort n'entendit rien. Le sentiment de toute puissance qui s'était emparé de lui déformait ses traits.

–J'ai enfilé des gants, bousculé les meubles, vidé sur le sol le contenu des tiroirs. Thérèse m'a regardé faire en se taisant. Toi, tu n'as pas bougé d'un pouce. Pour brouiller un peu plus les pistes, j'ai aussi mis le bazar au premier étage. Ensuite j'ai appelé mes collègues. L'enquête s'est enlisée dans la recherche d'assassins demeurés introuvables. La thèse du cambriolage a été retenue.

Lefort partit dans un fou rire. Il ne pouvait s'arrêter. Alice lança un regard circulaire à la pièce, à la recherche d'un objet tranchant.

– Quand j'ai fait ta connaissance, ton regard s'est arrêté sur mon tatouage. J'ai compris que tu me démasquerais tôt ou tard.

–Quelle perspicacité, dit Alice.

– Ne joue pas au plus fin avec moi, rugit Lefort en lui enfonçant le canon de son arme dans la bouche.

Alice crut vraiment qu'il allait tirer. Elle regarda la mort en face. La colère l'emporta sur la peur une nouvelle fois. Elle fixa les yeux vairons et attendit. Lefort retira son arme.

– Tu as aimé mes petits cadeaux ?

– J'ai adoré, répondit Alice.

Lefort fit glisser son arme le long du cou, du sternum, et entre les seins d'Alice ne bougea pas d'un pouce sous la pression du Sig Sauer.

– Je vais m'amuser avec toi, tu sais. J'ai tout mon temps pour te tuer.

L'arme s'arrêta sur le ventre.

– Si je tire, ça sera le feu d'artifice dans tes tripes. Du sang partout.

Lefort parlait à l'oreille d'Alice. Il avait une haleine de phoque. L'arme poursuivit sa route pour faire halte sur le pubis puis glissa le long d'une cuisse.

– Cette fois, vous ne prendrez pas le pouvoir. J'ai grandi.

– Tu es très sexy.

Lefort perdait les pédales. Alice s'enfonça dans la brèche.

– Je ressemble à ma mère.

Lefort respirait bruyamment. Sa main libre vint fourrager dans la tignasse rousse.

– Elle est restée séduisante. Jusqu'à sa maladie, les hommes se retournaient sur elle.

– Tais-toi.

– Je vous plais. Sinon, vous n'auriez pas eu l'idée des photos truquées.

Lefort s'écarta et dévisagea Alice comme s'il la découvrait. Elle ne le quitta pas des yeux. Duel à armes inégales. Tension extrême. Curieuse impression de puissance. Le type était fou. Elle, non.

Il y avait des ciseaux sur la table. Ils voisinaient avec le paquet de gâteaux secs que Lefort avait rapportés de la cuisine avant de savoir qu'Alice avait retrouvé la mémoire. Quand il pensait mener le jeu. Le portable vibra de nouveau. Elle l'entendit. Lefort ne parut pas s'en préoccuper. Alice passa sa langue sur ses lèvres sans détacher les yeux de son adversaire, fit cliqueter ses boucles d'oreilles et secoua sa chevelure. Lefort se rapprocha. Sa main faiblissait sur le Sig Sauer.

– Tu n'es pas aussi belle que ta mère.

Barreau avait dit à peu près la même chose.

– Pourtant je vous attire.

Alice se leva. Lefort la laissa faire. Elle poussa son avantage.

– Vous avez envie de m'embrasser, dit-elle.

Il se leva à son tour. Sans lâcher son arme. Elle le rendait fort. Puissant. Audacieux. Il se pencha sur Alice et prit ses lèvres. Il empestait l'ail.

Alice se colla contre lui. Dans son dos, elle sentait la pression de l'arme. Sur la table, il y avait les ciseaux. Il suffisait de reculer un peu, de se rapprocher. Alice se rejeta en arrière. Lefort épousa son mouvement. Il ne vit pas le danger quand elle fléchit les genoux. Il les écarta de sa cuisse.

Les doigts d'Alice furetaient sur le bois. Ils heurtèrent un magazine qui tomba sur le sol. Lefort n'y prit pas garde. Alice poursuivit sa quête, devina les contours d'une boîte, le creux d'un cendrier.

Lefort ne comprit pas ce qui lui arrivait. Incrédule, il regarda son ventre rougi, l'acier des ciseaux planté dans son pull, les yeux d'Alice. Il y lut la haine, la jubilation et quelque chose qui s'apparentait à la folie. Il entendit un rire, énorme, monstrueux et vit une fille qui lui montrait ses mains

couvertes de sang. Sa vue se troubla. De sa vie médiocre, il oublia tout sauf un prénom.

Thérèse fut le mot qu'il prononça.

OceanofPDF.com

Lefort ne mourut pas. Face aux gendarmes, Alice donna sa version des faits et plaida la légitime défense. La présence du Sig Sauer fut son meilleur avocat. Au fond d'elle-même, elle aurait préféré un procès. La justice a une fonction thérapeutique, la sanction fixe le prix à payer et Lefort ne serait jamais accusé du crime d'Édith.

Condamnée au silence par son propre discours, privée du mystère de la mort de sa grand-mère, elle sombra dans la dépression. L'ombre noire qui avait accompagné son enfance l'avait quittée. Bizarrement, elle se sentait abandonnée. Elle sollicitait en vain ses grigris enfantins. Le Simorgh qu'elle s'imaginait autrefois volant au-dessus d'elle, avait disparu. Sans lui, elle n'avait plus d'échappatoire. La réalité la plaquait contre terre, oppressante.

Un matin, elle n'eut plus envie de lutter pour vivre une journée de plus. Elle resta dans son lit, éteignit son portable et se roula en boule après avoir avalé des cachets. Bastien la découvrit en position fœtale, abrutie par la chimie. Il prévint Marlène qui arriva sur le champ. Vigoureusement stimulée, Alice ouvrit un œil.

–Saleté de tranquillisants, dit Marlène en se souvenant que ce n'était pas la première fois qu'Alice faisait le coup, j'appelle le Samu.

–Je refuse d'aller à l'hôpital.

–Tu seras bien obligée de monter dans l'ambulance.

–On ne peut pas me contraindre, dit Alice avant de replonger dans un demi-sommeil.

–Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bastien qui maîtrisait à grand-peine son angoisse.

–Cette tête de mule a raison, on ne peut pas la forcer. Il y a une autre option. Ma sœur Louise saura la surveiller.

Informée, Alice consentit à se laisser habiller. Ils s'organisèrent. Fabre vint au chevet de sa patiente et prescrivit un traitement, déchargeant ainsi Estève et Marlène d'une lourde responsabilité. Soigner leur jeune consœur aurait été pour eux très stressant.

Alice découvrit l'enfer de ses patients dépressifs. Ce qu'elle avait appris dans les livres et ce qu'elle avait personnellement vécu ne ressemblait en rien à ce qu'elle éprouvait à présent. La souffrance lui vrillait le cœur et nouait son estomac. Quand cela devenait insupportable, elle demandait un tranquilisant. Louise, responsable des boîtes, ne dépassait jamais la dose prescrite.

Alice se souciait peu d'être considérée comme une enfant. Elle n'avait plus aucune motivation, aucun goût pour la lecture et même les séries qu'elle regardait à longueur de journée ne fixaient pas son attention. Les images défilaient sans qu'elle s'intéresse à l'histoire. Fatiguée du matin au soir, elle se réfugiait dans le sommeil qui, la nuit, la fuyait. Les pensées s'entrechoquaient dans l'obscurité, les idées noires organisaient leur sabbat. Alice n'était plus qu'un corps douloureux se traînant pitoyablement. Louise et Bastien étaient les seules personnes dont elle supportait la compagnie.

Le traitement prit un bon mois pour agir. Louise vécut comme une victoire la première crêpe avalée de bon appétit par sa protégée. Alice accepta de nouveau les visites et recommença à s'intéresser au monde.

Elle rentra chez elle puis revint à la maison de santé. Le jour de son retour, elle fut accueillie en princesse. Six visages souriants se tournèrent vers elle à l'heure de la pause déjeuner pour lever leur verre. Même Estève était de bonne humeur. L'ambiance avait le goût sucré des mignardises que Leila lui colla sous le nez.

Elle mordit avec appétit dans une tartelette aux fraises. Estève lui tendit une coupe de champagne.

–Content de te revoir. Sans toi, ici, on n'était plus vraiment nous.

Surprenante déclaration.

Toutes les têtes se tournaient vers Alice. Elle les revit, gravitant autour d'elle quand elle tanguait sur le pont suspendu de la dépression avec l'envie de sauter dans le fleuve noir en contrebas pour en finir avec la souffrance. Ils avaient été les parapets bienveillants du pont maudit.

Alice leva haut sa coupe.

–Je ne suis pas experte en discours, dit-elle. Je vous dis juste merci d'avoir été là pour moi.

La vie reprit son cours.

Tout le gratin était présent. Maire, notables, représentants d'associations, journalistes locaux, focalisaient leur attention sur Alice.

Vêtue d'un tailleur bleu marine, chaussée d'escarpins vernis, elle donnait de la femme médecin une image flatteuse. Pour la circonstance, elle avait remonté ses cheveux en un chignon strict. Elle ne portait aucun bijou. Ses yeux turquoise et rieurs contrastaient avec le sérieux de sa tenue.

Au pied de l'estrade dressée pour la circonstance, Derville la buvait des yeux. Bastien faisait de même.

–Je suis heureuse aujourd'hui d'inaugurer le premier centre de prévention de la violence de notre région, ici, à la Ferme du Cerf.

Elle regarda Bastien et sourit.

–J'ai mené à bien ce projet grâce à Bastien Maréchal qui fut le premier à me sensibiliser aux bénéfices du bien-être sur le comportement, notamment des enfants. Pourquoi devient-on violent ? Quels sont les événements, les éléments d'une histoire familiale, qui conditionnent nos comportements ? Comment favoriser un développement psychologique porté vers le pacifisme ? Toutes ces questions m'ont conduite à de multiples lectures afin de trouver des amorces de réponse.

Alice aperçut Marlène qui lui souriait et Leila qui l'encourageait à poursuivre.

–Le projet qui aboutit aujourd'hui concerne, je l'ai déjà dit, la prévention de la violence. Il est né de l'observation du travail de Bastien Maréchal. Ici, à la Ferme du Cerf, des autistes s'apaisent en compagnie des chevaux et des enfants viennent deux fois par semaine faire l'école de la forêt. Les enfants y apprennent à compter avec des cailloux, à s'intéresser à la nature, à en humer les odeurs qui s'inscriront à jamais dans leur mémoire sensorielle.

Alice s'interrompit, la bouche soudain sèche en apercevant Carl Barreau qui la regardait d'un air goguenard.

–À ma modeste échelle de médecin, poursuivit-elle, je voudrais contribuer à donner aux gens les outils nécessaires à un meilleur équilibre et que les enfants grandissent dans la sécurité.

Alice invita Tiphaine à la rejoindre. Elle la présenta à l'assemblée.

–Je ne suis pas seule à participer à ce projet ambitieux. Toute la maison de santé dont je fais partie se passionne pour l'aventure. Même le docteur Marlène Pujol à laquelle, vous le savez tous, j'ai le plaisir de succéder.

Alice termina son discours sous de sincères applaudissements. Elle répondit ensuite aux nombreuses questions qu'on lui posait. Fatiguée, elle s'éclipsa pour prendre un peu de repos avant le cocktail prévu pour clore la manifestation. Barreau choisit le moment où elle rentrait dans la maison pour l'aborder. Elle ne parvint pas à l'éviter.

–Chère Alice, quelle joie de vous revoir, s'écria-t-il avec ce ton narquois qui le rendait insupportable.

–Il n'est pas indispensable que nous nous côtoyions, répondit-elle froidement.

–Je ne vous retiendrai pas longtemps. Asseyons-nous. Je vais nous chercher à boire.

Alice se retrouva attablée devant une limonade. Barreau sirotait un scotch. Il n'était que onze heures du matin.

– J'ai trouvé votre discours sublime, décréta-t-il.

– J'ai peu de temps.

–Votre public vous attendra.

– Je ne suis pas une star.

–Vous avez un don pour la comédie, pourtant. Votre prêche en faveur de la non-violence était un pur chef-d'œuvre. Très bonne prestation pour une presque meurtrière.

Alice pâlit.

–J'ai rendu visite Lefort, il m'a raconté votre duo d'amour. Il est persuadé que vous avez pris beaucoup de plaisir à lui planter vos ciseaux dans le ventre.

–Il n'a jamais contesté que j'avais fait cela pour me défendre.

–Même s'il est cinglé, Lefort connaît son intérêt. Il préfère vous brosser dans le sens du poil et ainsi éviter de vous rendre bavarde. J'ai toujours su que Thérèse n'avait pas tué sa mère.

–Votre confession me surprend. Vous auriez dû témoigner, à l'époque.

–J'aurais dû mais il était plus amusant de mettre Lefort sur le gril. Nous étions tous les deux fous amoureux de Thérèse. Je couchais avec elle mais il cherchait à me la piquer. Elle devenait un enjeu entre nous. Quand votre

mère est partie, nous avons continué à nous mesurer l'un à l'autre. Une façon comme une autre de trouver un exutoire à notre colère. On se voyait pour des parties de poker qu'il organisait chez sa mère dans une pièce au sous-sol. Un soir où la partie s'était terminée tard dans la nuit, j'ai couché sur place.

Les mains de Barreau caressaient le verre de scotch. Où diable étaient Derville et Bastien ?

–Le lendemain matin, la vieille Philomène a craché le morceau. J'ignore pourquoi elle m'a fait ses confidences. Elle m'a dit qu'elle avait menti. Le soir du meurtre, elle ne vous a pas gardée.

Barreau brossa de la vieille femme le portrait d'une mère inconditionnellement dévouée à son fils.

–Elle a juré à Alain de ne jamais dire la vérité. Elle est morte en tenant parole.

Barreau se rejeta en arrière, l'air satisfait.

–Lefort sait que je sais. C'est très amusant de tenir quelqu'un par un secret.

–Vous me dégoûtez.

Barreau posa son bras sur celui d'Alice.

– J'exerce sur toi une attirance trouble, je l'ai senti dans la bergerie.

– Vous êtes fou.

– Tu penses que l'histoire est terminée parce que tu sais qui a tué Édith. Tu te trompes. Je pourrais te parler de ta mère comme personne. J'étais son ami d'enfance. Je sais ce que ta grand-mère lui a fait subir, ce qui l'a rendue fragile et instable.

–Et vous pensez que je vais venir vous interroger ?

–Ce serait amusant, répondit Carl. Les occasions de se distraire sont si rares.

–Je vous laisse à votre ennui, dit-elle.

–Samedi quatorze heures ?

Alice ne répondit pas. Elle rejoignit l'assemblée dans le jardin. Au loin, Derville, entouré de marmots, donnait des conseils pour construire une cabane. Elle le vit partir en direction de l'écurie des ponnettes. Bastien s'approcha.

– Samedi soir, je t'invite au restaurant, dit-il en lui prenant la main.

Elle revit celles de Barreau, les sentit presque sur ses épaules, possessives. Thérèse les avait aimées. Au point de leur confier sa détresse. De déshabiller son âme. Son énergie traversait le temps. Alice en ressentait le feu, sa chaleur, sa brûlure. Thérèse lui ordonnait de ne pas rompre le lien. Samedi quatorze heures...

– Ne réserve pas la table trop tôt, j’aurai des courses à faire dans l’après-midi, dit-elle.

Pour toi Christian L. parce que derrière nos silences, il y a tant de bonheur...

Table des matières

17
2 13
3 19
4 25
5 29
6 35
7 41
8 51
9 59
10 65
11 73
12 81
13 85
14 93
15 95
16 103
17 111
18 117
19 125
20 131
21 137
22 139
23 149
24 153
25 159
26 167

[27 175](#)
[28 179](#)
[29 185](#)
[30 191](#)
[31 195](#)
[32 199](#)
[33 205](#)
[34 215](#)
[35 221](#)
[36 227](#)
[37 231](#)
[38 237](#)
[39 241](#)
[40 247](#)
[41 253](#)
[42 257](#)
[43 261](#)
[44 265](#)
[45 271](#)
[46 275](#)
[47 283](#)
[48 287](#)
[49 293](#)
[50 297](#)
[51 301](#)

Achevé d'imprimer
en janvier 2023
par Isiprint (France)
pour le compte des
Éditions les Passagères.
Dépôt légal : janvier 2023.
Composition : Maud Warg

OceanofPDF.com